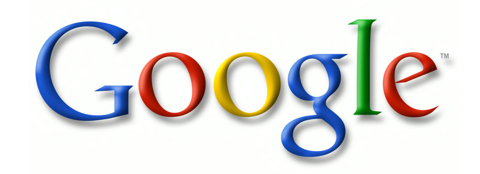
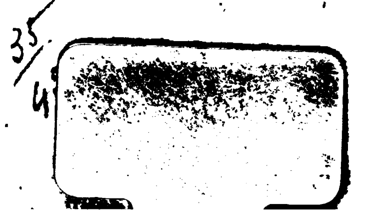






Qu 7

[illegible]

Poètes [illegible]

1e Branche [illegible],

[illegible]

52

L'ART DE FAIRE DES GARÇONS,

OU

NOUVEAU TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL,

PAR M***

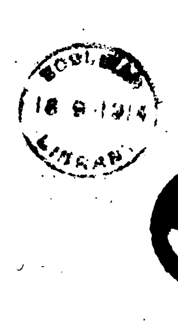
DOCTEUR, en Medecine de l'Université de Montpellier.

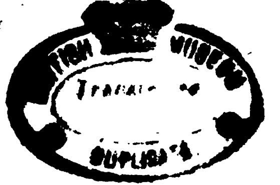


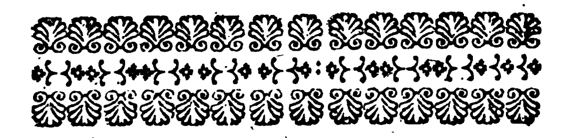
A MONTPELLIER.

Chez FRANÇOIS MAUGIRON.

M DCC LX.







PREFACE.

La lecture de *Vénus Physique* m'avoit fait naître sur la génération quelques idées nouvelles, aux quelles je ne m'étois pas beaucoup arrêté; *l'Anti-Vénus Physique*, qui les a reveillées, m'y a fait penser sérieusement; je les ai mises sur le papier, & ce sont elles que je donne au public, sous le titre de *l'Art de faire des Garçons*.

J'avoüe qu'il eût été plus naturel & plus juste d'intituler cette dissertation *l'Art de faire des enfans*; mais quoique ce titre eût été assez singulier, celui que j'ai choisi me le paroît encore davantage: & cet excès de singularité lui a valu la préférence: on sait combien les titres des ouvrages influent aujourd'hui

ſur leurs ſuccès; quelquefois ils en font ſeuls la fortune; je ſuis perſuadé que le mien trouvera des lecteurs qui ſans cette amorce n'auroient ſeulement pas daigné jetter les yeux deſſus & j'eſpere q'uils me pardonneront aiſement de débuter par une faute de juſteſſe de toutes celles de mon livre; c'eſt la ſeule volontaire, d'ailleurs je ne l'ai faite que pour leur plaire, pour piquer leur curioſité raſſaſiée. Le public veut abſolument du nouveau & du ſingulier; il faut bien lui en donner, ou ne point écrire. Mon titre lui en promet, & il peut compter que l'ouvrage tiendra parole. Il eſt moins mal-aiſé de donner du neuf que du bon. Heureux celui qui donne l'un & l'autre enſemble! J'ai fait ce que j'ai pu pour les reunir dans l'Art de faire des enfans. Plaiſant Art, diront d'abord nos agréables, pour l'apprendre, ne faut il point envoyer les jeunes gens à l'Ecole?

quelle

quelle eſt dans Paris la fille de quinze ans qui ne ſoit pas capable de la profeſſer ? ne faudra-t-il point fonder de nouveaux colléges, des couvens nouveaux pour expliquer cette ſçience à la jeuneſſe? Eh morbleu ! les anciens ſont bien ſuffiſans, & ne ſont pas néceſſaires pour cela.

J'en conviens : chaqun ſe croit maitre en cet Art, il n'eſt point de jeune homme en âge de l'exercer, qui ne s'imagine être auſſi en état d'en donner des leçons, & les diſciples mêmes qui ſont aſſez modeſtes pour en reçevoir, ſouvent n'en ont pas de beſoin : mais tous ces habiles ouvriers ne ſavent tout au plus que faire des enfans en général : ils n'ont point le ſecret de faire à leur déſir, ou une fille, ou un garçon ; & c'eſt ce que je prétends enſeigner aujourd'hui.

Depuis le commençement du monde tous les êtres animés travaillent à

la génération. Il eſt peu de gens, s'il en eſt, qui ne s'en mêlent: c'eſt ſans contredit de toutes les occupations, non ſeulement la plus ancienne & la plus univerſelle, mais encore la plus importante & la plus agréable. Cependant quels progrés, quelles decouvertes avons nous faites ſur cette matiere? Après ſix ou ſept mille ans d'exercice nous n'y ſommes pas plus ſavans qu'on ne l'étoit dans l'enfance du monde; & à la honte de la raiſon les brutes les plus ſtupides en ſavent ſur cet article autant que nous. Les Philoſophes, nos plus beaux génies s'amuſent après de vaines curioſités, ils conſument leurs vies & leurs biens, à chercher la cauſe du flux & reflux de la mer, pourquoi le fer eſt attiré par l'aimant, d'où vient la diverſité des couleurs; toutes connoiſſances parfaitement inutiles au bien de la ſocieté: ils ne ſe laſſent même point de courir depuis ſi long-

tems

tems ſans aucun fruit après la pierre philoſophale; & nul d'entre ces grands hommes ne ſonge ſeulement à découvrir le ſecret de faire des garçons, ſecret dont la recherche, au lieu de couter des peines, ne cauſeroit que les plaiſirs les plus doux, dont la découverte combleroit à jamais ſon heureux auteur de gloire, de tréſors, & feroit la conſolation des familles, le ſoutien des grands noms, la ſatisfaction des Rois, l'appui de leurs trônes, & la tranquilité des peuples. Combien de fois la naiſſance d'un prince à la place d'une princeſſe, auroit elle épargné la mort à des millions d'hommes, la déſolation aux maiſons les plus illuſtres, & la ruine des Etats? Nous en faiſons encore actuellement la triſte éxpérience. Ainſi ſans m'arrêter à rapporter d'autres preuves de l'utilité de l'Art de faire des garçons, je vais inceſſamment paſſer à l'enſeigner.

Modérez pourtant un peu, curieux Lecteurs, & déja mes disciples de cœur, modérez, dis-je, vôtre louable impatience à prendre mes leçons, & vôtre zêle ardent à les mettre en pratique, afin d'en faire un usage surement heureux, il faut auparavant démêler les voyes secrettes que suit la nature pour arriver à la production d'un mâle, ou d'une femelle. Siéroit-il de vous conduire en aveugle dans cette opération importante? Je ne veux point vous y faire travailler en manœuvres, ni vous prescrire aucunes loix dont vous ne conçeviez la raison.

Que les oreilles des Anatomistes, si quelques-uns me font l'honneur de me lire, ne soient point scandalisées par la nouveauté des termes dont j'ai la hardiesse de me servir, pour exprimer les différentes opinions des Philosophes sur la génération. Ennyé de la longueur des périphrases qu'elles occasionnent, &

& de les voir si long-tems sans noms, j'ai pris la liberté de leur en donner. S'ils ne me trouvent pas bon nomenclateur, judicieux parrain, ils n'ont qu'à leur en donner de plus convenables, de plus propres, je suis prêt de les adopter. En tout cas avant que de me taxer de témérité, qu'ils se souviennent, que les mots sont des signes arbitraires, & que le moindre Ecrivain à le droit, en fait d'Art, d'en créer à sa fantaisie. Il est, je pense, aussi permis de dire *Séministes*, *Animalistes*, *que Cartésiens*, *Newtoniens*, *Jansenistes*, *Molinistes*, *&c.*

Et vous, aux depéns de qui j'ai à regret commencé me Dissertation par une faute d'exactitude : Digne moitié du Roi de tous les animaux, Sexe charmant, ne vous offensez point de ce que je ne vous ai pas donné dans mon titre la part qui vous y étoit due, je vous promets de vous en dédommager am-

plement dans le cours de l'ouvrage. Ne croyez pas que je dise qu'on n'a pas besoin d'apprendre à faire des filles, qu'on en fait toujours assez: je pense au contraire qu'il ne peut trop y en avoir. Les jolies sont si rares! il s'en faut bien que je n'adopte l'injurieux préjugé de ces orgueilleux Anatomistes, auxquels une aveugle partialité a fait penser, ou du moins écrire que vôtre sexe étoit moins accompli que le nôtre. Si j'admettois entre eux de l'inégalité, ce ne seroit pas à l'avantage du mien; mais je vous avoue franchement que je ne les crois pas plus parfaits l'un que l'autre.

Cependant quoique l'homme ne vaille pas mieux que vous, sa naissance ordinairement flatte plus que celle d'une fille, ceux qui en sont les auteurs: & vous mêmes, lorsque vous travaillez à devenir meres, vous êtes, soit pour les raisons que j'ai rapportées ci-dessus, soit par goût, ou enfin par complaisance

pour

pour vos maris, vous êtes, dis-je les premieres à desirer de recueillir un fils pour premier fruit de vos chastes embrassemens. Ainsi vous ne devez pas me savoir mauvais gré d'avoir intitulé mon Livre *l'Art de faire des garçons*, plutôt que *l'Art de faire des filles*, *ou des enfans :* d'ailleurs l'un est inséparable de l'autre. Venez donc apprendre à contenter vos goûts, à remplir vos innocens desirs. Vous verrez ci-après que c'est principalement de vôtre adresse que dépend leur accomplissement.

Si en vous traçant les moyens de satisfaire vos différentes fantaisies, il échape à ma plume quelque pensée qui ait le malheur de vous déplaire, je vous proteste que ce sera bien contre mon intention: daignez me la pardonner en faveur de la matiere que je traite. Je vous réponds de la pureté de mes expressions ; mais puis-je repondre de la sagesse constante d'une imagina-

tion vive, échauffée par la vüe continuelle des objets sur lesquels vont se fixer mes regards? C'est à vous seules que j'en fais d'avance mes excuses, respectables & pudiques meres, présentes, ou futures, parce que c'est pour vous seules, pour vos maris que j'écris, & non pas pour des Vestales. Je ne dois être lû que par des personnes mariées, ou qui se destinent à l'être bientôt: cet ouvrage est peut-être regardé comme une espéce d'introduction à l'exercice des principales fonctions du mariage.

Sérieusement cette pensée m'en fait venir une fort singuliere. On s'imagine, que les plus innocens qui s'engagent dans ce pas, sont toujours assez sçavans pour s'en tirer; & l'on a grand tort. Les jeunes gens bien élevés sont toujours supposés, & sont réellement quelquefois très novices sur l'essence des devoirs conjugaux. Quand ils viennent

à se

à ſe marier ; il faut les inſtruire de ces devoirs, dont ils s'acquittent ſouvent en véritables écoliers, pour n'avoir reçu que des leçons obſcures, & mal digérées. Il peut même arriver qu'ils ſe bleſſent. On a vû plus d'une fois une jeune femme timide, étonnée, ne comprénant point ce que lui demande un mari mal-adroit, le ſoupçonner de vouloir lui faire du mal, ou quelque outrage ; irritée de ſes tentatives, s'y oppoſer de toute ſa force ; loin d'aider à l'éxecution de ſon entrepriſe, avoir la ſimplicité de la croire, de la rendre impoſſibile. D'autrefois on voit le poſſeſſeur où l'héritier d'un Empire laiſſer pendant un tems conſidérable ſes ſujets inquiets dans l'attente d'un fils, uniquement faute de bien ſavoir la maniere de travailler à mériter le précieux titre de pere.

Pour obvier à ces inconvéniens je ſerois d'avis qu'on fit imprimer un for-

mulaire à la tête du quel fût une estampe réprésentant au naturel un jeune homme & une jeune beauté prêts à travailler à la multiplication de leur espéce; avec la description des organes de la génération & l'explication des cérémonies qu'on doit observer pour l'accomplissement de ce joyeux mistère, quelques jours avant celui des nôces la veille des fiançailles, on en donneroit deux exemplaires à l'amant, le lendemain il en remettroit un autre dans les mains de sa fiancée, qui dans l'occasion ne pourroit plus prétexter son ignorance, à laquelle son mari ne pourroit plus que sçavoir bon gré de ses lumieres & de son adresse; puis-qu'elle ne les auroit acquises que pour lui complaire & lui donner plus de satisfaction.

Ce moyen épargneroit aux beautés raisonnables & intelligentes, le rédicule pénible d'affecter, aux yeux d'un benêt de mari, une vaine surprise, une

mala-

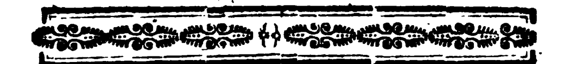
maladresse étudiée, dont il se fait bonnement une fète c'est par cette peine qu'il les oblige la plûpart du téms de débuter avec lui, elles ont peur qu'il ne vienne à concevoir une opinion peu avantageuse de la sagesse de sa nouvelle moitié; elles craignent de lui donner lieu de les soupçonner d'avoir, avant la nuit de leur nôces, eû la moindre idée distincte des merveilleux secrets qu'ils prétend leur révéler.

D'un autre côté l'Agnès la plus timide, familiarisée avec l'idée des assauts qu'elle auroit à soutenir; accoutumée à la vüe de l'adversaire qu'elle auroit à combattre, ne le craindroit plus quand il viendront à paroître au lieu de se faire ridiculement traîner sur le champ de bataille, comme une victime tremblante qu'on mene à l'autel, elle se présenteroit de bonne grace au combat, & attendroit de pied ferme son vainquer, sûre d'en triompher bientôt à son tour.

C'est

C'eſt ainſi que de jeunes & dociles dogues inſtruits par un Chevalier de Malthe, digne de vivre à jamais dans l'Hiſtoire, oſerent attaquer, combattre avec intrepidité un énorme dragon qui avoit jetté l'épouvante & la terreur dans le cœur de tous les habitans de l'Isle de Rhodes, ils vinrent à bout de l'étendre ſur le theatre de ſes ravages, & de teindre enfin de ſon propre ſang la terre qu'il avoit tant de fois abreuvée du ſang humain, le préjugé que j'oſe attaquer eſt un monſtre peut-être auſſi dangereux, & ſûrement plus difficile à vaincre, que celui que terraſſa le brave & généreux Chevalier *de Gozon*, le même motif qui l'animoit, l'amour du bien public m'inſpire ſon audace, puiſſe-t-il m'obtenir ſon ſuccès! cependant avant que de tenter l'exécution de mon projet, je ſerai bien aiſe de ſçavoir ce qu'en penſeront mes lecteurs.

TA-

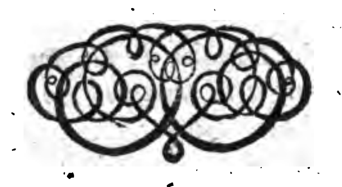


TABLE

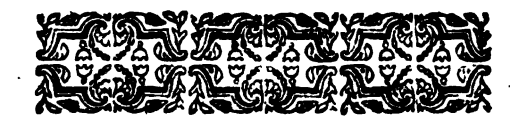
Des Chapitres.

CHAPITRE PREMIER.

CHAP.



L'ART



L'ART DE FAIRE DES GARCONS.

CHAPITRE I.

Opinions diverses sur la génération.

TOUT le monde sçait, au moins par Theorie, la façon dont les animaux travaillent à la multiplication de leur espece. Le mâle & la femelle ne peuvent produire leur semblable, que par une union intime de leurs *differences sexifiques*. C'est pour cette raison que la nature a fait l'une en relief, & l'autre d'une forme propre à recevoir la premiere; afin qu'elles puissent s'unir étroitement & s'enchasser exactement l'une dans l'autre.

On

On sçait encore ce que le mâle fournit sensiblement à la génération: il n'y a point la moindre difficulté là-dessus; mais il n'en est pas de même, à beaucoup près, de la maniere dont la fémelle y contribue. C'est un point sur lequel les philosophes sont trés-partagés. On peut les diviser en trois principales sectes, que je nommerai avec leur permission, en attendant qu'il leur plaise de se nommer autrement, *Seminiftes Animalistes* & *Ovistes.* (a)

Les Seministes prétendent que le fétus est formé dans la matrice par le mélange des semences de la fémelle & du mâle,

C'est le sentiment d'ARISTOTE, de tous les Anciens, & celui de leur ennemi juré, le plus célébre des Modernes, DESCARTES. Je m'étonne qu'il ait épargné cette opinion des Péripatéticiens, lui qui sembloit avoir renouvellé contre eux le serment d'Annibal à l'égard des Romains.

Les

(a) Cette derniere dénomination n'est pas nouvelle.

Les Animaliſtes einſeignent que l'embrion eſt non-ſeulement tout formé, mais déja trés-vivant dans la ſemence du pere, qui le lance à millions dans la matrice, où la mere ne fait que donner le logement & la nourriture à celui, à ceux qui ſont prédeſtinés, ou condamnés à la vie.

Cette opinion doit ſa naiſſance à HARTSOEKER Hollandois, dont les yeux jeunes encore, apperçurent à l'aide du microſcope cette prétendue graine d'animaux dans la ſemence des mâles ſeulement de toutes les eſpeces.

Les Oviſtes ſoutiennent que les fémelles de tous les animaux contiennent des ovaires, qui ſont comme autant de pépinieres de leurs diverſes eſpéces, & dont chaque œuf fertiliſé par le mâle rend un petit animal.

Je diſtinguerai plusieurs ſectes d'Oviſtes. Si j'ai rapporté leur ſyſtéme le dernier, ce n'a été que pour ma commodité; dans l'ordre des tems il doit être entre les deux autres. Malgré l'impoſante antiquité du premier

premier & la nouveauté ſéduiſante du ſecond, il a pour lui la foule des Anatomiſtes, entre leſquels ſe ſont diſtingués, MALEBRANCHE & VERHEYEN; mais ce n'eſt ni le nombre, ni l'autorité, ce ſont les raiſons ſeules qui doivent déterminer ſur le choix d'un parti.

Les Oviſtes paroiſſoient les plus favorables aux femelles. Les Animaliſtes ſemblent faire plus d'honneur aux mâles : & les Séminiſtes les plus raiſonnables ne ſont pas plus avantageux à l'un des ſexes, qu'à l'autre.

Je dis les Séminiſtes les plus raiſonnables; car il s'en eſt trouvé beaucoup qui n'ont guere mis moins de difference que les Animaliſtes, entre les manieres dont le mâle & la femelle concourent à la production de leurs ſemblables; entraînés apparemment par le préjugé qui donne à l'homme une ſuperiorité naturelle ſur la femme : tant il eſt difficile aux eſprits les plus ſages, aux Philoſophes mêmes, d'être tout à la fois juges intégres & parties dans une affaire. J'en ſuis bien fâché; mais on

ne peut laver de cette tache ARISTOTE lui-même. Ce sublime géni, tout partisan qu'il étoit du Beau-séxe, a trahi sa cause en cette occasion, & n'a pu se préserver de la partialité contagieuse qui nous fait toujours pancher en faveur de ce qui nous ressemble le plus. Il a prétendu que la semence du mâle est la seule qui sert à former l'animal & que la femelle ne lui fournit que la vie & le couvert.

Au reste les erreurs dans lesquelles est tombé ce grand homme, lui sont personnellement moins de tort qu'à l'humanité, dont elles démontrent la foiblesse, ainsi apprenons à le refuter, sans prétendre le badiner: ce n'est point avec des plaisanteries qu'on doit combattre un Auteur grave: c'est avec des raisons & avec des expériences.

Je n'en vois aucune, ni des unes, ni des autres pour les Séministes, & j'en vais rapporter plusieurs qui leur sont contraires. Tout ce qu'ils ont en leur faveur, c'est l'espece de nécessité dans laquelle on est d'admettre, de la part du mâle & de la

fémelle

fémelle, une égale participation à la production du fétus : prérogative dont ils jouissent & qui manque tant aux Animalistes, qu'aux Ovistes ordinaires; mais si je leur trouve un systême doüé de cet avantage, qu'auront-ils à dire? Que leur restera t-il? rien. Or je leur en promets un En attendant je nie tout net l'existence de la liqueur prétendue séminale qu'ils font seuls si libéralement répandre aux fémelles; & je les défie tous de me la prouver.

CHAPITRE II.

Contre les Séministes.

Une des principales raisons qui font croire que les femelles répandent de la semence aussi bien que les mâles, c'est qu'on regarde communément l'éffusion de cette liqueur comme la cause du plaisir qui l'accompagne chez les hommes; & supposant que dans les deux sexes les effets semblables viennent de causes pareilles, les Séministes ne croient pas pouvoir donner

ner au plaiſir des femmes d'autre origine que l'épanchement de leur ſemence: mais cette idée populaire eſt une erreur, dont pluſiers Anatomiſtes ont déja ſecoué le joug, ſans le détruire à la vérité. Contens de donner chez les femmes une autre ſource au plaiſir, ils n'ont point cherché à tarir l'ancienne. Pour moi, peu embarraſſé de lui en indiquer une nouvelle, je vais chercher à diſſiper la premiere. Il importe peu de découvrir ſa véritable origine, pourvû qu'on faſſe voir que ce n'eſt pas la ſemence: & c'eſt ce qu'il ne m'eſt pas fort difficile de prouver.

Suivant les Séminiſtes, les fémelles ne peuvent concevoir ſans repandre de ſémence: d'ailleurs cette liqueur ne peut, ainſi que dans le mâle, couler ſans produire le plaiſir; d'où il ſuivroit que le plaiſir ſeroit inſéparable de la conception. Cependant combien de meres ſe plaignent du contraire? la plûpart, ſi on les en croit, ne trouvent dans les embraſſemens de leurs époux, que la ſatisfaction, ſi douce à la vérité pour les cœurs bienfaits, de remplir exactement les devoir de leur état.

On voit même juſqu'à des amantes aſſûrer qu'elles ne reçoivent des careſſes de leurs amans, (malheureux au centre du bonheur) que le plaiſir généreux, ou délicat d'en procurer à ce qui les aime, ou qui leur eſt cher.

Celles qui ſont dans l'heureuſe impoſſibilité de donner ſincérement des marques d'une délicateſſe ou d'une généroſité pareille, n'en ont certainement pas l'obligation à la liqueur qu'elles répandent. Comment un Phyſicien peut-il ſe perſuader que quelques gouttes d'une liqueur inſipide ſoient capables de cauſer une ſenſation ſi agréable, de faire une impreſſion ſi vive ſur le parois d'un conduit, dont elles ne doivent arroſer qu'une très petite portion? Encore ſi c'étoit comme chez les hommes, dont la ſemence plus abondante remplit la capacité du canal etroit d'où elle jaillit, l'erreur ſeroit plus excuſable.

Mais ce qui rend la choſe plus difficile à comprendre, c'eſt que cet organe n'eſt pas à beaucoup près, d'une ſenſibilité auſſi grande, qu'on ſe plaît à l'imaginer: [illegible] qu'il fût celui du plaiſir, il devroit avoir

avoir un ſentiment auſſi délicat au moins que la langue: & eſt-il comme elle fourré, garni de houpes nerveuſes? Sa ſurface interne eſt ſpongieuſe, ſans ceſſe humide, & n'eſt pas plus parſemée de rameaux de nerfs que beaucoup d'autres parties.

La nature avoit de bonnes raiſons pour n'y en pas mettre davantage. Ceux qui la ſuppoſent ſi ſenſible, ne ſe ſouviennent apparemment pas qu'elle eſt deſtinée à plus d'un uſage; & qu'après avoir ſervi d'entrée à la ſemence, elle doit auſſi ſervir de ſortie à l'enfant qui s'en eſt formé. Songent-ils bien à la dilatation prodigieuſe, énorme qui pour cette opération eſt néceſſaire à ce conduit & à la matrice? Se repréſentent-ils, comme la premiere porte par où nous devons arriver au jour, l'orifice interne de la matrice, admettant à peine hors le tems de la groſſeſſe le ſtilet le plus fin? Aſſûrément les douleurs de l'enfantement ſeroient encore bien autres qu'elles ne ſont, ſi ces parties étoient auſſi ſenſibles qu'on le veut. Si elles l'étoient aſſez pour cauſer à l'occaſion de quelques gouttes d'une liqueur fade, un plaiſir capable,

malgré sa trop courte durée, de ravir la connoissance, il n'y a point de femme qui pût donner la vie, sans la perdre de douleur.

Le siége du plaisir doit être sans contredit la partie la plus sensible: & où est l'homme qui ne sache pas que le conduit dont il est question, n'est pas précisément l'organe doué du sentiment le plus fin. S'il en est quelqu'un qui l'ignore, qu'il le demande à sa femme.

Ce canal est si peu doué de cette qualité, que le plus souvent il ne sent seulement pas tomber la semence de l'homme: quelquefois les femmes les plus neuves ne devinent l'instant de sa chûte, que par l'accélération subite des mouvemens précipités qui annoncent cette rosée féconde.

De-là les prouesses chimériques de ces galans qui ne sont que de faux braves. De-là ces exploits nombreux & fabuleux dont se vantent si souvent les nouveaux mariés, & que leurs moitiés, quelquefois novices, ont la simplicité de croire, ou la complaisance d'attester, moins à la vérité pour la gloire de leurs maris, que pour celle de leurs propres attraits.

Ainsi donc tout conspire à ravir aux fluides que répandent les femelles, l'honneur d'être la source de leur volupté. La qualité de la liqueur, sa quantité, la structure des organes, leurs différens usages, des expériences de plus d'une espéce, & les inductions qu'on en tire, concourent également en faveur de mon opinion. Cependant si les Séministes étoient d'assez mauvaise humeur, pour ne pas se contenter de ces raisons, je suis en état de leur en donner encore d'autres, tant cette vérité abonde en preuves.

Je suis persuadé que ce qui les entraînè dans l'erreur sur le compte des femelles, c'est le préjugé dans lequel ils sont à l'égard des mâles. Ils pensent que chez ces derniers la semence est incontestablement la cause du plaisir qu'ils trouvent à la répandre, & rien n'est plus évidemment faux. Je ne m'arrêterai point à en tirer les preuves ni de la nature de l'uréthre, ni de la qualité de la semence, bien moins propre que l'urine à agir sur les parois de l'uréthre, ni de l'obstacle que l'huile qui sort des prostates & précéde la semence apporteroit

teroit à son action, ni quantité d'autres raisons; je viens tout de suite au fait. Il y a un vieil axiome qui dit que *l'effet ne peut exister avant la cause*: or le plaisir existe très certainement avant la semence; que les Séministes concluent.

Il n'y a point à nier le fait. Si quelqu'un en doute, il faut, comme dit la chanson l'envoyer à l'Ecole, où il n'est apparremment jamais allé; Car il y a peu d'Ecoliers de Cinquiéme qui ne soient en état de lui attester, de lui prouver même ce que j'avance. Dans les Colléges on apprend malheureusement à goûter le plaisir, on s'en rend capable long tems avant que d'être en état de répandre de la semence: & je crains fort que les jeunes filles, élevées dans les Couvens, n'ayent aussi le malheur d'y trouver des instructions à peu pres semblables.

Qu'on ne dise pas que ces joies anticipées ne sont qu'un essai, un prélude des délices réservées pour un age plus mûr. Ceux qui ont goûté des unes & des autres, assûrent qu'ils ne trouvent point de diffé-

différence entre elles: & qu'il n'y en ait effectivement aucune, ou que du moins la ſemence ne ſoit pas préciſement la cauſe des dernieres, rien n'eſt plus aiſé que de s'en convaincre par ſa propre experience. On n'a qu'à faire attention, quand on le peut, au progrès & à la décadence de la volupté. On trouvera que ſon plus haut point eſt fixé à l'inſtant qui précéde immé diatement le départ de la ſemence. Juſqu'à ce moment unique le plaiſir monte & va toujours en augmentant; mais après le jet de la prèmiere goutte, il retombe auſſi-tôt & va ſans ceſſe en diminuant; de ſorte qu'à proprement parler; la ſortie de la liqueur le détruit, plûtôt qu'elle ne le produit. Son effuſion eſt la fin que la nature ſe propoſe en cette occaſion. Le plaiſir eſt le moyen dont elle ſe ſert pour y arriver. Si-tôt qu'elle a attrappé ſont but, le moyen ceſſe. Elle nous traite comme des enfans, auxquels on donne des confitures pour les engager à manger du pain. Leurs lévres friandes ont ſouvent l'adreſſe d'eſcamoter les confitures ſans que leur dent faſſe au pain la poindre bréche: que d'enfans parmi les peres & meres, ou ceux

qui craignent de le devenir. Je dirai peut-être ci-dessous quel est chez les hommes l'organe immédiat de la volupté. On sait que son siége chez les femmes est cette partie qui a un faux air de ressemblance avec la différence spécifique de l'homme. Ainsi que les Séministes n'abusent plus de ce prétexte pour faire répandre de la semence au fémelles.

Un autre fondement de leur préjugé, peut-être plus difficile à détruire que le précédent, quoiqu'il ne soit pas plus solide que le premier, c'est la consequence qu'ils tirent de la façon dont le mâle contribue à la multiplication de son espéce. L'égalité du concours de la part des deux sexes passe chez eux pour un point incontestable. Ils sçavent à n'en poin douter, que le mâle répand de la semence; & delà ils concluent que la même chose arrive à la fémelle; c'est fort mal conclure. Deux causes peuvent différemment, quoiqu'également, concourir à la même opération.

Nombre de gens attestent qu'ils ont vu de cette liquer, mais un nombre sans com-

comparaiſon plus grand de témoins plus croyables aſſurent qu'ils n'en ont jamais vu, quoiqu'ils ayent beaucoup cherché à en voir. Comme il y a de la gloire à la faire répandre, en ce que ſon effuſion paſſe pour un ſigne certain du plaiſir qu'on a rendu, le témoignage de ceux qui diſent en avoir vu doit être ſuſpect.

Il doit l'être encore par un autre endroit. Etoient-ils en état de juger de la qualité de ce fluide? S'ils ne ſont pas trompeurs, ils ſe ſont apparemment trompés. Ils ont pris pour de la ſemence ce qui n'eſt qu'une humeur onctüeuſe, ſemblable à celle qui dans le mâle précéde la ſortie de la ſemence réelle, pour enduire ſon paſſage, de peur qu'il ne s'y accroche quelques particules de cette ſubſtance précieuſe. Dans la fémelle, comme dans le mâle, cette liquer anonyme, qu'on pourroit appeller *l'huile de Venus*, ſort des proſtates & a le même office. Elle empêche que la ſemence du mâle ne s'arrête contre les parois du vagin. Peut-être y ſert elle encore à faciliter, à rendre plus profonde l'introduction de ce qui porte cette ſe-

mence jusqu'à l'ouverture interne de la matrice.

De mauvais plaisans à propos du second usage de cette liqueur que répandent les femelles, ne manqueront pas de s'écrier: voilà une précaution de la prudente nature peu nécessaire dans nos climats. Mais je leur répondrai qu'ils ont beau plaisanter, quil est cependant certain qu'elle est du mois quelquefois utile, & si elle ne l'est pas plus souvent, il y a peut-être plus de la faute de ces plaisans que du sujet de leurs plaisanteries.

J'avoüe que cet épanchement n'est pas ordinairement nécessaire: aussi n'est-il pas fort commun. Il ne se fait guéres que chés quelques-unes de Vierges, qui cessent de l'être; ou par ces intrépides beautés qui à l'exemple heureux du jeune DAVID, ont le courage de combattre un GOLIATH; ou enfin par celles qui ont le bonheur de combler les vœux, de recevoir des leçons de ces hommes aimables, consommés, passés maîtres dans l'art délicieux de donner, de communiquer du plaisir. Ce sont

de

de nouvelles raisons de ne pas ajouter foi trop légérement aux discours des témoins qui se vantent d'avoir vu de cette liqueur: le témoignage de ceux qui disent n'en avoir jamais apperçû me paroit bien plus sincére.

J'ai connu un jeune homme d'une fort jolie figure, qui étoit sur ce chapitre d'une curiosité insatiable. Entraîné presque par elle seule, à ce qu'il disoit après tous les objets qui pourvoient lui fournir l'occasion de la satisfaire, il n'épargnoit, comme un autre Newton, ni ses trésors ni sa peine, pour faire des expériences: & sur un nombre prodigieux qu'il a tentées avec sa jolie figure, il n'y en a jamais eû qu'une qui lui réüssit: encore n'en étoit-il pas parfaitement content. Qu'on ne dise pas qu'apparemment il n'étoit pas un Goliath; ou que dans les sujets qui avoient la complaisance de se prêter à sa curiosité, les organes du plaisir étoient émoussés, & les sources de la semence taries. Si l'on doit l'en croire, quant au premier chef, il étoit fort propre à faire réüssir ces sortes d'experiences. Et pour les beautés qui

vouloient bien en être de moitié, elles étoient la plûpart soi-disant, Vierges, ou tout au moins de fort honnêtes femmes; *de ces femmes de bien qui se gouvernoient mal.* (b)

Mais, me dira-t-on, c'est aux Anatomistes qu'on doit s'en rapporter là-dessus; & ils assûrent que les fémelles, outre cette liqueur onctueuse que je reconnois, répandent de véritable semence. Je m'en rapporte d'autant plus volontiers à leur témoignage & ils le méritent d'autant mieux, que non-seulement ils doivent se connoître aux espéces de liqueurs dont il s'agit; mais soit dit sans les offenser, ce ne sont pas ordinairement les personnages les plus propre à les faire couler. Si quelques uns d'eux jouissent de cet avantage, il ne doit pas être si rare qu'on le dit. Mais qu'on m'en nomme un d'un nom connu & respectable, qui dise avoir été témoin du fait. Pour moi je n'en connois point.

Les

(b) P. Corn. Com. du Menteur.

Les plus fameux, tels que M. WINSLOW, reconnoissent deux liqueurs que répandent les femelles, l'une qui vient des prostates, ou des bords du Vagin, que j'ai nommé *l'huile de Venus*; l'autre qui sort du fond du Vagin, ou des bords de l'orifice interne de la matrice. La derniere suinte, pour ainsi dire, continuellement. Son usage est vraisemblablement d'humecter les parois du Vagin, pour en conserver la souplesse & en empécher l'adhérance pendant les interstices des régles. C'est là sans doute ce qui fait que les femmes les plus attentives ne peuvent jamais rendre ces lieux parfaitemens secs. Il en arrive à proportion autant chez nous. Pour la prémiere liqueur, *l'huile de Venus*, elle ne paroit chés elle, comme chés nous-mêmes, que pour précéder l'acte de la génération. Sa fin principale est sans doute de dilater les bords du vagin, dont l'entrée est toujours la partie la plus étroite. Voilà les seules liqueurs dont, hors le tems des régles & des grossesses, l'existence soit bien constatée par le rapport des Anatomistes. Ceux qui admettent une troisiéme qu'ils honorent du nom de semence, ne parlent

toris que sur des ouï-dire, & dans la persuasion où ils sont que, dans les fémelles comme dans les mâles, l'effusion de cette semence est la cause du plaisir qui accompagne l'acte prolifique; mais encore une fois cette effusion n'est fondée sur aucune preuve. Au contraire il y en a plusieurs qui l'anéantissent absolument.

10. A quel dessein la nature pousseroit-elle cette (c) semence hors de la matrice, qui, suivant les Séministes en est la source, & dans laquelle elle doit se mêler avec celle du mâle? Il faut bien qu'il jette la sienne hors de chez lui, pour l'insinuer dans l'endroit où elle doit être déposée; mais pour celle de la fémelle, il n'y a pas de raison pour la faire sortir de cet endroit. Comment s'y mêleroit elle avec celle du mâle,

(c) *Le fond de la matrice est tapissé d'une membrane . . qui est parsemée de petits trous, par lesquels vraisemblablement sort cette liqueur que la fémelle repand dans l'accouplement.* Venus Physf. I. Part. Chap. 2.
Le sçavant Anatomiste, il fait sortir la semence des fémelles par l'embouchure des Vaisseaux qui fournissent le sang des régles.

mâle, ſi elle en ſortoit lorſque cette derniere y entre?

20. S'il étoit vrai que les fémelles répandiſſent de la ſemence qui ſortit de la matrice, il n'en ſortiroit donc apparemment qu'une partie, l'autre y reſteroit, y attendroit celle du mâle pour ſe mêler avec elle; & par conſéquent dans toutes les matrices des fémelles diſſéquées après l'accouplement, on devroit trouver de la ſemence, au moins de la fémelle: & c'eſt ce qui n'arrive point, témoin l'Auteur *de Venus Phyſique* lui même. *Dans les matrices de fémelles de pluſieurs animaux*, voyez juſqu'où va ſon attention. Il a la bonté de vous avertir que ce ſont des *matrices de fémelles*; de peur apparemment qu'on ne s'imagine que ce ſont des matrices de mâles. Qu'on diſe après cela qu'il n'eſt pas exact & juſte. Probablement il a voulu dire que dans les matrices de différentes eſpéces de brutes " diſſéquées après l'accouplement, on n'a point trouvé de cette liqueur. (d) "Pendant les deux mois de Septembre & „ d'Octobre, dit-il ailleurs, (e) temps au-„quel

(d) p. 21. (e) p. 51.

„quel les Biches reçoivent le Cerf tous les „jours, & par des expériences de plusieurs „années, voilà tout ce que HARVEY dé„couvrit, sans jamais appercevoir dans „toutes ces matrices une seule goutte de „liqueur séminale.„ Cependant HARVEY est peut-être l'homme du monde qui a le plus fait de ces sortes d'expériences.

Enfin une troisiéme raison, à laquelle il me semble qu'il n'y a rien à répliquer, c'est qu'une femme qui reçoit les caresses de son mari, tandis quelle est enceinte, ne répand pas moins de liqueur qu'avant de l'être; elle passe même communément pour avoir plus de plaisir: & ce plaisir assûrement ne peut pas venir de l'effusion d'une liqueur séminale qui sort de la matrice; puisque les Anatomistes conviennent tous qu'elle demeure exactement fermée pendant presque tout le tems de la grossesse; donc la fémelle ne répand point effectivement de semence. Cela me paroit démontré contre l'Auteur de *Venus Physique.*

Je sçais bien qu'il y a eu des Séministes qui faisoient venir d'une autre source la semence de la fémelle: ils disoient qu'elle

étoit

étoit contenue dans ses ovaires; de chacun desquels elle s'écouloit par un vaisseau qui se divisoit en deux branches. L'une plus courte & plus grosse aboutissoit à la corne de la matrice: l'autre, plus longue & plus menue, avoit son embouchure jusque dans le col de la matrice, proche son orifice interne. C'étoit par le premier de ces deux conduits que la semence avant la conception couloit dans la matrice: elle s'évacuoit par le second pendant la grossesse; & parcourant un chemin plus long, causoit alors plus de plaisir. Cette explication étoit ingénieuse; mais, malheureusement pour ces Auteurs on ne trouve point ces vaisseaux de communication des ovaires avec la matrice. Pour remédier à cet inconvénient on a vu des Séministes pousser l'obstination jusqu'à se retrancher sur leur invisibilité. Tel a été un certain M. de la Motte Accoucheur de Valogne, qui en 1718. prit la peine de se faire imprimer exprès pour nous faire part de ces efforts d'imagination. Il étoit bien bon de tant s'embarasser d'un chemin pour faire passer la semence des ovaires dans la matrice. Son digne émulateur l'Auteur de

Venus

Venus Physique eſt bien plus habile. Il tranche tout d'un coup la difficulté, en faiſant trouver la ſemence dans la matrice; ſans ſe mettre en peine d'où, ni par où elle y vient. Ce que c'eſt que le génie!

D'allieurs comment conçoit-on que dans la matrice, ſurtout des femmes qui ont eu des enfans, le mélange des ſemences ſe fit en aſſez grande quantité & aſſés exactement pour fermenter & produire par ce moyen le fétus? C'eſt comme ſi un Chimiſte répandoit ſur une aſſiette, ou dans un plat deux goutes de liqueurs qu'il voudroit faire fermenter, au lieu de les verſer dans un verre. La fermentation me plaît aſſés; mais pour la produire on ſe ſert d'un trop grand vaſe. J'en voudrois un plus petit que la matrice & plus proportionné à la foible doſe des liqueurs qu'on ſuppoſe s'y mêler.

Par le moyen de ce mélange eſt-il poſſible de concevoir la formation des gémeaux? Celle des deux membranes dans leſquelles chaque fétus eſt enfermé? Ou plutôt ne conçoit on pas qu'elle eſt impoſſible

ſible dans ce ſyſtème ? C'eſt pourtant la plus excuſable des erreurs qu'on a imaginées ſur la génération. J'avois promis des faits, des raiſons contre : il me ſemble avoir dégagé ma parole. Paſſons donc à celle des Animaliſtes.

CHAPITRE III.

Contre les Animaliſtes.

Je n'imiterai point ces vieux Philoſophes entêtés de leurs opinions & ſottement prévenus contre toutes les nouveautés, qui pour s'épargner la peine, que peut-être ils prendroient en vain, de réfuter les Animaliſtes, nient ſans façon l'exiſtence des animaux ſpermatiques ; ſans avoir ſeulement daigné occuper un inſtant leur yeux à s'eclaircir de la verité du fait. Quoique je n'aie jamais eu occaſion de m'en convaincre par le rapport des miens, je ne balance point à croire les témoins graves & nombreux qui me l'atteſtent. Peut-être auſſi ma confiance vient-elle en partie du

peu

peu de difficulté que je trouve à détruire leurs prétentions.

Effectivement elles me semblent encore plus mal fondées que celles des Séministes. Ceux-ci ont pour eux une raison tout au moins très-spécieuse, qu'ils rebattent sans cesse : c'est la nécessité d'admettre dans la génération une égalité de concours de la part des deux sexes: égalité sans laquelle il paroît impossible d'expliquer, de comprendre la ressemblance des animaux indifferemment l'un ou l'autre des individu qui les ont engendrés, souvent avec tous les deux à la fois: & cette ressemblance si favorable en apparence aux Séministes, est encore plus contraire aux Animalistes. Si comme ils le veulent, le fétus n'est autre chose que le ver qu'on voit nager dans la semence du mâle, comment peut-il se faire qu'il ressemble quelquefois à la femelle ? dira-t-on que c'est pour en avoir reçu la nourriture & le logement ? En ce cas pourquoi donc les troupeaux ne ressembleroient - ils pas aussi aux prairies ? D'ailleurs pourquoi les animaux ne ressemblent ils pas tous à leur mere ? ne les a-t elle pas tous logés & nourris ?

Cette

Cette ressemblance n'est pas le seul obstacle qui s'oppose à la fortune des animaux spermatiques. Leur nombre, la façon dont on veut qu'ils se contiennent, leur figure, leurs prétendus ouvrages, jusqu'à leur vie, tout est contre eux.

Leur multitude innombrable ne s'accorde point du tout avec l'économie de la nature, magnifique à la vérité dans le dessein de ses ouvrages; mais toujours ménagere dans l'éxecution. Que de milliers d'animaux inutiles: que d'enfans perdus pour un qui vient à bien! *nous avons*, dit-on, (f) *sous nos yeux des exemples d'une pareille conduite dans la production des arbres & des plantes.* La comparaison n'est pas juste. Quoique les fruits, les graines que rapporte un arbre, une plante ne germent pas tous; cependant ils peuvent tous germer: leur mere commune, la terre leur offre un champ assez vaste pour les contenir & les faire fructifier tous: il n'en est pas de même des fémelles par rapport à la quantité prodigieuse des animaux que le mâle dépose

(f) Venus Physiq. pag. 82.

ſe dans leur ſein. De plus les graines, les fruits qui ne ſervent pas à produire des plantes, des arbres, ont un autre uſage; ils ſont l'aliment des habitans de la terre & de l'air: au lieu que les animaux ſpermatiques qui périſſent, deviénnent d'une inutilité parfaite. *Combien de milliers de glands*, pourſuit-on, *tombent d'un chêne, ſe déſechent ou pourriſſent, pour un trés-petit nombre qui germera & produira un arbre!* Je ne ſçavois pas que pour produire un chêne pluſieurs glands fuſſent néceſſaires. *Mais*, ajoute-on, *ne voit-on pas par là même que ce grand nombre de glands n'étoit pas inutile, puiſque, ſi celui qui a germé n'y eut pas été, il n'y auroit eu aucune production nouvelle, aucune génération?* Quel raiſonnement! ſon auteur n'a t-il pas ſenti qu'on pouvoit le rétorquer, en lui demandant comment il n'a pas vu lui-même, que pour produire le chêne en queſtion, tous les glands qui ont pourri etoient tout-à-fait inutiles, & qu'il ſuffiſoit du ſeul qui a germé?

La façon dont on veut que les animaux ſpermatiques ſoient de pere en fils conte-

nus

nus les uns dans les autres à l'infini, est à mon avis, une des erreurs les plus extravagantes dans lesquelles soit jamais tombé l'esprit humain. Quel peut-être le fondement sur lequel elle est appuyée? Car je n'en vois aucun: à moins que ce ne soit la possibilité. La divisibilité de la matiere fait, dit-on, entrevoir, Dieu sçait comment; qu'il est absolument possible que les animaux soient enfermés les uns dans les autres à l'infini, donc ils sont effectivément ainsi contenus. Belle conclusion! de tout tems de ce qu'une chose existoit, on a conclu qu'elle étoit possible; mais de ce qu'elle est possible, s'est on jamais avisé d'inférer qu'elle existoit. Voilà sans contredit une nouvelle méthode de raisonner. Plût à Dieu qu'elle fût aussi bonne que l'ancienne! Combien de mortels s'écrieroient? Je puis devenir un CRESUS; donc j'en possede les trésors. Je puis être Roi; donc je régne. Pour moi plus modeste, ou plus ambitieux, je dirois dans mon cœur, la charmante Olympe peut faire ma félicité; donc je suis heureux. Mais que l'ingrate me fait bien sentir la fausseté de cette conséquence.

Il feroit à fouhaiter que je fiffe auffi-bien fentir aux Animaliftes celle de leur opinion. Comment imaginent-ils qu'un male contienne tous fes defcendans? C'eft fans doute dans fes véficules féminaires: mais il eft évident qu'elle ne contiennent feulement pas enfemble les differens enfans du même pere. Car il n'eft que trop certain qu'on épuife fouvent ces refervoirs de façon à n'y laiffer aucun de leurs petits poiffons fpermatiques, ni aucune goûte du fluide dans lequel ils ont coutume de nager. Dans ces circonftances où font renfermés ceux qui naiffent plufieurs années après? Il eft clair qu'ils font avec la femence philtrés de la maffe du fang, le fang fe forme du chile, le chile eft la plus fubtile partie des alimens, tels que les fruits, les légumes; donc la femence & fes petits hôtes font originairement contenus en fubftance dans les fruits, les légumes; & non pas dans l'animal, du moins avant qu'il ait pris ces alimens. Par conféquent ce mâle ne contient feulement pas tout à la fois les petits qu'il en gendre en differens tems un peu éloignés; & cela fuivant le principe des Animaliftes mêmes, bien loin

de

ıſenner de pere en fils ſa nombreuſe
té.

ore une choſe qui me déplait beau-
dans les animaux ſpermatiques, c'eſt
gure. Si veritablement ils ſont les re-
s de l'animal dans la ſemence duquel
gent, pourquoi n'en ont-ils jamais
tme? Pourquoi celle d'un mépri-
ver, d'une grenouille naiſſante cache-
à nos yeux, armés de miſcroſcope,
oi même des animaux? Par quel ha-
la graine des quadrupedes reſſemble-
à celle de l'homme? Comment cet
illeux tiran de tout ce qui reſpire peut-
reconnoître au travers de déguiſe-
ſi vils? & ſe donner des vers pour
ſſeurs? Enfin à quoi bon tous ces mi-
s de la nature? La vie ne ſera donc
qu'une eſpece de bal général, où tous
nimaux viennent en maſque danſer,
ns un menuet, les autres une con-
nſe?

ı ſurplus dire, pour expliquer l'origine
nimaux, qu'ils viennent de ces vers
atiques, déja vivans dans la liqueur

C ſéminalr

séminale de leur pere, ce n'est pas lever la difficulté; ce n'est que l'éloigner d'un dégré, & suppofer ce qui est en question: car il reste toujours à sçavoir d'où viennent eux-mêmes ces animaux spermatiques, comment ils sont devenus ce qu'ils sont.

Ces demandes, quoiqu'assez embarrassantes, ne sont pas les seules de ce genre qu'on pourroit faire sur leur compte. Pour peu qu'on fût curieux, on seroit bien aise de savoir entre autres merveilles, comment ces habiles ouvriers, dès qu'ils sont déposés dans la matrice, travaillent comme de petits perdus à s'y attacher par les fils qui forment l'arriere-faix, & comment ils ourdissent cette double membrane dont ils se forment une tente, sous laquelle achevant sécrétement leur métamorphose, ils campent jusqu'au jour de leur avénement à la lumiere. Puisque jusqu'à leur transmigration ils se sont bien passés d'un tel secours, quel besoin en ont-ils dans un lieu & dans un temps où ils ne font que croitre & devenir de plus en plus vigoureux? Cette enveloppe se trou-

trouvant toujours faite avant les filets qui l'attachent à la matrice, où ses invisibles auteurs prennent-ils de quoi la fabriquer & se nourir pendant qu'ils la fabriquent? comment en venant au monde oublient-ils si promptement tous leurs jolis métiers, semblables aux enfans de Paris, qui, dit-on, deviennent sots en grandissant?

Pour rendre raison des deux premiers prodiges, l'Auteur de *Venus Phisique* cite l'exemple de quelques insectes tisserans de leur profession, tailleurs mêmes, qui filent des étoffes dont ils se coupent & se font fort adroitement dés habits, dont ils se construisent des maisons; mais cet esprit vif & léger, qui ne veut pas toujours prendre la peine de réfléchir, n'a pas fait attention que ces artisans laborieux sont toujours des animaux faits & non pas à naître. On en voit bien se construire des espéces de tombeaux; mais on n'en a, je crois, encore vû aucun bâtir son berceau. Est-ce avant que d'éclore que les oiseaux font des nids?

Que répondra-t-il à ceci? l'experience nous apprend, & pour son honneur, je

veux bien croire que, dans le cours des recherches multipliées qu'il a faites sur ce sujet, elle lui a appris à lui même que, quand un mâle en des tems peu éloignés répand plusieurs fois de la liqueur dont il s'agit, les dernieres effusions sont désertes & totalement dénuées d'animaux spermatiques: cependant il est certain qu'elles ne sont pas moins fécondes que les premieres. Pour le prouver je n'ai pas besoin de recourir aux exploits incroyables de ce vigoureux héros qui, à la gloire des Anciens & à la honte des Modernes, sçut dans le cours d'une nuit métamorphoser cinquante sœurs, vierges encore, en autant de meres & meres de garçons. Je sçais des faits un peu plus récens & plus sûrs que celui là, qui n'ont que trop bien prouvé que, lorsqu'on a peur de devenir pere, on ne doit pas se fier à la huitieme ou neuvieme effusion. Heureux ceux qui peuvent en craindre les effets! Mais comment les partisans des animaux spermatiques les expliqueront-ils?

Que les Animalistes de bonne foi se jugent sur ces raisons. Si elles ne suffisent

pas

pas pour leur faire abjurer leur erreur, j'en réserve encore quelques unes qui leur sont communes avec les Ovistes ordinaires, contre lesquels je les rapporterai.

Mais quel sera donc l'usage des animaux spermatiques ? A quel dessein la nature les aura-t-elle placés aux lieux où ils se trouvent ? Les premieres réflexions que je fis sur cette matiere, m'en avoient fait imaginer un singulier. Déja persuadé que la semence ne pouvoit par elle-même causer en sortant le sentiment délicieux qui l'accompagne, je l'attribuois au chatouillement causé par les mouvemens rapides & divers dont on dit que sont agités les habitans de cette liqueur ; mais les réflexions que j'ai ci-dessus rapportées contre les Séministes, me firent bientôt reconnoître que j'étois dans l'erreur.

Je crois avoir depuis ce temps rencontré plus juste en pensant que ces petits animaux n'ont aucune utilité relative à celui dans la semence duquel ils nagent. Ils sont là pour leur propre commodité, uniquement parce qu'ils s'y trouvent bien,

tels que quantité d'autres que le microscope a fait découvrir en mille endroits, où l'on n'en soupçonnoit pas plus que dans la semence des mâles.

„M. JOBELOT . . . a découvert au microscope un nombre prodigieux d'animaux singuliers dans les infusions de foin, „de paille, de blé, de sené, de poivre, de „sauge, de melon, de fenouil, de fram„boise, de thé, d'anémône royale, &c. Il „a vû dans une effusion d'anémone avec „de l'eau commune un animal nouveau „couvert d'un beau masque de figure hu„maine bien formé. „ C'est dommage que les Animalistes n'en ayent pas apperçû de semblables dans la liqueur prolifique de l'homme.

„Il a vû (*M. Jobelot*) dans l'infusion „de paille de blé de nouveaux poissons; „il a vu dans le cœur de ces Poissons im„perceptibles des mouvemens *alternatifs* de „diastole & de sistole; dans la même in„fusion il a vu successivement des animaux „de différente espece, il a vu ces animaux „qui seroient perdus pour nous sans le se-

„cours

„cours du microscope, sauter, s'élancer, „faire des culbutes très réjouissantes, évi„ter tous les obstacles dans leur chemin, „tant ils ont les yeux bons; & après bien „des experiences, on ne craint pas d'assu„rer que de neuf mille sortes de plantes „connues de M. TOURNEFORT, il n'y en „a presque pas une, qui étant mise en in„fusion avec de l'eau commune, ne don„ne au bout de quelques heures, ou de „quelques jours, soit en été soit en hyver, „une multitude innombrable de petits ani„maux vivans, qu'on voit nager dans la „plus petite goute d'eau „. (g) M. DE MALEZIEU a vu au microscope des animaux 27. millions de fois plus petits qu'une mite. (h) M. LEUWENHOEK dit qu'il en a trouvé dans un chabot plus que la terre ne peut porter d'hommes. (i) M. PAULINI veut, dans une dissertation qui parut en 1703. que tout soit plein de vers

(g) Phys. nouv. du P. RÉGNAULT édit. 3e. Tom. III. p. 184. 185.
(h) *Ibid.* p. 186.
(i) Phys. nouv. du P. REGNAULT, édition 5e. Tom. III. p. 184. 185.

ıperceptibles à la ſimple vue, & d'œufs
: vers, mais qui n'écloſent point par tout.
attribue aux vers la plûpart des fiévres
alignes & des maladies contagieuſes.

Cela poſé, pourquoi n'en pas admettre
ſques dans la ſemence des animaux?
'eſt, dira l'Auteur de *Venus Phyſique*, par-
: qu'on n'en découvre point dans leurs
ıtres liqueurs. Avec ſa permiſſion, le
it n'eſt pas vrai. M. HARTSOEKER a
marqué dans l'urine gardée quelques
ıurs, des eſpeces de petites anguilles, (k)
ais quand bien même il ne s'en trouve-
ıit que dans la ſemence, il ne ſeroit pas
fficile de rendre raiſon de la préférance
ıe ces vers lui accordent. C'eſt une
euve qu'ils ſont bons gourmets & qu'ils
connoiſſent en liqueurs. Ils choiſiſſent
our nourriture la portion la plus exquiſe,
plus épurée de notre ſang. Apparem-
ıent qu'ils ne trouvent pas les autres
ıides de leur gout, ni aſſés délicats. Je
: doute pourtant point que leurs œufs n'y
ıgent auſſi en très grande quantité. Mais
ıe autre raiſon qui peut encore les em-
ècher d'y éclore, c'eſt le peu de tems que
ces

(k) *Ibid.* p. 186.

ces liqueurs restent dans leurs réservoirs ; le peu de chaleur qu'elles y sentent : & c'est vraisemblablement pour cela qu'il faut garder quelques jours l'urine pour y appercevoir des anguilles. La semence au contraire est ordinairement conservée dans les vésicules séminaires assez de tems pour donner aux vèrs celui d'y éclore tout à leur aise. Quand on ne l'y laisse pas séjourner assés, elle devient inhabitée & n'offre aux regards les plus perçans & les plus attentifs aucune trace d'être vivans, comme l'a remarqué HARTSOEKER lui même, *dans la sémence d'un homme qu'il examina après avoir connu une femme plusieurs fois de suite.* (l) Ces vésicules d'ailleurs sont pour ainsi dire la zone torride du corps des animaux. Il y fait extremement chaud, sur tout pendant l'exercice qui procure la liberté à leurs petits prisonniers, & cette chaleur facilite beaucoup leur naissance.

J'ai même dans l'idée qu'elle n'arrive que dans ce moment. Le suivant, dira-t-on,

 est

(l) Anat de DIONIS édition 6. p. 354.

eſt celui de leur mort : *c'étoit bien la peine de naitre.* Oui, ſans doute ; & ſi l'on comparoit le cours de leur vie à leur taille on trouveroit peut être qu'ils vivent à proportion plus long-tems que des animaux beaucoup plus gros. Reſpirer un quart-d'heur parmi eux, eſt le ſort d'un *Mathuſalem.* Peut être ont ils trouvé pendant ce tems celui de faire l'amour, d'en goûter les douceurs & de laiſſer des héretiers. Nous avons après cela bonne grace à nous plaindre de la durée de nos plaiſirs. Leur œufs enlevés en l'air ſe mélent bien tôt à celui que nous reſpirons. De nos poulmons ils paſſent dans notre ſang, de la maſſe duquel ils ſont philtrés avec la ſémence, dans laquelle ils doivent éclore, & ainſi ſe perpetue leur eſpece.

Il pourroit pourtant auſſi ſe faire que leurs œufs fuſſent déposés dans les alimens comme dans des magazins, principalement dans les fruits, les légumes, dont ſe nourriſſent les differens animaux ; & je ſerois aſſez volontiers de cet avis : d'autant plus que je doute fort qu'on trouve conſtamment la même figure aux vers qu'on obſerve

ſerve dans la liqueur prolifique de deux mâles de la même eſpece, ou même dans la ſemence d'un ſeul conſidérée en differens tems. Mais quand on la trouveroit toujours cette même figure, cela ne prouveroit en leur faveur autre choſe, ſi non que la ſémence dans laquelle ils nagent, n'eſt propre à faire éclore que les vers de leur eſpece. Je ſoupçonne encore qu'il n'y a aucune proportion entre les animaux ſpermatiques & ceux qui les croyent ſuffire pour renverſer le ſyſtême dont ils ſont l'unique fondement: car de même qu'un œuf de poule tient un certain milieu entre ceux de dinde & de pigeon, le ver qui doit reproduire un chien, par exemple, devroit tenir une eſpece de milieu entre le rejetton du cheval & celui du lapin, être plus petit que l'un & moins inſenſible que l'autre; mais la vérification de ces ſoupçons, de ces doutes, eſt elle néceſſaire à mes Lecteurs pour les préſerver de l'opinion des Animaliſtes, ou pour les y faire renoncer?



CHAPITRE IV.

En faveur des Ovistes.

Quelle foule de raisons & d'expériences favorables aux Ovistes, ou du moins aux œufs ! ils en ont plus pour eux que je n'en ai rapporté contre les Animalistes & les Séministes ensemble. L'uniformité générale de la nature dans les opérations semblables, l'existence incontestable d'œufs chéz les fèmelles de tous les animaux, la situation des ovaires, leurs connections avec la matrice, le seul conduit qui communique de l'une avec chacun des autres, sa figure conique & recourbée, le rapport de la forme de chaque ovaire avec celle de l'extrémité supérieure de ce conduit, la structure singuliere de cette extrémité, la contiguité de l'autre avec les cornes de la matrice, les œufs trouvés, tantôt prêts à quitter l'ovaire, tantôt déja tombés dans le canal formé pour leur donner passage, & tantôt tout à fait descendus dans la matrice, relativement aux différens tems écoulés depuis le moment de la conception; le nombre de

ces œufs égal à celui des cicatrices faites à l'ovaire, la double poche dans laquelle on trouve constamment enveloppés tous les animaux jusqu'à l'instant de leur naissance, la formation même de quelques-uns dans le canal qui va de l'ovaire à la matrice; voilà les témoins également nombreux & convaincans qui déposent en faveur des œufs: écoutons & examinons leurs dépositions.

La nature ne fait rien en vain, disent les Philosophes, elle ne multiplie point les êtres sans necessité; & l'expérience, conforme à ces sages principes, nous apprend que jamais elle n'employe plusieurs moyens pour produire les effets qui peuvent s'opérer par un seul, elle en varie bien l'application: souvent même on diroit qu'elle se plait à pousser cette variété, toujours agréable, jusqu'à rendre méconnoissable aux yeux vulgaires le moyen dont elle se sert; mais ce n'est jamais aux dépens de la loi générale qu'elle semble s'être imposée. Ainsi l'Orphée de nos jours (m) & son charmant écho (n), savent doubler,

 tripler,

(m) M Rameau. (n) Jeliotte.

tripler, diverſifier en cent façons un même air qui en plaiſant à toutes les oreilles, n'eſt reconnu que par les Sçavans. Les plantes nous offrent un exemple ſenſible de cette admirable conduite. Leurs graines varient à l'infini, relativement aux eſpéces qui les ont produites & qu'elles doivent reproduire; mais ce ſont toujours des graines; c'eſt-à-dire des petits ſacs, des enveloppes dans leſquelles la ſemence des plantes eſt renfermée, ne peut-on pas en dire autant à proportion des arbres & des fleurs? Ne pourroit-on pas même pouſſer plus loin l'analogie? les œufs des poiſſons, ceux des inſectes & des oiſeaux, que ſont ils au fond? Si non des eſpéces de graines? les œufs, les oignons, les fruits & les graines contiennent & ſont deſtinés à reproduire d'une même façon générale, les poiſſons, les inſectes, les oiſeaux, les fleurs, les arbres & les plantes. Pourquoi veut-on que la nature ait fait une exception pour quelques animaux, & qu'elle ne les produiſe pas ſur un modéle de génération commun à tous les autres êtres vivans? en vérité, quand j'y réfléchis, je ſuis ſurpris que les Médecins un peu Phyſi-

ciens,

ciens, les *Hypocrates*, les *Galiens*, accoutumés à trouver toujours les fétus dans des enveloppes, n'ayent pas conjecturé que leur génération se faisoit à peu près comme celle des oiseaux & des poissons.

Ce qui avoit échapé à la pénétration de ces sublimes génies, ce qu'ils n'avoient pas seulement soupçonné, est enfin devenu certain par le secours de la trop lente expérience & de je ne sçais quel Anatomiste, dont cette seule découverte méritoit bien de transmettre le nom à la postérité. J'ai regret de ne le pas sçavoir, non plus que celui du chef des Ovistes; mais ni l'un, ni l'autre ne sont jamais parvenus à ma connoissance, & je crains fort qu'ils ne soient tombés dans un indigne oubli. Quoiqu'il en soit, on trouva vraisemblablement sans y penser le nid où la nature avoit caché les œufs des animaux vivipares; & une fois trouvé dans une espéce, on le découvrit aisément dans toutes les autres, où les Anatomistes prirent la peine de les chercher. Partout, & spécialement chés la femme, on le trouva double & situé, non pas dans la matrice, à cause des inconvéniens auxquels

l'auto-

l'auroient exposé ses régles & la grossesse, mais à ses côtés & un peu audessus de son fond; auquel il est attaché par deux cordons, qu'on a jadis regardés maladroitement comme des vaisseaux par où la semence de la fémelle pendant l'accouplement s'écouloit dans la matrice, pour s'y mêler avec celle du màle; & qui ont si fort & si long tems entêté les Séministes dans leur séduisante erreur.

Ces réservoirs connus des Anciens sous les nom de testicules reçurent des Modernes celui d'ovaires, en l'honneur des œufs dont ils sont l'assemblage. Ces œufs sont dans la femme gros chacun comme un petit pois. Ils tiennent & des œufs des oiseaux & de ceux des poissons; en ce que, comme les uns, ils contiennent une liqueur limpide & gluante, telle que le blanc d'œuf ordinaire, dont elle a le goût, & avec lequel ils partagent la propriété de s'endourcir au feu; & comme les autres, ils ne sont recouverts que d'une peau mince & molle. La molesse de cette foible membrane est un frivole fondement sur lequel s'appuient quelques chicaneurs pour leur refuser le titre d'œufs, comme si elle

n'étoit

n'étoit pas suffisamment justifiée par celle des œufs des tortues, des serpens, des lézards & des poissons; par la nature du lieu qui doit leur servir de retraite & par les racines qu'ils doivent y jetter pour en tirer la nourriture & l'accroissement du germe qu'ils renferment. Sans compter les autres inconveniens qu'un chacun peut aisément appercevoir, comment ces racines auroient-elles pû se faire un passage au travers d'une coque aussi dure que celle des œufs ordinaires?

Il ne faut pas se laisser prévenir contre eux par la comparaison de leur volume avec celui des œufs des oiseaux. Ceux d'une poule sont à la verité bien plus gros que ceux d'une femme; mais on n'en sera point surpris, ou du moins on cessera de l'être, si l'on fait attention, que les œufs des animaux ovipares, outre leur germe, qui n'est peut-être pas la cent milieme partie de leur matiere, contiennent ses petites provisions faites par la nature pour tout le tems qu'il doit passer dans sa coquille: au lieu que l'œuf d'un animal vivipare, ne renferme gueres que les parties de son embrion. Cette inégalité sur-

surprenante au premier coup d'œil n'est pas sans exemple parmi les corps qui végétent. L'oignon d'une fleur est souvent plus considérable qu'un gland: cependant quel rapport y a-t-il entre un chêne & cette fleur? seroit il permis de comparer aux graines des plantes les œufs des insectes & des poissons, ceux des oiseaux aux oignons des fleurs & les œufs des animaux vivipares aux fruits des arbres, ou plutôt à leurs pepins & à leurs noyaux?

Peu de tems après la découverte des œufs, Falloppe fit celle de deux conduits, qui des deux côtés du fond de la matrice, s'élevent vers les ovaires. Leur figure recourbée leur fit donner le nom de *trompes*, auquel pour récompenser leur inventeur on ajouta le sien, en les appellant *trompes de Falloppe.* Ces deux conduits ne sont pas comme les cordons qui attachent les ovaires à l'utérus; ils sont trés-sensiblement creux, sur tout par leur extremité supérieure, & les seuls qui communiquent de la matrice aux ovaires. Non-seulement ils sont tortueux, mais d'autant plus étroits qu'ils approchent de la matrice

trice ; de peur que s'ils eussent été droits, perpendiculaires, ou à peu près & d'un diametre cylindrique, égal dans toute leur longueur, leur descente n'eût été trop rapide pour les œufs & ne les eût fait arriver dans le li u destiné à les recevoir, avant que la nature y eût fait les préparations nécessaires. Ces trompes font chez les animaux vivipares l'office de l'entonnoir ; dans les ovipares, la structure en est toute admirable, mais sur tout celle de leur extremité superieure, du pavillon recourbé vers l'ovaire voisin, auquel il n'est attaché que par la plus longue de ses découpures, & d'une façon lâche, pour avoir une pente plus douce. Quoique l'ovaire & le pavillon ne soient pas contigus, le rapport de leurs formes ovales prouve visiblement qu'ils sont fait pour étre dans l'occasion appliqués l'un sur l'autre. Afin que cette application soit encore plus exacte, plus étroite, de peur que le pavillon de la trompe ne laisse échapper quelque œuf dans la capacité du ventre, ses bords sont découpés, déchiquetés en maniere de franges, & intérieurement plissés. *Les plis sont à la concavité du pavillon en maniere*

de

de feuillets (o), afin de soutenir en tombant l'œuf, dont la chûte pouvoit nuire à l'arrangement déja commencé des parties qu'il contient. Enfin l'embouchure des trompes est contigue aux cornes de la matrice, dans lesquelles elles déposent les œufs, qui ont coutume de germer en ces recoins, où se trouvent presque toujours les fétus. Que de ménagemens ! quelle méchanique ! à quoi serviroient ces organes merveilleux sans l'usage que je leur assigne ? Que les Animalistes & les Séministes leur en donnent un autre. Il faut avouer, que du côté de la structure des parties, les Ovistes ont tout l'anvantage sur leurs adversaires.

Celui qu'ils retirent de l'expérience n'est pas moindre. Plusieurs Anatomistes ont trouvé des œufs les uns à demi détachés de l'ovaire, les autres tombés dans les trompes, où déja parvenus presque dans la matrice, suivant le tems passé depuis l'accouplement, & cela en raison des cicatrices observées aux ovaires. « Quand un „œuf est prêt à tomber, dit DIONIS, (p) „il

(o) M. WINSLOW exp. anat. tom. 4. pag. 254.
(p) Page 385. 386.

„il ne tient plus à l'ovaire, que par une „foible & petite queue, comme le fruit „mûr à l'arbre, lequel en cet état tombe „par la moindre secousse qu'on y donne: „j'ai souvent trouvé à des femmes que j'ai „disséquées de ces œufs à demi détachés, & „d'autres qui l'étoient tellement, qu'ils „pendoient à l'ovaire, comme une perle à „l'oreille, ne tenant plus que par quelques „filets membraneux. „ La description que M. LITRE nous donne d'un ovaire qu'il disséqua, dit l'Auteur de *Vénus Physique*, mérite beaucoup d'attention. Il trouva un œuf dans la trompe; il observa une cicatrice sur la surface de l'ovaire qu'il prétend avoir été faite par la sortie d'un œuf. (q)

Mais cela n'approche pas encore de ce que rapporte GRAAF. Dans les dissections de quantité de fémelles qu'il avoit fait couvrir exprès, il dit que vingtquatre heures après l'accouplement, il a toujours trouvé inflammation à l'ovaire; au bout de deux jours l'altération plus considérable, quelque tems après des œufs dans la trompe, ou dans la matrice lorsque les fémelles avoient

(q) Page 43. 45. 46.

avoient été diſſequées un peu plus tard. Enfin il aſſure avoir toujours compté aux ovaires les veſtiges d'autant d'œufs détachés, qu'il en trouvoit dans les trompes, ou dans la matrice. Peut-on déſirer des obſervations ſur cette matiere plus exactes, plus poſitives & plus convaincantes ?

Mais ſi elles laiſſoient quelque doute, ne ſeroit-il pas entierement détruit par cette poche dans laquelle on trouve conſtamment enveloppé le germe de tous les animaux vivipares? D'où peut venir cette membrane, ſi ce n'éſt celle de l'œuf même, dilatée, étendue à proportion des beſoins & de l'accroiſſement de l'embrion? de cette maniere rien n'eſt plus ſimple, ni plus naturel que ſa formation, qui, dans le ſentiment des Animaliſtes & celui des Séminiſtes, devient un véritable myſtére. Cette conſidération m'a toujours extrêmement frappé & me paroîtroit ſeule déciſive en faveur des œufs.

On diroit que pour rendre la conviction plus complette, la Nature à pris plaiſir à en arretêr quelques-uns dans les trompes de Fallope, à les y faire germer, pouſſer des racines & croître comme dans la

matrice,

matrice, malgré l'humeur qui a coutume d'arroser les parois de ces conduits, pour les empêcher de se boucher, & pour les rendre glissans. DIONIS entre autres Anatomistes, en a rapporté plusieurs exemples qui sont démonstratifs; principalement ceux dont il a été témoin; tel que celui de la femme grosse de sept mois, morte à l'Hôtel-Dieu de Paris, dans la trompe droite de laquelle on trouva l'enfant. L'Auteur de *Venus Physique* que rien n'embarasse, soutient & prouve à son ordinaire, qu'un pareil phénomene peut s'expliquer à merveilles par le mélange des deux semences. *Le fetus*, dit-il, *de quelque maniere qu'il soit formé, doit se trouver dans la cavité de la matrice; & les trompes ne sont qu'une partie de cette cavité.* Les trompes une partie de la cavité de la matrice! sur ce pied il ne seroit pas surpris de voir des fétus se former dans le vagin; car ce n'est non plus qu'une partie de la cavité de l'utérus, mais en admettant pour un moment le mêlange ordinaire des deux semences, comment cette liqueur contre son propre poids seroit-elle montée dans les trompes? & supposé qu'un

qu'un accident l'y eût pouſſée, comment y ſeroit elle demeurée ſuſpenduë? ſa peſanteur ſeule n'auroit-elle pas ſuffi pour la faire retomber dans la matrice? Il faut avoir bien peu de connoiſſance de la nature des fluïdes pour en parler ainſi. N'eſt-il pas clair que le fétus ne ſe trouve engagé dans la trompe que pour y avoir été mal-heureuſement retenu par l'exiguité du canal conique, qui l'avoit reçu de l'ovaire pour le conduire dans la matrice? Il faut être Pyrronien pour ne pas ſe rendre à l'évidence de ces preuves.

Cependant, malgré leur force, j'avoue que le ſyſtême des œufs n'eſt pas ſans difficultés: mais auſſi j'oſe aſſûrer que ces difficultés ne ſont pas ſans réponſe: du moins je n'en connois aucune de ce genre. Je ſuis de bonne foi & prétends dire ſincérement le pour & le contre. J'ai aſſez de confiance aux motifs qui m'ont déterminé ſur le choix que j'ai fait, pour eſpérer qu'ils n'auront pas moins de pouvoir ſur l'eſprit de mes lecteurs, pourvû qu'ils ſoient exempts de préjugés, ou capables de s'en défaire.

Les

Les plus fortes objections qu'on puisse proposer contre les œufs, sont peut-être les expériences de HARVEY; il a eu beau disséquer des biches & des daines, dit-on, dans un tems où elles reçoivent tous les jours le mâle, il n'a jamais trouvé de semence dans leur matrice. Eh bien! qu'en conclure? tout au plus qu'il n'y en avoit pas alors. Une seule expérience tellé que celle de VERHEYEN, qui en a trouvé en abondance dans la matrice d'une genisse, est plus efficace pour prouver qu'elle y entre, que toutes celles de HARVEY ne le sont pour prouver qu'elle n'y entre pas. Si ce dernier s'étoit contenté d'inférer de ses observations que la semence du mâle ne séjourne pas dans la matrice, il n'y auroit eu rien à lui dire, & il eût raisonné juste. Mais Messieurs les Anatomistes ressemblent à Mrs. les Astronomes: ils ne se piquent pas communément d'être grands dialecticiens, & je crois qu'ils ont raison. Ces deux espèces de Philosophes subalternes & analogues, peu faits pour raisonner, ne semblent destinés qu'à se servir de leurs yeux, du télescope & du sclapel, & à rendre de ce qu'ils ont vû un compte exact aux

Phyſiciens leurs Seigneurs, qui ſur leur rapport jugent les ſyſtêmes, confirment ou anéantiſſent les anciens, les réforment & en créent des nouveaux.

L'Auteur de *Venus Phyſique* pourra-t-il ſouffrir qu'avec le ſecours de cette Logique dont il fait ſi peu de cas & d'uſage, on tourne au profit des œufs ces mêmes expériences de Harvey, qu'il avoit jugé leur être ſi contraires ? il faudra pourtant bien qu'il le ſouffre ; je ne vois pas du moins comment il pourroit l'empêcher. Car vous convenez, lui dirois-je, & l'expérience de VERHEYEN prouve que la ſemence entre dans la matrice ; celles de HARVEY démontrent qu'elle n'y ſéjourne pas : que voules-vous donc qu'elle devienne ? il n'y a point là à choiſir elle n'a pas d'autre chemin à prendre que celui des ovaires. Auſſi le prend t elle réguliérement, & ne reſte-t elle pas pour l'ordinaire en quantité fort ſenſible dans la matrice. Si cela eſt arrivé une fois, c'eſt par un accident qui ne tire point à conſéquence ; c'étoit le coup d'eſſai d'une jeune vache, dont la matrice novice encore ne ſavoit apparemment pas

bien

bien son métier, & retint mal à propos pour elle ce qui lui avoit été confié pour le faire passer ailleurs.

Je ne prétends pas néanmoins que toute la semence soit portée aux ovaires, une partie doit par les orifices des veines de la matrice s'introduire dans la masse du sang, ou par la fermentation, elle cause les ravages, les désordres auxquels sont exposées les femmes nouvellement enceintes. C'est même une suite nécessaire de la façon dont on verra ci-après que la semence est poussée vers les ovaires. Quand les deux faces de l'utérus s'appliquent l'une contre l'autre, la liqueur qu'il contient est obligée d'enfiler rapidement les trompes de Fallope; mais cela ne se peut faire sans que toute la membrane interne de la matrice en soit imbibée, surtout dans les cornes, à cause de leur proximité avec l'embouchure des trompes & des deux espèces de cul-de-sac qu'elles forment aux deux coins de la matrice, dans lesquels s'engage une partie de la liqueur chassée vers les trompes. Aussi est-ce en ces endroits qu'on apperçoit les prémiers & les

plus grands changemens. Les parois de ces réduits s'enflent d'abord. Ensuite il en sort des excroissances spongueuses sembles à des mamelons, qui doivent servir de base au *placenta*. Quelque tems après paroissent des filamens étendus d'une corne à l'autre de la matrice, qui vont en formant une espèce de réseau semblable aux toiles d'araignée, s'entrelasser au-tour des mamelons.

C'est de ce réseau que HARVEY s'est imaginé bonnement qu'étoit formée l'enveloppe qui renferme le fetus : & ce travers malheureusement une fois saisi, l'a empêché de découvrir la vérité. Cependant combien de motifs devoient le lui faire abandonner? car il n'a sûrement pas vû l'enveloppe se former du réseau : il avoit seulement vû le réseau s'ourdir des filets répandus par la matrice ; ensuite il a trouvé la poche toute formée : & il a mal à propos voulu qu'elle ne fût qu'une metamorphose du réseau. Mais comment a-t-il pû concevoir que les fils dont il étoit tissu se soient détachés de la matrice pour composer une membrane sphérique ? pour-

quoi

quoi d'ailleurs se seroient-ils tout-à-fait détachés pour avoir la peine de se r'attacher de plus belle? car HARVEY a trouvé l'enveloppe d'abord sans aucune adhérence à la matrice. Pendant toutes ces opérations inintelligibles, où étoit en réserve la liqueur contenue dans cette enveloppe de nouvelle fabrique, aussi bien que l'autre petite poche qu'elle contenoit, & la liqueur qui y étoit renfermée? Cette seconde enveloppe est encore un mistére plus impénétrable, s'il est possible, que la premiere; & de la formation de laquelle HARVEY ne dit pourtant pas un mot. Au reste il fait bien, & il eût encore mieux fait de n'en pas dire d'avantage de l'autre, que d'en parler comme il en a parlé. Quoique Médecin il a raisonné là comme un franc Chirurgien qui n'est pas de l'Académie, ni Maître ès Arts. Je ne m'étonne pas si l'Auteur de *Venus Physique* le trouve si grand Homme, après s'être moqué *du Pere de la Logique, Aristote.* Et je découvre enfin la source de son goût pour l'un & de son aversion pour l'autre. Que n'eût-il point dit du Philosophe Grec, si comme son cher Anatomiste Anglois, il s'étoit avisé de comparer la

matrice au cerveau, & de dire, que *l'une conçoit le fetus; comme l'autre les idées qui s'y forment?* ou que la femelle est rendue féconde par l'approche du mâle, comme par celle de l'aimant le fer aquiert la vertu magnétique? (r)

Avec quelle facilité & quelle netteté toutes ces obscurités se débrouillent par le moyen

(r) Venus Physique, p. 60. & 61. L'Auteur de Venus Physique attribue un peu légérement à son ami HARVEY la découverte de la circulation du sang. Son véritable Auteur est, dit on, SERVET Médecin Espagnol que, malgré cette heureuse invention, CALVIN fit, pour affaire de Religion, brûler à Genéve. FRAPAOLO ayant, par les œuvres de cet infortuné, appris la nouvelle de la circulation du sang, en fit part à quelques Anglois qui étudioient à Padoue. Ceux-ci de retour en leur Pays la porterent à HARVAY, qui sur le champ se mit à en faire la vérification: & peu de tems après il publia ses expériences sur ce sujet, qui appuyées du crédit de ses compatriotes, & de la partialité de leurs adulateurs, lui firent, aux yeux des gens mal instruits, usurper sur ce malheureux SERVET l'honneur de sa découverte.

moyen des œufs! ces mamelons, ces fils qui s'y réunissent, qui s'y entortillent, qui se multiplient jusqu'à paroître un réseau, sont les préparatifs que fait la matrice pour recevoir l'œuf, tandis qu'il descend tout doucement le long des trompes. Arrivé dans la matrice par l'embuchure d'une des trompes, il glisse dans la corne voisine. D'abord il ne fait que se coller contre les mamelons dont j'ai parlé ci-dessus, jusqu'à ce que le fétus qu'il contient ait besoin de nourriture. Alors il jette des racines qui l'attachent aux mamelons, auxquels viennent des toutes parts aboutir les filets, pour lui apporter des provisions des différens endroits, des vaisseaux divers de la matrice. On diroit d'un Conquerant qui s'empare d'une Place, dont il met à contribution tous les quartiers, tous les habitans. L'enveloppe, que le bon homme HARVEY a eu la simplicité de croire avoir vu se former des filets qui composent le *placenta*, est la membrane générale de l'œuf: la liqueur qu'elle contient est la premiere nourriture destinée au fétus. La seconde poche est son enveloppe particuliere; la liqueur transparente qu'elle renferme est le

 germe.

germe. Et de peur qu'on ne me soupçonne d'avoir pris tout ceci dans ma tête, comme il est vraisemblable au moins que Harvey avoit pris dans la sienne ce qu'il nous conte de la formation de la premiere enveloppe, je suis bien aise d'avertir ici les Lecteurs peu instruits de ces matieres, que je n'ai rien dit de l'œuf, qu'on ne trouve dans ceux de tous les oiseaux. Celui d'une poule outre la coque, a une membrane qui renferme le blanc, une autre pour le jaune & de plus une très-petite vesicule, remplie aussi d'une liqueur diaphane qui est le germe du poulet. Ces membranes sont en plus grand nombre dans les œufs des animaux ovipares, parce qu'ils contiennent différentes nourritures & en plus grande quantité que ceux des animaux vivipares.

Il faut être aussi superficiel que l'Auteur de *Venus Physique* pour ignorer ces choses, ou aussi peu Physicien pour être, quand on les sçait, long-tems embarassé des difficultés qu'offrent au premier aspect les expériences rapportées par Harvey. Pour le réfuter, il n'est besoin que de le lire

avec

avec un peu de réflexion dans *Venus Physique*. Si son Auteur en eût été capable, eût-il pû ne pas reconnoître pour la membrane d'un véritable œuf, cette poche dont il dit que le dedans (s) *lisse & poli, contenoit une liqueur semblable au blanc d'œuf*, & qu'elle n'étoit point du tout adhérente à la matrice? (t) ces faits si décisifs en faveur des Ovistes, lui ont portant, parû *si peu compatibles avec le systeme des œufs & celui des animaux spermatiques, que s'il les eût rapportés avant que d'exposer ces systèmes, il eût craint qu'on n'eût seulement pas daigné les écouter.* Il me paroit à moi, ne lui en déplaise, que les expériences de HARVEY, bien loin de détruire le systême des œufs, lui sont extrémement favorables, elles ne renversent que celui des Animalistes, & surtout des Séministes, avec lequel l'Auteur de *Venus Physique* avoit eû la bonté de les juger *assez conformes*. Si la semence du mâle ne séjourne point dans la matrice, & que celle de la femelle n'ait pour s'y rendre aucun conduit, comment

 de

(s) Ne craignoit-il point qu'on ne crût que c'étoit le dehors qui contenoit cette liqueur?

(t) Ven. Phy p. 53 p. 56. p. 57. 58.

de leur melange deux fois chimérique en cet endroit, veulent-ils que résulte le fétus?

L'expérience même de VERHEYEN, bien entendue, ne leur est point favorable: elle ne l'est tout au plus qu'à ceux d'entr'eux qu'on pourroit nommer demi séministes, & que l'Auteur de *Venus Physique* a voulu tourner en ridicule, pour avoir avec ARISTOTE prétendu que le mâle fournissoit lui-seul tout ce qu'il falloit pour la formation du fétus, & que la femelle ne faisoit que lui donner un azile avec le nécessaire, tant pour subsister que pour croître. Leurs prétentions n'auroient-elles point été fondées sur ce que par hazard ils auroient peut-être trouvé quelquefois de la semence du mâle dans la matrice, & qu'ils y en auroient toujours cherché vainement de celle de la femelle? quand l'Auteur de *Venus Physique* les a voulu ridiculiser, il n'avoit apparemment pas encore trouvé cette *judicieuse* réflexion dont il tache de tirer avantage pour les autres Séministes, (u) "Lorsque nous croyons
„ que

(u) Ven. Phys. p. 97.

„ que les Anciens ne ſont demeurés dans
„ telle ou telle opinion, que parce qu'ils
„ n'avoient pas été auſſi loin que nous:
„ nous devrions peut-être plutôt penſer
„ que c'eſt parce qu'ils avoient été plus
„ loin, & que des expériences que nous
„ n'avons pas encore faites, leur avoient
„ fait ſentir l'inſuffiſance des ſyſtèmes dont
„ nous nous contentons. „ Belle maxime! dont l'application eſt encore plus heureuſe. On ne s'imagineroit pas ſans doute qu'elle eſt occaſionnée par les œufs & les animaux ſpermatiques. L'Auteur veut apparemment par-là faire entendre qu'il les ſaupçonne d'avoir été connus des Anciens avec des circonſtances qui les leur ont fait rejetter, & que nous ignorons encore. Il eſt vrai qu'ils étoient dénués du ſecours du microſcope; mais qui ſçait s'ils en avoient beſoin. Leurs yeux étoient peut-être meilleurs que les nôtres. Lorſqu'ils ont dit que le ſang ſe faiſoit dans le foye, d'où il ſe diſtribuoit ſans retour à toutes les parties du corps, ils étoient peut-être auſſi fondés ſur des obſervations qu'ils ont eu la malice de nous taire, & dont l'ignorance nous laiſſe bonnement croire la

circulation du ſang. Ces eſprits d'autant plus ſublimes que les ſiécles qui les ont produits ſont plus reculés, c'eſt-à-dire, qu'on avoit eu moins de tems pour faire des obſervations, auroient-ils, en nous rapportant leurs opinions, jugé á propos de nous céler les raiſons fondamentales, à deſſein d'exercer notre ſagacité, & de nous laiſſer la ſatisfaction de les decouvrir nous-mêmes, de les deviner comme le mot d'une énigme? Cette conjecture n'eſt-elle pas fort glorieuſe pour eux, auſſi bien que pour celui qui l'occaſionne?

C'eſt donc peut-être pour avoir mieux que nous connu les œufs, qu'ils ne les ont pas admis, & qu'ils n'ont daigné en faire aucune mention, non plusque des trompes de Fallope. Sans doute il ont dit avant leurs confréres modernes, comment veut-on que la ſemence du mâle contre ſon propre poids monte de la matrice juſqu'aux ovaires, & par où encore? par des canaux qui n'aboutiſſent point à ces endroits? le voici ce comment.

Lors-

Lorsque deux humains travaillent à se donner des successeurs à la vie, la différence spécifique de l'homme ébranle, agite, remue agréablement les extrémités des ligamens ronds, qui viennent en s'épanouissant aboutir aux bords supérieurs de la différence spécifique de la femme, ces ligamens ronds se gonflent, communiquent peu à peu leurs ébranlemens réitérés au fond de la matrice, auquel ils sont attachés, & qu'ils tirent en devant. Bientôt l'agitation se répand par toute la matrice, dont le fond ne peut se porter en avant, sans l'entrouvrir nécessairement par cette action. L'orifice en s'ouvrant presse contre les parties voisines les petites glandes dont sont parsemés ses bords, & ces grains glanduleux, aussi bien que leurs canaux de décharge, se vuidant totalement deviennent sans doute la source du préjugé où sont tant de gens mal instruits sur la semence de la femme. Si dans un de ces momens favorables, l'homme vient à darder sa liqueur prolifique dans la matrice, l'impression de ce fluide la fait entrer dans une contraction générale, qui la referme exactement. Ses deux

faces se collent l'une contre l'autre, & obligent la semence qu'elle a reçue, d'enfiler rapidement les trompes de Fallope, semblable au jus d'une cerise presſé entre deux doigts, qui s'échappe de côté & d'autre.

Les trompes de Fallope n'ont pû se dispenser d'essuyer les secousses de la matrice. Attachées à son fond, elles ont dû se conformer à ses mouvemens, tandis qu'il venoit en avant, se porter en arriere, se roidir, s'élever & s'appliquer sur les ovaires, vers lesquels leurs pavillons sont toujours dirigés par la derniere de leurs franges, qui les y attache lâchement, elles restent l'une ou l'autre quelquefois toutes les deux dans cette attitude, jusqu'à ce qu'elle ayent reçu l'œuf, ou les œufs qui doivent se détacher des ovaires. Alors elles reprennent leur situation naturelle pour procurer à leur précieux dépôt une pente plus douce, de crainte qu'une plus rapide ne troublât ce qui se passe au dedans, & ne le fît arriver dans la matrice avant les préparations nécessaires pour recevoir.

Cette explication méchanique est confirmée par le témoignage de quantite de femmes, qui disent qu'elles éprouvent toujours un sentiment particulier au moment de la conception. Entre autres, il n'y a pas long-tems, que je questionnois sur cet article une jeune Dame bientôt mere de sept enfans, quoique femme de qualité. Elle me dit qu'à ses deux premiers soit faute d'expérience ou d'attention, elle ne s'étoit apperçue de rien; mais elle m'assura qu'à ses cinq derniers elle avoit reconnu à je ne sçais quel frémissement, l'instant qui la rendoit mere. Et qu'est-ce que ce peut être que ce petit frémissement, si ce n'est le mouvement de la matrice, & sur-tout l'application des trompes aux ovaires?

Si l'on trouve quelque chose à dire à ces témoignages, en voici un qui, je crois, paroîtra sans réplique. C'est DIONIS qui le rapporte. (x) M. *Seron* Médecin de M. le Marquis de LOUVOIS, lui fit voir une lettre, par laquelle on mandoit

(x) P. 387.

doit d'Angleterre, qu'on y avoit depuis peu disséqué une femme morte par ordre de la Justice, dans laquelle on avoit trouvé une des trompes attachée par son pavillon à l'ovaire contigu, qu'elle embrassoit tout entier. Cette singularité occasionna des informations, qui découvrirent que peu de tems avant son exécution, cette malheureuse avoit, comme on dit, voulu jouer de son reste avec un prisonnier, & faire aux plaisirs de la vie ses adieux dans les formes.

« VERHEYEN a voulu, dit-on, faire „ les mêmes expériences que GRAAF, & „ ne leur a point trouvé le même succès. „ Il a vû des altérations, ou des cicatri- „ ces à l'ovaire; mais il s'est trompé lors- „ qu'il a voulu juger par elles, du nom „ des fétus qui étoient dans la matrice. „ Cela n'est point étonnant. Apparemment que les femelles qu'il a disséquées avoient déja porté, ou essuyé quelque avortement.

Cet accident est beaucoup plus fréquent qu'on ne se l'imagine, & il y a peut-être fort peu de femmes qui, sans le sçavoir, n'ayent

n'ayent eu de fausses couches; cela & si aisé à faire. Il ne faut dans certaines circonstances que des mouvemens un peu vifs, quelques transports amoureux. Lorsque deux époux qui s'entre-aiment vacquent au devoir conjugal & que la femme sur tout a le dangereux avantage d'avoir du temperament, leurs travaux courroient risque d'être infructueux, si l'on ne sçavoit qu'en ces sortes de fonctions les plus sages se proposent ordinairement plus d'un but, & que celui que devroit être le principal, ne l'est pas toujours: bienheureux encore quand il est accessoire. Qu'on se représente un œuf embarqué dans une des trompes pour se rendre à la matrice. Si sur ces entrefaites un accès de plaisir vient à faire jouer les trompes de la façon dont je l'ai explique ci-dessus, que deviendra le pauvre petit misérable enfermé dans l'œuf? Ne sera-t-il pas bien à son aise? L'œuf sera peut-être arrosé encore une fois, qui troublera & empêchera l'effet de la premiere. Il sera sûrement froissé, écrasé, précipité dans la matrice, qui n'ayant pas eu le tems de lui préparer sa demeure, le mettra à la porte. Elle aura ancore moins

de

de peine à l'y mettre, si nous supposons que la scène se passe à l'embouchure de la tompe, à l'instant où l'œuf est prêt d'entrer dans la matrice, ou lorsqu'il y est tout arrivé, sans avoir encore eu le tems de prendre racine. Les secousses que par le moyen des ligamens ronds, la volupté causera dans la matrice, forceront le sanctuaire de l'amour à s'entrouvrir; d'où l'œuf prêt à germer sortira en roulant, sans que celle chez qui se passe cette scène, en ait seulement le moindre soupçon. Les fausses couches ne deviennent dangereuses que lorsque l'embrion a jetté des racines déja un peu fortes; mais si dans ce tems même un accident peut rompre tous les liens qui l'attachent, combien la chose doit elle être moins difficile, lorsqu'il ne tient encore à rien?

Aussi voyons nous rarement une jeune femme, principalement quand elle est jolie & unie à un mari digne de ses charmes, devenir enceinte dans les premiers jours de son mariage. C'est pourtant là, je pense, le tems où ils travaillent avec le plus d'ardeur, mais voilà précisément ce

qui

qui retarde l'effet de leur travaux. Ces heureux époux encore amans ressemblent à ceux qui ont la fureur de bâtir : chaque jours ils détruisent l'ouvrage du précédent. Au lieu qu'une pauvre fille qui aura le malheur d'avoir pour un malhonnête homme une foiblesse unique, ne manque presque jamais d'en être trop rigoureusement punie par un succès redouté, après lequel tant d'autres ont le plaisir de courir si longtems. Pour l'attraper il ne faut pas aller si vîte. Voyez ces époux plus mûrs, plus posés, plus froids & plus ménagers des caresses : leur couche féconde leur donne régulierement tous les ans au moins un enfant.

De-là le proverbe qui dit que *les gens vifs n'en ont point*. J'ai un ami marié à une fort aimable femme, qui ne l'a jamais rendu pere que par le secours de quelque voyage, ou de quelque brouillerie : & qu'on ne croye pas que leurs enfans soient le fruit du retour, ou du racommodement. Il est prouvé qu'ils précédoient ces époques. (y) Mais

(y) Tous ceux qui ont nourri des Lapins savent que lors qu'une Haze ne demeure qu'une

Mais si cet exemple ne paroit pas convainquant, qu'on fasse attention à ce qui arrive aux filles de Theatre & à leurs rivales. Chez elles les enfans sont regardés comme des preuves de sagesse, tant la diversité des sujets en met dans nos idées. D'ou cela peut-il venir? Si ce n'est de ce qu'on sçait par expérience, que la multiplicité des hommes à l'égard d'une même femme est contraire à la génération? Sa stérilité n'est fondée que sur la vivacité que met dans ses mouvemens la variété des heureux qu'elle a la bonheur de faire. Il en est des plaisirs de l'amour à peu près comme de ceux de la table. La diversité des mets aiguise le goût émoussé & ranime l'appetit. Les douceurs de l'amour sont à la vérité toujours les mêmes au fond; mais elles varient quant à la forme. Elles sont offertés, apprêtés, assaisonnées par des mains nouvelles. Avec cela une femme polie se met en frais & fait mieux les honneurs de sa personne vis-à vis d'un favori

heure ou 2. avec le mâle, elle ne manque point de devenir plaine; & qu'au contraire elle le devient rarement, quand on l'y laisse plus long-tems.

ſavori nouveau, qu'avec un ancien amant ou un mari. On ne prend pas tant de peine pour ces derniers & l'on ne fait point de façon avec eux ; en un mot on leur laiſſe prendre du plaiſir & l'on veut en donner à leur ſucceſſeur, ou à leur coadjuteur. Auſſi les marques de la reconnoiſſance ſont-elles plus ardentes, plus multipliés : & cela & juſte. Il y auroit de l'ingratitude à ne pas répondre, quand on le peut, aux bonnes manieres qu'on a pour nous.

Je ſuis perſuadé que ſi l'on diſſéquoit certaines Actrices, de ces filles heureuſement nées, qui n'ont jamais donné de plaiſir ſans le partager, on trouveroit à leurs ovaires bien d'autres cicatrices encore qu'il n'y en avoit à ceux de cette femme diſſéquée par M. MERY dont parle l'Auteur de *Venus Phyſique*.

Il dit que M. MERY trouva dans l'épaiſſeur même de la matrice, une véſicule toute pareille à celle qu'on prend pour des œufs ; mais il faut bien ſe garder de le croire. C'eſt l'avis des plus habiles Anato-

mistes & en particulier de l'exact & fidele M. WINSLOW, qui nous avertit *qu'il les faut* bien distinguer (les œufs) d'autres vesicules *contre nature appellés Hytatides.* Le suffrage de ce sçavant Anatomiste a d'autant plus de poids, que du moins en cet endroit, il ne prend parti ni pour, ni contre les œufs. (z)

Plusieurs curieux ont voulu répeter les expériences de GRAAF & elles leur ont encore plus mal réussi qu'à VERHEYEN. Ils ont fait couvrir des chiennes, des brebis, des vaches & autres femelles semblables, dans lesquelles ils n'ont trouvé, ni cicatrice aux ovaires, ni œufs, soit dans les trompes, soit dans la matrice. Que conclure de-là ? L'une des trois choses suivantes : ou qu'ils n'ont pas bien examiné les parties, ou qu'ils n'ont pas donné aux œufs le tems de se détacher des ovaires, ou enfin qu'en ces cas il ne s'en est effectivement point détaché. Croit-on que toutes les fois qu'une fémelle reçoit le mâle elle

(z) Expos. anat. de M. WINSLOW tom. 4. page 253.

elle devienne féconde? Il y a sans comparaison bien plus d'unions stériles que d'autres. Et qui assurera que parmi les femelles sur lesquelles on a tenté ces expériences, il n'y en eût point d'inhabiles à la génération? En un mot mille inconveniens peuvent dans ces occasions empêcher la réussite de nos recherches, dont le mauvais succès d'ailleurs prouve infiniment moins contre les œufs, que le bon ne prouve en leur faveur. Cependant ce dernier n'est pas le plus rare, à beaucoup près, & il est attesté par des Professeurs célébres, par des Membres de l'Académie des Sciences, tels que Mrs. GRAAF, VERHEYEN, LITRE, MERY, DIONIS, qui ne sont pas tous Ovistes & dont le témoignage ne peut être en aucune façon contrebalancé par celui de quelques Chirurgiens ignorés, peu connus, ou peu dignes de l'être.



CHAPITRE V.

Division des Ovistes en Infinitovistes, Unovistes, Animovistes & Seminovistes.

J'Ay dit que les Ovistes sont ceux qui veulent que les femelles de tous les animaux

maux contiennent d s magazins d'œufs, dont chacun fertilisé par le male rend un petit; mais il y a plusieurs opinions sur la façon dont l'œuf produit cet animal : j'en distinguerai quatre, & encore de ma propre autorité, je nommerai leurs partisans, *Infinitovistes*, *Unovistes*, *Animovistes & Séminovistes.*

Les Infinitovistes prétendent que le mâle ne contribue à la génération, qu'en ce que la portion la plus subtile de sa semence va porter le mouvement à un fétus tout formé dans l'œuf depuis le commencement du monde, quoique sans vie & unique, s'il est mâle; mais qui s'il est femelle, contient de mere en fille tous ses descendans emboîtés les uns dans les autres. C'est le systême de SWAMMERDAM & de presque tous ceux à qui l'on a jusqu'ici donné le nom d'Ovistes.

Les Unovistes ne different des Infinitovistes qu'en ce qu'ils veulent que chaque œuf soit un petit hermitage habité par un solitaire inanimé, soit mâle ou femelle, & formé peu après la naissance de celle qui le

porte,

porte. DIONIS est de cette opinion & l'Auteur de l'*Anti-Venus Physique* semble en être.

Les Animovistes sont des Animalistes réformés qui, forcés par leur conscience de reconnoître des œufs, regardent les ovaires comme des hôtelleries, dont chaque œuf est un appartement, où vient en passant du néant à l'être, loger un animal spermatique, sans aucune suite, s'il est femelle; mais trainant après lui de pere en fils, s'il est mâle, toute sa postérité. LEUWENHOEK est l'Auteur de cette réforme.

Je m'étonne que quelqu'un des Animovistes, n'ait à l'exemple des Unovistes poussé la réforme plus loin, en ne donnant pas plus de suite aux vers mâles, qu'aux vers femelles; & en les faisant tous sans distinction de séxe, entrer dans la carriere du monde en petits hermites.

Enfin les Seminovistes seront ceux qui penseront que l'embrion est produit par le

E mê-

mêlange des deux femences, fait, non pas dans la matrice, mais dans l'œuf.

Je crois être encore feul de ce fentiment : mais j'efpere ne le pas être long-temp; & les Séminiftes, contre lefquels j'ai tans apporté de raifons, font ceux de qui j'attends la converfion la plus prompte. Je compte qu'ils me fçauront un bon gré, augmenté par la furprife, en me voyant rapprocher de fi prés de leurs idées principales, pour lefquelles ils m'auront vraifemblablement crû beaucoup d'éloignement, & je crains que mes demi-confreres les Oviftes ne me fçachent encore plus mauvais gré & ne foient encore plus étonnés de me voir les abandonner tous, après leur avoir donné tant de preuves de mon attachement pour les œufs.

CHA-

CHAPITRE VI.

Contre les Infinitoviſtes, les Animoviſtes & les Unoviſtes.

EN vérité les Infinitoviſtes ne méritent pas une réfutation ſérieuſe, non plus que les Animoviſtes : ainſi je paſſe tout de ſuite aux Unoviſtes ; d'autant plus que je ne puis détruire l'hypotheſe de ces derniers, ſans renverſer de fond en comble celles des autres ; qui d'ailleurs doivent être déja bien ébranlées par les coups que j'ai portés aux Animaliſtes.

Le ſyſtème des Unoviſtes n'eſt fondé que ſur ce que quelques obſervateurs prétendent avoir, à l'aide du microſcope, découvert l'embrion formé dans l'œuf, avant qu'il ait été rendu fécond par le mâle. Mais ces faits prétendus & difficiles à conſtater, ſont détruits par d'autres faits inconteſtables & par des raiſons auſſi convaincantes que les faits. Les meilleurs microſcopes n'ont fait appercevoir aux regards les plus perçans qu'une eſpèce de tête montée ſur des ſoupçons de vertébres, que leur

figure informe, leur exiguité & leur immobilité ne permettent guéres à des esprits sages de prendre pour un animal tout formé; il est bien plus difficile de décider si c'en est un, que de assûrer de l'existence des vers spermatiques, qui est vérifiée par leur agitation continuelle. Au lieu que ce que quelques-uns ont pris pour un animal tout formé, quoiqu'immobile pourroit fort bien n'être qu'une portion de la liqueur enfermée dans l'œuf, plus épaisse que le reste; ou même la forme du petit sac qui doit envelopper immédiatement l'embrion, lorsque ce sac a reçu la semence du mâle, il devient à peu près rond; mais auparavant, comme il n'est pas plein, il peut, il doit même avoir une autre figure. Au reste quelque chose que ce puisse être, la façon dont le fétus croît & devient sensible prouve que ce n'est pas lui. Car s'il étoit tout formé, la semence du mâle, en lui communiquant le mouvement & la vie, devroit porter en même tems l'accroissement dans tous ses membres; il devroit dans son état d'invisibilité croître de la même façon que lorsqu'il est devenu totalement visible; d'autant que dans l'une &

l'autre

l'autre situation, c'est sans doute par le milieu du corps, c'est-à dire, par le nombril qu'on lui fait venir sa nourriture, qui de-là va se distribuer à tous ses membres; cependant mille expériences, & en particulier celles de HARVEY, nous apprennent que la formation du fétus commence par un bout & finit par l'autre. On n'apperçoit d'abord qu'un *point vivant*. « On le „ voit dans la liqueur cristalline sauter & „ battre, dit l'Auteur de *Venus Physique* (a), „ tirant son accroissement d'une veine qui „ se perd dans la liqueur où il nage .. au „ lieu de voir croître l'animal par l'*intus-* „ *susception* d'une nouvelle matiere, comme „ il devroit arriver s'il étoit formé dans „ l'œuf *de la femelle* . . . Ici c'est un animal „ qui se forme par la juxta position de *nou-* „ *velles parties*. „ J'ai déja remarqué que cet Auteur exact avoit eû la bonté de nous avertir à propos de *matrices*, que c'etoit de celles des femelles dont il entendoit nous parler : il à la même attention à l'égard *des œufs*; appatemment de peur qu'on ne les prenne pour des œufs de males. Lorsqu'il lui arrive de manger des œufs ordinaires,

(a) P. 54. & 58.

ſans doute il dit qu'il a mangé des œufs *de poule*, de crainte qu'on ne s'imagine que ce ſont des œufs de coq. Quelle préciſion!

Les principales obſervations ſur leſquelles ſe fondent les *Unoviſtes* ſont celles de MALPIGHI: & ces obſervations mêmes ſoigneuſement examinées, ſont ainſi que celles de HARVEY, tout-à-fait contraires aux prétentions de leur Auteur & de ſes adhérans. Qu'on en juge par ces paroles d'un Infinitoviſte (b): „Un certain dé„gré de chaleur agite le jaune & le blanc, „ou la matiere liquide qui enveloppe le „germe; la chaleur la diviſe, cette ma„tiere, l'atténue, la digere, la fait couler „par le nombril dans le corps du petit „animal. Les vaiſſeaux qui la reçoivent „ſucceſſivement, la dirigent vers les dif„férentes parties du corps, pour y porter „la nourriture, l'accroiſſement & la vie. „M. MALPIGHI a ſuivi preſque heure par „heure le progrès de la génération du pou„let dans l'œuf ſous la poule. Selon ces „obſer-

(b) Phyſiq. nouv. T. IV. p. 5. & 6.

„ observations, *après* douze heures, envi-
„ ron, *l'on voit dans le germe une sorte de*
„ *petite tête, des vesicules, qui sont l'origine*
„ *des vertèbres; après trente heures, les yeux*
„ *commencent de paroître*, &c. L'accroisse-
„ ment s'apperçoit ainsi par dégrés. Après
„ vingt jours le poulet est entièrement
„ formé „. S'il l'étoit en petit depuis le commencement du monde, ou quelques années, quelques jours seulement, apparoîtroit-il ainsi par membres? Je ne comprens pas comment l'ingénieux & savant Pere REGNAULT (c'est le Jésuite) a pû tomber dans le sentiment des Infinitovistes, lui, qui a coutume de raisonner si bien. Je m'en prends à quelque scrupule qui l'aura empêché de réfléchir sur cette matiere, autant que sur les autres qu'il a traitées.

C'est en vain que les Unovistes appellent les plantes à leur secours. Je conviens qu'au premier coup d'œil cet exemple leur est favorable; mais il cesse de l'être, si tôt qu'on vient à le considérer attentivement. On sait que lorsqu'une plante est parvenue à un certain dégré d'accroissement, il se forme dans son sein de

la graine, c'eſt-à-dire, de petits ſacs dont chacun contient le germe de la plante. Ce germe n'eſt autre choſe qu'une eſpéce de levain qui fermente avec les ſucs de la terre ou l'eau de pluie, lorsqu'il vient à être détrempé, & par le moyen de cette fermentation ſe métamorphoſe en véritable plante. Tout de même que le fétus dans l'œuf réſulte du mélange des ſemences, les ſucs qui pénétrent la graine ſont l'office de l'eſprit ſéminal du mâle.

S'il eſt dont vrai que le microſcope ait fait appercevoir les plantes dans leurs graines, les fleurs dans leurs oignons, le chêne même dans le gland, ce phénoméne n'eſt point encore abſolument inexplicable.

Tandis que la graine déja mure tient encore à ſa plante, il peut ſe faire qu'elle continue à en tirer des ſucs, qui alors devenus inutiles pour l'accroiſſement & la nourriture de la graine, ſont employés à faire lever le germe qu'elle contient, comme il arrive aux blés, aux ſeigles, aux avoines & autres grains, lorſque couchés par l'orage ſur la terre, ils en expriment

des

des sucs, ou qu'ils sont pénétrés, imbibés par des pluies qui les font rester trop long-tems sur pié. Le laboureur à son grand regret les voit alors germer insensiblement. Pourquoi la nature ne pourroit-elle pas produire le même effet d'une façon insensible? Les plantes sont des fémelles d'une espéce singuliere, continuellement attachées à la terre, qui leur sert de mâle. Il n'en est pas de même à l'égard des animaux, ainsi cet exemple si souvent rebattu par les Infinitovistes, ne prouve rien, même en faveur des Unovistes.

Quand ils disent que l'esprit séminal du mâle va porter le mouvement & la vie à l'animal à déja tout formé, conçoivent-ils bien distinctement ce qu'ils disent? Cela est assés difficile à croire, comme nous verrons bien-tôt; mais une difficulté à laquelle il leur est impossible de répondre, c'est la ressemblance des animaux avec ceux qui les ont engendrés; d'un mulâtre avec son pere noir & sa mere blanche, ou son pere blanc & sa mere noire; du mulet avec son pere l'âne & sa mere la jument, ou sa mere l'ânesse & son pere le Cheval ou le Tau-

reau. Et ainsi de tous les autres animaux nés de deux individus d'especes différentes.

Dionis répond plaisamment à cette objection, insoluble dans toute autre hypothese que celle du mélange des semences, pour se débarasser d'un exemple qu'on lui oppose, il en apporte un autre précisément du même genre. Lui cite t'on la génération d'une mule ? Il y riposte par celle d'un poulet sorti d'une poule ordinaire & d'un Coq faisan. Ce Poulet participe & du faisan & de la Poule ; cependant, si on l'en croit, il est certain que cette derniere fournit tout ce qui est nécessaire pour la production du Poulet. Ceux qui sont curieux de sçavoir comment donc il tient du faisan, n'ont qu'à lire ce qui suit: „ quand une „ Europeénne mariée à un Négre fait des „ enfans qui sont entre le blanc & le noir, „ & qui participent de la complexion du „ pere & de la mere, c'est par un effort „ de l'imagination de la femme dont les „ organes ébranlés d'un maniere singuliere „ par cette sorte de copulation monstrueu„ se, expriment des sucs séminaires capa„ bles de tels ou de tels arrangemens. „ cette

cette explication n'eſt elle pas fort claire? L'heureuſe & commode reſſource que l'imagination des fémelles! on lui fait opérer aujourd'hui encore bien des merveilles. Mais ſi l'on eut fait faire attention à DIONIS que ſi la couleur des enfans d'une Européenne & d'un Négre eſt entre le blanc & le noir, celle des enfans d'une Négreſſe & d'un Européen eſt entre le noir & le blanc, qu'eût il répondu? Rien, je crois. Il auroit pourtant pu faire jouer l'imagination de la Négreſſe vis-à-vis d'un homme blanc, comme celle de la femme blanche vis-à-vis d'un Négre. Mais il n'y prenoit pas garde de ſi près. Il lui arrivoit ſouvent de faire ce que le proverbe dit que faiſoit quelquefois Homére. La bella occaſion pour citer un paſſage Latin! l'Auteur de *Venus Phyſique* ne tiendroit pas contre.

Si les Unoviſtes veulent bien prendre la peine de lire avec attention les raiſons que je viens d'apporter contre-eux, j'eſpere qu'ils ne balanceront pas à abjurer leur erreur, pour ſe faire Séminoviſtes. Car ils ne doivent pas trouver plus du difficulté

dans la production du fétus par le mélange des sémences, que dans sa formation par celle de la fémelle seule, dont il leur plait de le composer.

Je ne me flatte pas qu'il soit aussi aisé de convertir les Infinitovistes, quoique tout ce que je viens de dire soit également contre-eux & qu'ils ne différent des Unovistes que par une infinité ridicule. Comme ils ont pris leur parti sans y être engagés par aucunes raisons, je leur en apporterois en vain pour les faire cesser d'y persister. On guérit de l'erreur & de l'ignorance, mais l'entêtement est incurable.

Les Animovistes sont à peu près dans le même cas. Jaloux de la belle invention de SWAMMERDAM qui a imaginé de faire contenir par Eve les œufs de sa nombreuse postérité emboités les uns dans les autres, ils ont voulu lui ravir ce privilége, pour en décorer Adam, en lui faisant contenir les animaux spermatiques de tous ses descendans, incorporés les uns dans les autres. Il faut bien que chacun ait son tour ; & je sçais bon gré à LÖWENHOECK d'avoir fait

venir celui des mâles ; mais si j'avois été à sa place, je ne m'en serois pas tenu là. Au défaut du mérite de l'invention, j'aurois voulu enchérir sur l'extravagance de mon antagoniste, la doubler, la tripler. Les Infinitovistes n'avoient attribué qu'aux fémelles la faculté de renfermer en elles tous les individus de leurs races ; les Animovistes se sont contentés de la transporter aux mâles : pour né point faire de jaloux, jaurois libéralement accordé aux deux sexes cette contenance infinie. L'un auroit contenu les logemens bâtis les uns dans les autres à l'infini (les œufs) l'autre auroit renfermé tous leurs petits hôtes futurs, les Animaux spermatiques ; & je n'en aurois point fait à deux fois, je leur aurois tout de suite donné la vie dès le commencement du monde, avec le pouvoir de sauter, de caprioler & de faire la culbute les uns dans les autres à l'infini ; pour les amuser les pauvres petits en attendant qui'ls devinsent grands, avec tout cela j'aurois encore défié les Infinitovistes & les Animovistes de trouver mon opinion plus ridicule que ne le sont les leurs. La divisibilité de la matiere les rend toutes également possibles,

& plus elles sont difficiles à comprendre, plus elles semblent admirables à certains yeux.

Un de mes envies seroit de sçavoir quel emploi chés la plûpart des animaux ovipares chés les oiseaux, les Animovistes donnent au ver spermatique, quand il est introduit dans son œuf. Il faut qu'ils le fassent dormir comme une petite marmote; jusqu'à ce qu'il vienne à être réveillé par la chaleur de la femelle qui couve l'œuf dans lequel il dort: car il est certain que pendant tout cet intervalle, quelque long qu'il soit, il ne donne aucun signe de vie, ni d'accroissement.

Et les Infinitovistes, aussi bien que les Unovistes, comment conçoivent ils que leur petite statue immobile, inanimée & depuis si long-tems enchassée dans sa niche sphérique, est mise en mouvement & vivifiée par l'esprit séminal du mâle? est-ce bien lui qui anime? Ou n'est il pas dans le cas d'être animé, d'etre agité lui-même? Et n'est-il pas clair que cet esprit mélé dans l'œuf avec la semence de la femelle, a besoin du secours de la chaleur pour fermenter & produire au moyen de

cette fermentation le fétus? Je ne ſçais pas ſi l'eſprit de parti m'aveugle auſſi, & je n'en voudrois pas jurer, car il ne faut jurer de rien, mais cette réflexion me paroit tout à fait concluante en faveur de mon opinion: ou tout au moins les Infinitoviſtes & les Unoviſtes s'expriment bien mal, en diſant que la ſemence du mâle va porter le mouvement & la vie à la petite ſtatue qu'ils ſuppoſent dans l'œuf. Après qu'il a été rendu fécond par cette liqueur, ſans avoir été couvé, y découvre t'on plus d'apparence de vie, ou même de mouvement qu'on n'y en voyoit auparavant.

Ce qui me porte quelquefois à me défier de ce que je regarde comme l'evidence même, c'eſt l'exemple de tant des grands hommes, qui ont erré ſur cette matiere & en particulier du R. P. Regnault, dont j'ai déja parlé: „ Il faudroit, *dit-il contre* „ *les Animoviſtes*, que tel animal devenu „ ſenſible eût acquis preſque tout à coup „ dans ſon accroiſſement mille millions „ plus devolume & de grandeur qu'il n'en „ avoit d'abord. Je doute, *pourſuit-il*, „ que l'on reconnût à ces traits la ſageſſe „ & la ſimplicité de l'Autur de la nature. „

Ne

Ne peut on pas visiblement rétorquer cet argument contre son Auteur? Ce trait décoché contre les Animovistes, par une main accoutumée à frapper son but, n'est il-pas réfléchi en plein contre les Infinitovistes? Et celui qui l'a lancé croit-il que les petites statues chimériques des uns, soient d'un volume plus sensible que les vers spermatiques des autres? Ce Philosophe aimable est, à l'intention près, un *Machabee*, un *Samson*, toujours vainqueur de ses adversaires; mais qui dans le sein de la victoire même, rencontrant enfin sa défaite, est enveloppé dans la chute de ceux qu'il renverse & enseveli sous ses trophées.

Chacun a sa marote: aparemment celle des Infinitovistes & des Unovistes est cette petite statue qu'ils se plaisent à nicher dans chaque œuf. Parmi ses partisans les plus zelés, aucun n'a, je crois, poussé sa passion pour elle plus loin qu'un certain M. PIERQUIN, mort depuis peu Curé en Champagne. Ce bon Pasteur qui ne manque pourtant pas d'esprit ni d'érudition, admet des germes tout formés depuis la création, non seulement dans les œufs de tous les animaux & les graines des plantes; mais enco-

encore dans les pierres precieuses, les camayeux & les coquillages. Il prouve son sentiment & le soutient en vigoureux champion contre plusieurs adversaires, par des passages de SAINT AUGUSTIN, d'ailleurs applicables à tous les sistèmes sur la génération. C'est-ce qui arrive a la plûpart des gens d'Eglise qui se mêlent de Philosophie : Ils démontrent jusqu'à l'existence de Dieu par des passage l'Ecriture. Notre Prêtre Champenois ne peu digérer qu'on fasse réprésenter, par les simplex loix du mouvement ces figures surprenantes qu'on observe sur les Cameyeux. Il veut à toutes forces qu'elles aient été dessinées dès le commencement du monde par Dieu même. Mais avec sa permission, comment l'entend M. PIERQUIN ? S'imagine-t'il que Dieu ait de sa propre main tracé ces images avec un crayon ? Et est-il homme à prendre au pied de la lettre les passages de l'Ecriture qui attribuent des membres â l'Etre souverain ? Quand il auroit produit ces merveilles dès l'instant qu'on le suppose, n'auroit ce pas été par la médiation de ces mémes régles du mouvement dont l'Apôtre de Champagne fait

si

ſi peu de cas ? Ne ſçait-il pas que c'eſt l'auteur de la nature qui les a établies, qui les conſerve, qui les fait éxécuter continuellement? Que c'eſt par elles que ſont produits tous les effets corporels ? Et que les prodiges qu'elles ont pu opérer dès leur établiſſement, elles peuvent les répéter aujourd'hui en tout tems ? L'un ne eſt pas plus difficile que l'autre, & s'il l'étoit, apparemment ce ne ſeroit pas le dernier : à moins que les Infinitoviſtes ne trouvent plus facile de renfermer dans le chaton d'une bague, que dans un volume *in folio* tous les vers de la *Henriade* diſtinctément tracés. Si j'avois autant de goût pour la belle érudition, que l'Auteur de *Venus Phyſique*; je n'aurois pas manqué de citer à la Place du Poëme de M. de VOLTAIRE, celui d'HOMERE ou tout au moins de VIRGILE.

Il eſt donc conſtant, quoiqu'en diſe M. PIERQUIN, que la formation premiere des camayeux, des pierres précieuſes, des plantes & des animaux, eſt tout auſſi poſſible pour le moins dans les différens tems, où il veut que tous ces corps ne faſſent que

ſe

ſe développer, que dans celui où il prétend qu'ils ont tous enſemble été deſinés en miniature plus petits & plus petites à l'infini. Examinons maintenant lequel de ces deux ſentimens mérite la préférence. Sans doute on doit la donner à celui qui eſt le plus ſimple, le plus conforme aux uſages de la nature & aux expériences; ce ſont là les caracteres, les traces auxquelles on reconnoit la vérité; or l'expérience, la méthode de la nature & ſa ſimplicité ne parlent pas aſſûrément en faveur des Infinitoviſtes. Il faut bien ſe donner de garde de prendre pour magnificence leur ſuperfluité. A des traits pareils je reconnois moins la Providence divine que la pareſſe de l'eſprit humain. Il traite le Tout puiſſant comme un vil ouvrier, qui ſe dépêche d'achever ſa tâche pour n'avoir plus rien à faire. Mais en cela on commet une bévue d'autant plus lourde, qu'on fait recommencer à l'Auteur de la nature une infinité de fois la même choſe. Car il n'y a point, je crois, de Philoſophes qui n'enſeignent que Dieu conſerve immédiatement tous les êtres créés, & que cette conſervation eſt une véritable production toute ſemblable à la premiere.

Eh!

Eh ! dites-moi ; je vous prie, à quoi bon donner au Créateur la peine de répéter tant d'opérations, depuis le commencement du monde jusqu'à l'instant où leurs différens corps, comme autant d'acteurs, doivent paroitre sur la scene de l'univers ? Ne suffit-il pas de les y produire une bonne fois au moment qu'ils doivent venir jouer leur rôle ? En attendant la nature qui ne laisse rien d'inutile, employe à quelque autre usage la matiere dont elle doit les composer, & qui dans l'autre hypothèse resteroit jusqu'à leur naissance d'une exacte inutilité.

M. Pierquin & ses semblables déclament sans cesse contre le hazard ; mais ce n'est que pour ne vouloir pas faire attention que ce que le vulgaire nomme hazard, n'est autre chose que la Providence. Il faut que ce M. Pierquin qui paroît avoir pris tant de plaisir à examiner les curiosités de la nature, ne se soit jamais amusé à contempler sur le soir d'un beau jour d'été cette agréable foule de nuages divers qui représentent des hommes, des montagnes des forêts, des paysages charmans, des avenues d'orangers exactement paralelles, des par-

parterres dessinés avec la derniere symétrie, & non moins admirables que les images tracées sur les plus rares camayeux : indubitablement M. PIERQUIN auroit fait sortir ces nuages de germes formés depuis six ou sept mille ans dans des vapeurs & des exhalaisons que le tems a développées à leur tour. Sérieusement plus je refléchis sur l'opinion des Infinitovistes, moins je les trouve excusables. Ces graves personnages avec leurs petites statues ressemblent aux enfans qui s'amusent avec leurs poupées.



CHAPITRE VII.

Exposition du système des Séminovistes.

Le système que je propose n'est pas difficile à construire après la destruction des autres. Il sort naturellement de leurs ruines, sur lesquelles il semble s'élever comme sur des fondemens inébranlables. J'ai fait voir que celui des Séministes n'est pas soutenable. Ceux des Animalistes, des Animovistes & des Infinitovistes ne sont,

à leur rendre exactement justice, qu'un tissu de ridiculités & d'absurdités. A l'égard des Unovistes, ils ont plusieurs difficultés qu'il leur est impossible de résoudre, entre autres, la ressemblance des animaux avec ceux qui les ont engendrés. Les Séminovistes sont les seuls qui aient réponse à tout. Ils réunissent les avantages de tous les autres systèmes, sans participer à aucun de leurs inconvéniens.

J'admire toujours qu'on ne m'ait pas prévenu dans cette découverte si simple: car je ne m'en fais point accroire, il y avoit déja long-tems que toutes les parties de cet édifice étoienr connues, il ne s'agissoit que de les arranger. Mais la plûpart des hommes naturellement paresseux, aiment mieux croire tout uniment, que de prendre la peine d'approfondir. Ils ont plutôt fait d'adopter les opinions des autres, que de travailler à les réformer. Combien consentent à se payer de mauvaises raisons pour s'épargner les frais d'en chercher de meilleures? Contens de savoir ce que leurs prédécesseurs ont dit, il ne disent rien eux-mêmes, aimant à se persuader qu'il n'y a

rien de mieux, ni de plus à dire. Ils vont jusqu'à couvrir leur pareſſe, ou leur incapacité du voile de la modeſtie. Il y a, diſent-ils, trop d'orgueil à vouloir corriger les autres & à prétendre faire mieux. Le beau prétexte pour perpetuer l'ignorance ! Decouvrir l'erreur d'un autre c'eſt beaucoup: c'eſt s'appercevoir qu'il s'étoit égaré, & ſe préſerver de ſes égaremens. Tomber dans une erreur nouvelle, c'eſt encore quelque choſe. A la vérité c'eſt prendre une route mauvaiſe, auſſi bien que la premiere, mais outre qu'erreur pour erreur, il eſt naturel de donner la préférence aux ſiennes, ſurtout quand on ne connoît que celles des autres pour ce qu'elles ſont, les nôtres ont du moins le merite de la nouveauté; & c'en eſt effectivement un. Si dans la recherche des vérités naturelles la naiſſance d'une erreur n'eſt pas tout-à fait un bien, ce n'eſt pas non plus proprement un mal. On épargne à ſes ſucceſſeurs la peine de frayer le chemin qu'on leur a battu. Ils en ſont quites pour reconnoître, en le parcourant aiſément, qu'on s'étoit égaré, & le tems qu'on a perdu à leur tracer eſt autant de gagné pour eux. Il leur en

reſte

reste plus pour inventer de nouveaux systêmes; & à force d'en imaginer, il faudra bien qu'après tous les mauvais, au plus tard, le bon vienne enfin. Ainsi c'est fort bien fait que de bâtir, quand on en est capable, de nouvelles hypotheses. Voici la mienne.

La matiere est une & la même par-tout. Ses parties, c'est-à-dire, les corps ne different entre eux que par la quantité du mouvement présent ou passé; par la configuration des molécules, & par la diversité d'autres modifications contingentes dont ils sont affectés. De-là le dangereux espoir de convertir en or tous les autres métaux. Le plus ou le moins de mouvement dépend de la figure plus ou moins propre à le recevoir, à le conserver. La figure elle-même vient des cribles, des filiéres, des matrices par où passent les parties de la matiere. Les cribles, les filiéres, les matrices sont des espéces de moules formés par le rapport, la connexion des parties voisines & par la pression générale des corps environnans. C'est là la source commune de tous les fossiles, des métaux, des pierres précieu-

cieuſes, des camayeux, des végétaux, de animaux, en un mot, de l'homme mêmes

De ces corps les uns ſe forment par la ſeule contiguité, ou la *juxta poſition* de leurs particules, tels ſont les foſſiles, les métaux, les pierres precieuſes, &c. Les autres, tels que les végetaux & les animaux appellent à leurs ſecours la fermentation. A ſon aide ils commencent à ſe former auſſi par la *juxta poſition*, & puis après par l'*intus ſuſception* La petite portion de matiere, l'eſpèce de levain contenu dans la graine des plantes fermentées avec les ſucs convenables de la terre; & la ſemence des animaux mâles avec celle de leurs femelles.

Après bien des mutations & des préparations les molécules de la ſemence de la femelle ſont criblées par ſes ovaires & réſervées dans les œufs. La ſemence du mâle eſt filtrée pareillement par ſes teſticules, qui laiſſent pourtant encore paſſer quelques petits corps étrangers, tels que les œufs des animaux ſpermatiques, & de la portée dans les véſicules ſéminaires. Dans l'union

 de

de la femelle & du mâle, la semence de ce dernier s'élançant avec rapidité hors de ses réservoirs est de la façon dont nous l'avons dit ci-devant, transmise aux ovaires. Là elle pénétre la premiere membrane d'un ou de plusieurs œufs, qui s'en imbibe par des pores garnis de valvules, propres à permettre aisément l'entrée de la liqueur & à s'opposer à sa sortie. Le mélange de ce fluide avec celui qui est contenu entre la premiere & la seconde membrane de l'œuf; le *chorio* & *l'amnios* cause une fermentation. L'œuf s'enfle, & cette enflure suffit pour le détacher de l'ovaire, d'où il tombe dans la trompe de Fallope. Elle le descend tout doucement dans la matrice, à laquelle il se colle, il s'attache vraisemblablement par l'endroit par lequel il tenoit à l'ovaire. Pendant ce tems la fermentation continue, augmente. Les parties les plus grossieres de la semence du mâle restent entre les deux membranes de l'œuf. La portion la plus subtile traverse *l'amnios* & se mêle dedans, y fermente avec la partie la plus épurée de la semence de la femelle, qui y est contenue; & c'est de ce dernier mélange que se forme le fetus.

Les

Les particules des ſemences, taillées comme des pierres deſtinées à batir une maiſon, où mieux encore comme les piéces d'un ouvrage de marqueterie, ont toutes des figures différentes & analogues avec celles des molécules qui doivent leur être contigues. Continuellement agitées ſuivant toutes ſortes de déterminations par le fluide dans lequel elle nagent, ou qu'elles compoſent, elles ſe rencontrent, ſe choquent ſans ceſſe les unes les autres, ſe préſentent leurs faces diverſes, & s'uniſſent lorſqu'il ſe trouve entre elles un juſte rapport; manque t'il, elles ſe heurtent ſeulement & continuant leurs mouvemens divers, jusqu'à ce qu'elles rencontrent précisément celles qui doivent être leurs voiſines, & auxquelles elles ſont deſtinées à s'unir: rencontre qui leur eſt facilitée par les dégrés ſemblables, ou divers de peſanteur ou de légéreté des particules homogènes, ou hétérogènes.

Si les membres doubles, tels que les yeux, les oreilles, les extrémités ſupérieures & inférieures, exigeoient pour leur compoſition des parties ſemblables, elles

sauroient malgré leur ressemblance s'arranger chacune à leur place, sans la moindre confusion quoiqu'il n'y ait peut-être pas deux organes parfaitement pareils, de façon à pouvoir être substitués à la place l'un de l'autre, je suppose que les deux pouces soit exactement semblables: qu'en arrivera-t-il? Le premier qui rencontrera la main droite s'y attachera, & l'autre ne pourra pas faire autrement que d'aller s'ajuster à la main gauche.

La formation du fétus commence toujours réguliérement par le même organe, par la tête. Apparemment, parce que ses principes ont un rapport plus prochain, ou peut-être parce que de toutes les parties des semènces, il n'y en a que deux, justement appartenant à la tête, qui ont immédiatement un rapport exact entre elles & qui déviennent les fondemens de tout l'édifice. Celle qui est destinée à s'unir la troisiéme n'aura point d'analogie parfaite ni avec la premiere, ni avec la seconde prises separément, mais seulement avec les deux assemblées; de sorte que les rapports de cette troisiéme aux deux autres naissent de l'u-

nion

nion des deux premieres; les rapports de la quatriéme aux trois autres viennent de l'assemblage de celles-ci; les rapports de la cinquiéme aux quatre précedentes, à quelques-unes seulement de ces quatre, proviennent de leur union, qui forme quelque éminence, ou quelque cavité & ainsi de suite; il est évident que les membres du fétus se formeront toujours dans le même ordre; & je ne vois rien que de fort simple dans cette supposition.

Je ne sçais donc pas pourquoi on se récrie si fort contre la formation de l'embrion par le mêlange des semences, pourquoi on la trouve si inconcevable. Ceux qui parlent ainsi, qui ne veulent pas comprendre que du mêlange de deux liqueurs il résulte un corps aussi organisé que celui d'un animal, conçoivent pourtant à merveille comment tous les animaux de pere en fils, ou de mere en fille, sont contenus à l'infini dans les mâles, ou dans les fémelles exactement formés, quoiqu'en miniatures. Et ces miniatures de quoi sont elles composées? Puisqu'ils trouvent si incompréhensible de former avec

des liqueurs un corps organisé ? Est-ce d'os, de marbre, de diamant, ou de quelque pâte ? Si je concevois que l'un fut plus difficile à Dieu que l'autre, assurément je ne regardrois pas ce dernier comme le plus aisé.

A propos de quoi encore une fois trouvent-ils tant de difficulté dans le premier, dans la formation d'un corps organisé par le mêlange de deux liqueurs ? Ignorent-ils ce qui n'est ignoré par aucun de ceux qui ont fait un cours de Philosophie ? Les effets admirables de ces fermentations cités par l'Auteur de *Vénus Physique* ? Ces végétations chymiques qui représentent si naturellement des buissons, des arbrisseaux qu'on n'a pu leur en refuser le nom ? L'arbre philosophique perfectionné par M. Hombert ; l'arbre de Mars découvert par M. Lemery le fils, & les grapes de raisin de M. Petit ? Il faut croire que M. Pierquin n'avoit point d'idée de ces crystallisations : indubitablement il les auroit fait venir aussi de germes dessinés en miniatures depuis le commencement du monde & contenus dans les dissolutions d'ar-

gent, de Mercure, de limaille de fer, de sel armoniac, ou dans l'eau forte, l'esprit de nitre, l'huile de tartre par défaillance, ou le vin de Bourgogne ou de Champagne. Car c'est du mêlange de quelques unes de ces liqueurs de naissant ces arbres artificiels, garnis de racines, ornés de branches, de feuilles & même de fruits.

Mais sans avoir recours à ces admirables enfans de l'art, examinons seulement avec des yeux attentifs les simples productions de la nature. Si pendant la rigueur de l'hiver, pour consoler Flore exilée de nos Jardins, je lui donne une retraite sur ma cheminée, l'oignon d'une fleur appliqué sur l'orifice d'une carafe pleine d'eau, jette des racines, pousse une tige & produit une fleur aussi belle du moins au rapport de nos yeux, que celles que le Printems fait éclore dans nos parterres. Il est évident que cette production ne se fait qu'aux dépens de l'eau, qui diminüe à vue d'œil. Ainsi ceux qui veulent qué l'oignon ait entierement contenu la fleur en petit, ne peuvent au moins disconvenir que son dévelopement & son accroissement n'ont pu

ſe faire ſans que les parties de l'eau ſe ſoient converties en celles de cette fleur. Pareillement le gland ne peut de quelque maniere que ce ſoit produire un chêne ſans métamorphoſer en ſes rameaux, ſes feuilles & ſes fruits les ſucs de la terre qui lui ſervent de nourriture. Et les animaux, ſoit lorſqu'ils ſont encore dans le ſein de leur mere, ſoit aprés qu'ils en ſont ſortis, comment prennent ils leur accroiſſement ? N'eſt-ce pas par une eſpèce de transſubſtantiation, par la converſion du ſang & du lait de leur mere en leurs propres parties charnues, cartilagineuſes & même oſſeuſes ? Or eſt il plus difficile à des liqueurs de compoſer radicalement le corps d'un animal, que de ſe transformer en tous ſes membres ; ou ſi l'on veut que l'un ſoit plus difficile que l'autre, la certitude que nous avons de l'exiſtence continuellement réitérée du dernier, ne démontre-t elle pas au moins la poſſibilité du premier.

Ces incrédules, ces eſprits de conception difficile ou plutôt rebelle, qui ne veulent pas abſolument comprendre que du mélange de deux liqueurs il puiſſe réſulter rien d'or-

d'organisé, seroient mieux fondés à me demander pourquoi dans les vésicules séminaires la semence du mâle & celle de la fémelle dans les œufs ne s'arrangent pas chacune en particulier, aussi-bien que lorsqu'elles sont mêlées, de façon à produire un animal.

Je répondrois à cette objection que c'est parce que les deux molécules destinées à s'unir les premieres, & à servir comme de piéces fondamentales au fétus, sont l'une dans le mâle & l'autre dans la fémelle, & que leur assemblage étant la source de tous ceux des autres particules, il ne peut s'en faire aucune union tant que ces deux premieres restent séparées.

On pourroit encore répondre que lorsque chacune des liqueurs prolifiques est seule, elle n'est pas dans une assés grande agitation pour que ses parties se présentent les unes aux autres suivant leurs différentes faces; elles composent un fluide trop épais, semblable à de l'eau dormante & croupie. Au contraire ces liqueurs viennent-elles à se mêler, la fermentation, la

chaleur augmente l'agitation de leurs molécules, les divise, les atténue, leur donne la derniere façon & les rend enfin propres aux différentes unions auxquelles elles sont destinées. Qu'on se souvienne de la façon dont se fait le beurre, pour en avoir, suffit-il de mettre de la créme dans un vase? Personne n'ignore qu'il faut la battre long-tems afin d'assembler les parties qui doivent composer le beurre & d'en séparer le petit lait.

Cette explication rendroit croyable & concevable un fait surprenant rapporté par quelques Auteurs. Ils disent que des curieux ayant reçu dans une petite phiole de la semence d'un animal, & ayant mis & laissé pendant quelque tems cette phiole bien bouchée dans du fumier, il y virent avec admiration en l'en retirant une espèce de petit animal informe. Cette expérience est digne d'être répétée & par les Séministes & par les Séminovistes. Ne seroit-ce point quelque fait semblable qui auroit porté ARISTOTE à penser que la semence du mâle contenoit elle seule toutes les parties nécessaires à la formation du fétus? Quoique

je

je me sente assés de penchant à ajouter foi à cette expérience, ou du moins à sa possibilité, je suis très persuadé qu'il n'en pourroit jamais provenir qu'une production monstreuse; pour la rendre réguliere, il faut nécessairement que la fémelle y contribue. Sans le mêlange de la semence avec celle du mâle, les parties de la derniere n'auront entre elle que des rapports tout à fait éloignés & des liaisons extrêmement confuses, dont il ne pourra jamais résulter qu'une ombre, un soupçon de fétus.



CHAPITRE VIII.

Sur la ressemblance.

MOn opinion concilie à merveille les œufs avec la formation du fétus par le mêlange des semences; le mâle & la fémelle y contribuent également: ainsi elle explique, autant qu'il est je crois possible de l'expliquer, la ressemblance de l'animal avec ceux qui l'ont engendré; phénomene absolument inexplicable dans tou-

te autre hypothèſe. Car encore une fois le mêlange des ſemences ne peut ſe faire ailleurs que dans l'œuf; puiſqu'il eſt le réſervoir de celle de la fémelle, qui n'en ſort point, qui n'en ſçauroit ſortir, & qui quand elle en pourroit ſortir, n'a aucun conduit pour ſé rendre dans l'uterus.

Je conviens que ce n'eſt pas encore là développer d'une façon bien ſatisfaiſante le phénomène de la reſſemblance; mais examinons ſi nous ne pourrions pas jetter deſſus un peu plus de lumiere. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on en a fait la tentative. On a dit pour y parvenir que la ſemence ſoit du male, ſoit de la fémelle, n'étoit qu'un aſſemblage de molécules inſenſibles, détachées de toutes les parties ſenſibles de leurs corps, ſuivant la ſemence qui par la quantité, ou la qualité dominoit dans leur mêlange, il en réſultoit tantôt un mâle, tantôt une fémelle. Mais dira-t-on, comment les molécules inſenſibles, dont on veut que la ſemence de chaque individus ſoit compoſée, ſe détachent elles de chaque partie ſenſible de ſon corps & vont elles ſe réunir dans leurs réſervoirs? C'eſt

ce qu'on ne s'eſt pas trop mis en peine d'expliquer; ne pourroit-on pas le concevoir ainſi?

Quand une brûlure cauſée par de l'eau chaude nous a enlevé la peau de quelque endroit du corps, la nature toujours attentive à nos beſoins, répare bien-tôt cet accident par la fabrique d'une peau nouvelle & toute ſemblable à la premiere. D'où il me ſemble qu'on peut conclure que du plus pur de notre ſang elle forme continuellement des parties toujours prêtes à remplacer celles qu'un accident, où l'épuiſement peut nous ravir, & auxquelles elles reſſemblent toujours parce qu'elles ſont compoſées de la même matiere, & qu'elles paſſent par les mêmes moules qui ont ſervi à former les précédentes. Il eſt même plus que vrai-ſemblable que c'eſt là l'uſage le plus important auquel la nature deſtine les alimens qu'elle nous invite ſi ſouvent à prendre. Mais comme c'eſt là le premier de ſes ſoins, il eſt auſſi probable qu'elle prépare plus de ces parties qu'il n'en faut communement pour réparer les pertes cauſées par les accidens, ou pour remplacer

les parties uſées, épuiſées par leur ſervice continuel. Ces parties ſur-numeraires toutes taillées, pour ainſi dire, & toutes prêtes à occuper quelques places, n'en trouvant point de vacantes, rentrent dans la maſſe du ſang, avec lequel elles réfluent vers le cœur, le ſang ſe diſtribue de rechef dans tous les membres, entraînant avec lui ces parties toutes moulées & qui conſervent leur configuration pendant quelques tours; lorſqu'elles parviennent aux teſticules, ou aux ovaires, elles y ſont filtrées à peu-près comme la ſalive, l'urine & les autres liqueurs ſont filtrés par les parotides, les reins & autres glandes. Voilà; je crois comment on peut concevoir que la ſemence ſe forme de l'aſſemblage des molécules inſenſibles qu'on dit ordinairement ſe détacher de toutes les parties ſenſibles du corps.

Ces conjectures peuvent, à ce qu'il me ſemble, trouver un fondement dans les faits ſuivans. les chiens, les chats qu'on a coupés, les chapons, en un mot tous les animaux Eunuques en deviennent plus gros & plus gras. Les hommes vigoureux

& chastes par sagesse sont à peu près dans un cas pareil. D'où peut venir cet excès de volume, & d'embonpoint sur les animaux entiers, qui font un usage fréquent des plaisirs de l'amour? N'est-ce point que ce que les parties que ces derniers dissipent en semences, sont dans les premiers toutes employées aux réparations, à l'entretien, à l'augmentation de l'individus? Ne seroit-ce point aussi la véritable raison pour laquelle ordinairement les galans ne sont pas gras? Et d'où vient qu'après une maladie ou de longues fatigues nous nous trouvons peu propres à contenter les Dames? C'est surtout en ce cas que la plus légére satisfaction qu'elles reçoivent de nous, nous fait éprouver une espéce d'épuisement. Pourquoi les organes de la génération sont ils les derniers à se former & ne deviennent ils qu'a un certain age propres à filtrer leurs liqueurs, si ce n'est de peur de nuire à l'acroissement des animaux? Et si les parties des semences n'étoient pas celles que je viens de les d'écrire, leur conservation, leurs dissipations influeroient-elles si sensiblement sur notre crue, notre santé & notre embonpoint? On a coutume de faire

contre

contre ce sentiment, sur la formation de la semence, une objection que ceux qui la font regardent comme impossible à résoudre. Dans cette hypothèse, disent-ils les enfans des parens mutilés dévroient naître sans les membres qui manquent aux auteurs de leur naissance. Le fils d'un manchot ne devroit jamais avoir qu'un bras; & l'expérience déroge souvent à cette régle.

Je réponds à cela que c'est parce qu'elle est fausse on sçait bien qu'il est des parties qu'une fille ne peut tenir que de sa mere, & d'autres que le fils pareillement ne peut recevoir que de son pere, par-ce que personne ne donne ce qu'il n'a point; mais il ne faut pas s'imaginer que le pere fournisse toute la matiere de son fils, ou la mere toute celle de sa fille. Ils ont. & n'ont que chacun leur part dans l'une & l'autre composition. Ainsi l'orsque d'un pere qui n'a qu'un bras, il nait un fils avec deux, c'est qu'apparemment il en doit un au moins à sa mere. Je dis un au moins; car il pourroit bien les lui devoir tous les deux; & en récompense tenir ses

jambes

jambes de ſon pere. Si ce pere étoit cul-de jatte, ſes enfans pourroient tenir leurs jambes de la mere. (c)

Mais ajoutera-t'on, ſi le Pere & la Mere étoient ſans jambes & ſans bras, & que leurs enfans en euſſent . . . Je demanderois comment ces pere & mere auroient fait

(c) Je croirois même volontiers qu'il n'eſt pas neceſſaire qu'un homme ſoit cul de jatte pour diriger l'influence de ſa femme ſur la production des parties inférieures de leurs enfans. Ce qui me porte à le croire, c'eſt le grand nombre de cagneux qu'on voit. On n'en rencontre preſque pas d'autres, & tous en bas blancs, ſoit aux promenades, ſoit ſur les Théatres. Il n'y à pas juſqu'aux Acteurs qui ſe donnent les airs de l'être. Paſſe encore pour les Chanteurs : ils ne chantent pas de la jambe & ne ſont par conſéquent pas obligés de l'avoir bienfaite. Mais parmi les Danſeurs mêmes il ſemble qu'il ſoit du bon air d'être cagneux. N'eſt-ce pas une choſe criante? Et quels ſeront donc après cela les Priviléges des Danſeuſes? Les Rois pour avoir de beaux Chevaux, dépenſent des ſommes conſidérables à l'entretien de pluſieurs Haras : ils devroient bien en établir quelques-uns pour ſe former de ces hommes deſtinés à les amuſer par leurs talens corporels.

fait pour le devenir l'un avec l'autre ; en un mot je nierois le fait, & supposé qu'on vint à bout de me le prouver, je n'en croirois tout au plus que la moitié. J'avoue que si l'on trouvoit en France les preuves qu'on m'en apporteroit je serois fort embarassé à les réfuter. Je sçais trop quelle est la fidélité des Françoises envers leurs maris ; mais si le phénomène étoit d'un Pays étranger, je croirois pouvoir en sûreté de conscience attribuer aux soins officieux d'un coadjuteur du mari l'excès des membres que des enfans auroient sur ceux de leur mere & de son époux.

Il est pourtant vrai que ce ne seroit pas sans répugnance que je hazarderois cette explication, tant j'apprehende de faire quelques injustices aux belles ne fussent elles que Négresses ; mais l'honneur de mon hypothèse me feroit aux dépens du leur, risquer ces conjectures, que je les supplie de me pardonner. J'ajouterai même pour mériter, ou du moins pour obtenir mon pardon, que je crois les avoir formées sur des impossibilités, & que jamais enfans n'ont

Tan-

eu des membres dont ceux de leur pere & mere n'ayent pas été la ſource.

Tantôt l'un fournit le haut, l'autre fait les frais du bas: tantôt c'eſt tout le contraire. Quelquefois le mâle ne donnera pour ſa part que de quoi faire la tête & les pieds, & la femelle ſera chargée de pourvoir à tout le reſte. Une autre fois ſe réſervant les extrémités, elle abandonnera le milieu de l'ouvrage à ſon compagnon. Dans le premier cas ils produiront une Pallas, une Beauté martiale, & un Adonis dans le ſecond. De là vient qu'on eſt ſi ſujet à ſe tromper quand on juge des appas cachés par ceux qui ne le ſont pas. Combien en raiſonnant ſur ce mauvais principe, a-t-on fait d'injuſtice à des beautés à qui pour être parfaites il ne manquoit qu'un viſage plus délicat? Souvent on a bien mal-à propos pris les traits du leur pour la régle de leurs autres charmes. Elles ſont plus prudentes à notre égard, des attraits peu mâles ne les préviennent pas ſi fort contre nous, qu'elles dedaignent d'approfondir ſi la débilité eſt infailliblement unie à leur délicateſſe; & plus d'une fois elles ont

ort en sujet de s'applaudir de leur louable curiosité. Quelle agréable surprise ! de reelcontrer la massue d'un Hercule entre les mains d'un Adonis : mais que nos belles se donnent bien de garde de croire toujours, en voyant un joli garçon, aller prendre la pie au nid. Elles courroient risque d'être souvent aussi tristement étonnées, que nous le demeurerons nous mêmes lorsqu'attirés par une tête brillante nous la trouvons élevée sur des fondemens qui ne semblent pas faits pour lui en servir. Que des Sirenes parmi les femmes les plus charmantes ! que des Satyres parmi les plus aimables hommes ? Tout cela prouve que les beautés que nous connoissons ne peuvent servir de régle certaine pour juger de celles qui nous sont inconnues. Je ne sçais qu'un moyen de ne s'y pas tromper : c'est de n'en juger que sur le rapport de ses yeux, au moins, encore souvent leur témoignage ne produit-il qu'une certitude morale.

L'incertitude fâcheuse dans laquelle nous sommes sur cette matiere, vient des combinaisons innombrales dont sont susceptibles

ptibles les parties des semences de la femelle & du mâle, car il ne faut pas s'imaginer qu'ils fournissent régulierement l'un le haut & l'autre le bas de l'animal qu'ils produisent en commun. La plûpart du tems leurs liqueurs séminales se mêlent si intimement, que dans le fétus qui résulte de ce mêlange, il n'y a aucun trait particulier dont elles ne partagent toutes deux la formation: & alors un enfant sans ressembler ni à son pere, ni à sa mere, à ce qu'on appelle un air de famille, auquel on reconnoît si souvent des freres & sœurs qui ne se ressemblent pourtant point.

C'est là à peu près, en quoi consiste la ressemblance du Mulet avec l'âne & la Jument, & souvent du malâtre avec ses parens, l'un blanc & l'autre noir.

Quant à celle d'un enfant avec un oncle, une tante, son grand pere, sa grand-mere, ou quelque autre de ses ayeux; elle est purement fortuite, & si l'on comparoit les cas où elle arrive, avec ceux où elle n'arrive pas, on trouveroit que les prèmiers sont bien plus rares que les derniers; mais si on prétendoit le contraire, il n'y auroit

qu'à

qu'à dire que les accidens auxquels sont sujettes les parties des semences des pere & mere leur laissent ordinairement, ou même leur procurent, plus d'analogie avec les traits d'un ayeul qu'avec ceux d'un étranger, dont la ressemblance demande une plus grande altération dans les molécules des liqueurs séminales.

Au reste je n'éxige pas de mes Lecteurs qu'ils soient parfaitement contens des conjectures que je leurs propose sur la ressemblance des animaux avec ceux qui les ont engendrés; mais une chose que j'attends de leur équité, c'est qu'ils conviendront que le pere & la mere dans mon systême concourant également à la production du fétus, on conçoit, au moins d'une façon générale, qu'il peut, n'importe comment, ressembler tantôt à l'un, tantôt à l'autre & quelquefois à tous les deux: phénomene absolument inconcevable dans toute autre hypothese que la mienne, si l'on excepte celle des Séministes, qui d'ailleurs est, comme je l'ai fait voir insoutenable.

CHAPITRE IX.

Sur la dissemblance.

DE ce que nous avons dit ſur la reſſemblance il ſemble au premier coup d'œil qu'on ne devroit appercevoir dans un enfant aucun trait qu'on ne reconnût clairement venir de l'un ou de l'autre de ſes parens: il eſt certain qu'il leur reſſemble plus ſouvent qu'on ne le ſoupçonne, mais il y a des raiſons pour qu'il ne leur reſſemble pas toujours.

Avant que de s'unir & de former un embrion les parties des ſemences ne ſont elles pas ſujettes à une infinité d'accidens, ſoit tandit que dans les Vaiſſeaux du mâle & de la fémelle elles circulent avec les autres liqueurs, ſoit dans le tems même qu'elles viennent à s'en ſéparer? mille chocs, mille colliſions peuvent endommáger leur premiere figure, & par conſequent la reſſemblance de l'animal qu'elles doivent produire, avec ceux qui en ſont l'origine & devroient en être le modéle. Par là il eſt aiſé de concevoir que la laideur ou la beauté des enfans ne doit pas néceſſairement

repon-

repondre à celles de leur pere & mere. Des époux fort laids, ou fort beaux peuvent avoir un enfant qui ne le soit point ou bien qui soit d'une laideur, ou d'une beauté différente de la leur.

J'ai formé à un Lapin gris un petit sérail de Lapines grises aussi. Je suis sûr qu'elles n'ont point fait d'infidelité à leur Sultan: elles n'en avoient pas le pouvoir; cependant parmi les petits, ordinairement gris, qu'elles me donnoient, elles en ont plus d'une fois mêlé quelques noirs, tant mâles que femelles. D'où peut venir un pareil phenomene, si ce n'est des accidens arrivés aux parties des semences?

Sans ces inconvéniens chaque enfant seroit l'image vivande de ceux qui lui ont donné le jour. Il pourroit être tout à la fois une demie copie naturelle & parfaitement ressemblante de deux originaux différens; & la moitié des traits de son visage, de toute sa personne seroient autant de témoins également irréprochables & indiscrets, qui déposeroient continuellement aux yeux de tous les spectateurs, pour ou contre

la

la fidélité de sa mere. Mais graces aux changemens qui peuvent survenir aux parties des semences, il peut ressembler à un parent, à un voisin, à un ami à qui bon lui semblera, sans que son pere, ou celui qui passe pour l'être, puisse raisonnablement y trouver à redire.

Il est pourtant toujours vrai qu'un enfant doit naturellement ressembler plus frequemment à son véritable pere qu'à un étranger. Il est même bien rare & bien difficile qu'il n'ait quelque trait marqué auquel on puisse reconnoître celui dont il sort, mes Lapins m'en ont donné mainte & maintes preuves. J'ai rapporté ci dessus que de deux gris il m'en étoit quelquefois né de noirs, mais je dois aussi rapporter un fait qui m'a paru bien digne de remarque; c'est qu'à la réserve de trois gris, qui par conséquent avoient de la ressemblance avec leur pere, tous les autres au nombre de 42. gris ou noirs, lui ressembloient par un endroit de la tête. C'étoit une espéce de Caïn qui transmettoit à tous ses descendans une marque blanche qu'il portoit au milieu du front. Ches les uns el-

le étoit plus grande, & chés les autres plus petite; tantôt plus haut, tantôt plus bas, il y en avoit aussi de marqués de blanc à d'autres endroits qu'à la tête, entre autres de noirs qui avoient les extrémités des parties blanches.

Mais pour revenir des Lapins aux hommes, voici un fait peut-être plus surprenant arrivé chés les derniers. J'ai connu quatre freres & trois sœurs, tous sept enfans du même pere, auquel ils ressembloient entre autres endroits par les piéds. Ils avoient les deux orteils, voisins du gros, joints ensemble dans presque toute leur longueur: & lorsque leur mere accouchoit, son mari avoit coutume de demander en badinant à voir les pieds de l'enfant, pour s'assûrer s'il en étoit bien le pere.

Il arrive souvent que les enfans d'un boiteux ne le sont pas; mais voit-on ceux d'une boiteuse manquer l'être? Il peut pourtant absolument se faire qu'ils ne le soient point suivant ce que j'ai dit ci-dessus: l'enfant de deux époux aimables peut

à la

à la rigueur ne pas l'être; ou l'être au contraire quand ses parens ne le sont pas; mais il faut bien se donner de garde de croire ces cas fort communs, ils sont d'une rareté extrême, & surtout le dernier. Une Jument jeune & bienfaite servie par un fier étalon, auquel elle est fidéle, n'a pas coutume d'engendrer des mazettes, (d) & deux rosses sont encore moins sujettes à produire un beau Poulain.

Je ne cherche pas à rendre suspecte la fidelité des belles: à Dieu ne plaise! mais quand une femme aimâble, unie à un mari qui ne l'est pas, lui donne des enfans qui le sont, je ne crois pas que ce soit trop à lui à se glorifier de la beauté de sa famille.

 Ce-

(d) A ce propos l'Auteur de Vénus Physique n'eut pas manque de citer le fameux passage *non imbellem feroces progenerant aquila columbam.* C'est comme si l'on disoit que *les Loups ne font point d'Agneaux.* Cela n'est-il pas admirable? Voilà ce qui s'appelle de la Poesie.

Cependant je ne crois pas non plus que la femme doive beaucoup s'en glorifier elle même. Si ses enfans sont beaux & ceux de son époux, ils ne lui en ont pas grande obligation; ils n'en ont tout au plus qu'à leur pere, qui par les attraits de la moitié qu'il s'est choisie, à tâché de réparer les defauts de sa personne, tandis que son épouse a fait tout le contraire. Peut-être aussi s'est elle flattée, car il ne faut pas accuser les gens à tort, qu'ils tiendroient plutôt d'elle que de lui. Cette espérance peut avoir plus d'un fondement; & souvent l'expérience lui en sert. Pourquoi ne pas compter un peu sur un bonheur qu'on voit arriver à tant d'autres? Lorsque de deux époux, c'est la femme qui n'est pas belle, les changemens qui arrivent aux parties des semences du mari se font presque toujours en mal: mais en récompense ils se font communément en bien quand c'est l'époux qui n'est pas beau.

Ces changemens, tantôt contraires & tantôt favorables, ne sont pas la seule source du défaut de ressemblance d'un enfant avec ses pere & mere. Un autre inconvénient

vénient qui nuit encore fréquemment à leur ressemblance, c'est que probablement les deux semences contiennent souvent des molécules destinées à former le même organe, ou les mêmes parties d'un organe. En ce cas si le peré a les yeux noirs & que la mere les ait bleus, ceux de leur enfant ne doivent être ni bleus ni noirs, mais d'une couleur composée de ces deux. Si les parens fournissent en trop grande abondance à la composition du même membre, il en résultera chés leur fille ou leur fils, un plus grand, plus gros, ou plus long, que le correspondant ne l'est chés chacun d'eux. C'est là, je crois, l'origine des oreilles de Mydas, des grands nés & de la plupart des organes qui pêchent par excés.

Peut être est-ce aussi là la source de quelques monstres tels que ceux qu'on nomme Hermaphrodites, mais il est pour le moins aussi vraisemblable qu'ils viennent de l'union, ou de la confusion de deux œufs; & cette opinion me plait davantage. Quoique bien exposée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences par M. LEMERY,

cette matiere est assés intéressante pour mériter de notre curiosité un article, ne fût-ce que pour faire voir que ce qu'on en a dit de mieux peut à merveille s'appliquer à l'hypothèse des Séminovistes. Son sort est de partager les avantages de toutes les autres, sans participer à aucun de leurs inconvéniens.



CHAPITRE X.

Sur les Monstres.

UN Monstre est un Animal qui n'est pas formé suivant les loix ordinaires de la nature, qui a plus au moins de membres que ceux de son espece, n'ont coutume d'en avoir; de là la division vulgaire en Monstres par excès & en Monstres par défaut.

Les premiers viennent de l'union de deux, ou de plusieurs œufs destinés à faire des jumeaux, si en tombant dans la matrice, ou en descendant par la même trompe, ils viennent malheureusement à se ren-

rencontrer, ils se collent l'un contre l'autre, leurs liqueurs se mélent, & au lieu de jumeaux ils produisent un Monstre.

Deux œufs ainsi unis & dont l'union, ou plutôt l'adhérence auroit passé jusqu'au fétus sans perte, ni mêlange des liqueurs formeroient un animal double.

Si le phénomene se faisoit avec deux œufs de femme, qui continsent de fétus de differens sexes, il en résulteroit un des hommes de PLATON, un Androgyne. On croit communément qu'avec les deux sexes nous serions doublement heureux; mais on se trompe fort: nous risquerions beaucoup plus à perdre qu'à gagner. Quel esclavage! que d'inconvéniens attachés à la nécessité de traîner ou de suivre sans cesse un témoin de toutes ses actions! voilà pourtant ce que cette union nous procureroit très-certainement, & il ne seroit pas moins douteux qu'elle doublat nos autres sensations, agréables ou désagréables. Il faudroit pour cela que ces deux corps n'eussent qu'une même Ame: s'ils avoient chacun la sienne, ce qui dépendroit de la

volonté de Dieu, tout s'y passeroit comme chez nous mêmes à l'incommodité près dont je viens de parler.

Quand un des fétus demeurant entier, il se dissipe une partie des semences destinées à former l'autre, il résulte du tout; un corps auquel les restes de l'un des fétus forment des membres surnuméraires, qui en font un Monstre: & ces membres surabondans tant au dedans qu'au dehors pouvant varier à l'infini, il n'y a sorte de Monstres par excès qu'ils ne soient capables de composer. Ainsi un Chien à trois têtes, un Cerbére, est possible. Un homme à deux, un Janus ne l'est pas moins. Nous préserve le Ciel des pareils Monstres féminins! si les organes de la génération d'un fétus male, dont toutes les autres parties auroient été détruites, venoient s'attacher à un fétus fémelle, il en résulteroit sans contredit un véritable hermaphrodite, doublement capable d'engendrer. Vraisemblablement il n'auroit qu'une ame & bien des gens trouveroient son sort plus digne d'envie que celui d'un Androgyne.

Les

Les Monſtres par défaut ne ſont pas plus difficiles à expliquer que les Monſtres par excès. Quelques-unes des parties de la liqueur d'un œuf *fécondé* n'ont qu'à par un accident venir à ſe diſſiper, à ſe perdre : il faudra bien que l'animal naiſſe ſans les membres qui devoient être compoſés par ces parties diſſipées, ou perdues. Ne pourroit-on pas dire auſſi que le mâle & la femelle ont manqué à les fournir?

Ce ſeroit une ouverture pour comprendre la formation des moles, incompréhenſible dans les hypothéſes de tous les autres partiſans des œufs, auſſi-bien que dans celle des Animaliſtes. S'il étoit vrai que le fétus fût tout formé dans la ſemence du mâle, ou dans l'œuf, d'où pourroit venir cette maſſe informe de chair qu'au lieu d'un enfant rendent quelquefois les femmes? Ne devroit-elle pas avoir au moins par quelques endroits la figure d'un animal? Dans notre ſyſtème à nous autres Séminoviſtes, cela n'eſt point du tout néceſſaire. Les parties des ſemences d'un œuf deſtinées à s'unir les premieres n'ont qu'à par malheur venir à ſe diſſiper, à s'échapper de

l'œuf; ou le pere & la mere n'ont qu'à manquer à les fournir; les autres parties n'ayant plus que des rapports éloignés. s'accrochent les unes aux autres, plutôt qu'elles ne s'unissent & ce qu'elles peuvent faire de mieux n'est qu'un morceau de chair.

Il est encore une espece de Monstres dont les Anatomistes ne parlent pas si souvent que des précédens, & qui ne sont pas moins dignes d'attention; puisqu'ils pourroient seuls renverser tous les systèmes des Animalistes, des Animovistes, des Infinitovistes & des Unovistes: je veux dire les animaux engendrés de deux parens d'especes differentes tels que les mulets. Je mettrois volontiers les mulâtres aussi dans cette classe, si ce n'est qu'ils ne sont pas, à ce que je crois, moins propres à la génération que les Auteurs de leus naissance. Mais tous les animaux mi-partis de deux especes y sont-ils inhabiles? Je ne puis me le persuader. Je m'imagine qu'ils ne sont privés de cet avantage, que lorsqu'ils sont le fruit d'espéces fort éloignées. En ce cas si j'osois tenter l'explication de ce pro-

prodige impénétrable, ou du moins *impenetré*, je dirois que la source de ce défaut est dans le peu d'analogie que les molécules des semences destinées à former les organes de la génération ont avec les membres auxquels elles doivent s'attacher, les parties séminaires qui doivent former les organes necessaires à la vie, ont encore assez de rapport entr'elles pour s'unir, parce qu'elles s'unissent les premieres, comme les plus essentielles, & que leur union, quoique extraordinaire, n'a point assez alteré leur analogie avec leurs voisines pour en empecher l'assemblage. Mais les organes propres uniquement à la génération, comme moins nécessaires, sont les derniers à se former; & quand ils commencent à vouloir se développer, le peu d'analogie qu'ils avoient déja avec les parties contigues, ayant encore diminué à mesure que ces parties ont augmenté, cette analogie se trouve tellement éloignée, que les parties des semences qui doivent former les organes de la génération, ne peuvent plus se débrouiller, & s'arranger d'une façon nette & précise: elles ne composent au lieu de ces organes que des especes des moles.

 D'ail-

D'ailleurs quand ces organes se formeroient aussi distinctement que dans les cas ordinaires, il me semble qu'on pourroit encore rendre raison de leur inutilité. Nous sçavons que chaque glande ne filtre qu'une certaine liquer. Les parotides ne filtrent que la salive & les reins ne préparent que l'urine. Par conséquent les testicules & les ovaires les mieux faits ne sont capables de filtrer que la semence, & quelle semence encore? Suivant les principes que nous avons posés ci-dessus, ce n'est que de son pere qu'un animal tiend ses testicules, & une femelle ne doit ses ovaires qu'à sa mere. Les testicules de l'un & les ovaires de l'autre sont donc de même genre que ceux du parent qui les lui a transmis; ils sont percés, criblés de la même façon. Ils ne peuvent par conséquent admettre que des liqueurs semblables, des molécules taillées à peuprès de même. Les testicules du pere ne filtroient que des parties semblables à celles de son corps: il en étoit de même des ovaires de la mere. Ces organes dans le fils, dans la fille, qui ressemblent quelquefois l'un & l'autre à leurs deux parens tout à la fois, peuvent bien se prêter

ter

ter jusqu'à un certain point, par exemple jusqu'à filtrer des parties de semence qui tiennent & des traits du pere & ceux de la mere, quand ils sont de la même espece; mais lorsqu'ils sont d'especes différentes, les parties des semences dans le fils, comme dans la fille, trop extraordinairement configurées sont arrêtées au passage & ne peuvent être filtrées par les testicules de l'un, ni par les ovaires de l'autre. Le moyen que des testicules pareils à ceux d'un âne, & des ovaires semblables à ceux d'une jument, transmettent des molécules pareilles à celles d'un mulet! c'est comme si l'on vouloit faire passer des grains de plomb ronds par des moules triangulaires.

Après avoir, sans y penser & même contre mon intention, entrepris l'explication de ce Phénoméne, dois-je craindre désormais de me faire taxer de presomption? non sans doute. Me voilà duement atteint & convaincu de l'audace la plus vaine. Que rien ne retienne donc plus mon imagination: donnons lui carriere, promenons-là sur tous les Monstres qui se présenteront à elle & voyons un peu s'il en

eſt quelqu'un qui lui faſſe peur. Ce ne ſeront pas du moins le Minotaure, le Centaure; le Sauvage de l'Isle de Barnéo, ni même l'homme marin. Ces animaux ne ſont plus pour moi des enigmes, ou ſi c'en ſont, je me flatte de les avoir devinées, ils ont tous eu pour mere des femmes, & pour pere le premier a eu un taureau; le ſecond un cheval ou un âne; le troiſiéme un ſinge & le quatriéme un dauphin, ou quelqu'autre poiſſon.

Perſonne n'ignore que le Minotaure fût fils de Paſiphaé & d'un taureau, comme nout l'apprend l'Hiſtoire, ou du moins la fable qu'ici je prends à la lettre. Et cela poſé, la naiſſance que je donne aux Centaures doit-elle paroître ſi difficile à croire? Si une grande Reine, ſi l'Epouſe du ſage Minos a pû lui faire une infidélité, lui planter, comme on dit, des cornes en faveur d'un galant qui en portoit de réelles, doit-on trouver étrange que des femmes, ou des filles du commun, ſe ſoient épriſes pour des chevaux, ou des ânes. Je me rappelle que la fable nous offre auſſi une inclination de cette eſpèce dans la mere du

du célébre Chiron: si le goût de ces amantes antiques paroit bizarre aux belles de nos jours, je suis persuadé que ce ne sera pas celui de Philyre qui le paroitra le plus. (e)

Malgré les bonnes fortunes de mon confrere P . . . & le goût que la plûpart des femmes ont pour les singeries, je ne les accuserai point d'en avoir pour les singes mêmes; mais personne n'ignore combien les singes en ont pour elles. N'a-t-on même pas vu la relation d'une femme qui pen-

(e) En fait d'amour pour n'être rebuté,
Des dons du Ciel, c'est peu d'être doté.
Jadis Saturne aimoit une pucelle,
Et, dit l'Histoire, elle lui fut cruelle,
Tant qu'il s'offrit comme Divinité.
Que fit le Dieu? honteux & dépité,
Il se transforme en cheval moucheté,
Croyant ainsi réussir auprès d'elle
En fait d'amour.
Pas n'y manqua. Je m'en serois douté,
Et, ce qui doit sur tout être noté,
Le cas avint au siécle de Cybelle,
Dans l'age d'or. C'est la Loi naturelle,
Jamais cheval ne s'est vû rebuté
En fait d'amour. *Rouss.*

pendant quelques années qu'un naufrage lui avoit fait passer avec un galant de cette espèce, en avoit eu plusieurs enfans? Que ce goût vienne, comme le prétendent quelques-uns, de la conformité des caractéres, ou d'ailleurs, cela n'y fait rien: il n'en est pas moins certain. Ce penchant posé, figurez-vous une Ariane entraînée par le perfide amour, ou poussé par la fortune ennemie, sur le rivage d'une Isle déserte. Les belles infortunées ne trouvent pas toujours à point nommé des Dieux pour consolateurs. Si, au lieu d'un Bacchus, qu lqu'un de ces gros & vigoureux singes, redoutables même aux hommes, vient malheureusement à surprendre notre Princesse accablée de fatigues & de sommeil, que voulez-vous qu'elle devienne à son réveil, procurée par les caresses effrayantes du vilain animal, entre les pattes duquel elle se sent étroitement & fortement serrée? Quand même il la trouveroit bien éveillée, que pourroit-elle oposer aux attentats imprévûs de cet horrible & furieux amant? Des bras tendres, délicats, foibles & affoiblis, qui sur le champ seroient punis de leur résistance pares morsu-

ſures les plus cruelles? Voulez-vous qu'une beauté naturellement timide ſe faſſe comme ſes habits dèchirer en lambaux, dévorer, plûtôt que de s'expoſer à donner l'être à quelque petit ſauvage, tel que ceux de l'Isle de Bornéo? Le plus court, dans ces cas périlleux, eſt de ſe pâmer, aux riſques de ce qui en pourra arriver. Vraiment il y a des femmes qui pour ſortir d'embarras ſe pâment à bien moins.

Je ne doute point que l'honneur ne leur ſoit à toutes beaucoup plus cher que la vie, car il n'y en a pas une ſeule qui ne le diſe, comment donc arrive-t-il que les plus braves d'entre elles, au moindre danger qui menace leur vie, perdent la tête; & que rarement les plus timides la perdent ſincérement quand elles croient qu'on n'en veut qu'à leur honneur? Bien des gens s'imagineroient peut être que c'eſt parce que la crainte de perdre leur honneur eſt bien moins forte chez-elles que celle de perdre la vie. Pour moi je ſuis perſuadé que c'eſt tout le contraire. Et voilà vraiſemblablement d'où vient qu'un amant délicat a tant de peine à triompher d'une maî-

maîtresse dont il ne combat la rigueur que par des soins, des soupirs, des services & des respêts; elle recueille toutes ses forces, conserve toute sa presence d'esprit pour défendre sa gloire jusqu'à son dernier soupir. Un brutal au contraire qui use de main-mise & de violence, a communément bon marché de la plus fiere, elle croit qu'il n'en veut qu'à sa vie, qu'elle n'estime pas assez pour la disputer. C'est là donc sans doute la véritable raison pour laquelle les singes triomphent de la vertu des Arianes, elles pensent que ces animaux n'attentent qu'à leur vie, si elles s'imaginoient qu'ils attentassent à leur honneur, oh! je suis persuadé que plûtôt que de les souffrir assouvir leurs infames désirs, elles se feroient mettre en piéces, ou que du moins, pour arrêter de si coupables flammes, elles iroient aux dépens de leur vie, sauver leur honneur au milieu des flots.

Mais là même seroit il bien en sûreté? Le bienfaiteur par qui la vie d'Arion échapa au naufrage, ne l'eût-il pas fait faire à l'honneur d'Ariane? Les relations de voyages sont pleines d'histoires qui prouvent l'in-

l'inclination naturelle du dauphin pour l'homme. Je laiſſe à penſer s'il peut en manquer pour la femme, ſurtout quand elle eſt belle. Tout ce qui vit reconnoît ſon doux empire. Le feu grégeois eſt moins ardent que celui qui brille dans ſes yeux tous puiſſans. Oui, j'en vois quelquefois deux, dont les regards ſont capables d'aller à travers l'onde embraſer juſqu'au cœur des poiſſons. Si celle à qui ils appartiennent, ou quelqu'autre à peu près ſemblable, venoit par un hazard mêlé de malheur & de bonheur à ſe trouver ſur le dos d'un dauphin, croyez-vous qu'il ne ſe fît pas payer ſon ſecours? Ou, qu'à l'exemple d'Arion, qui pour prix de ſes chanſons fut retiré du milieu des flots, notre belle en fût quitte avec ſon liberateur pour de ſimples remercimens. Il eſt des perſonnes auxquelles, quelque généreux qu'on ſoit, il eſt extrémement difficile de rendre des ſervices tout-à fait déſintereſſés, & qui même ne ſçavent pas mauvais gré à ceux qui les obligent, de la faire avec un peu de cette eſpèce d'interêt. Telles ſont les belles. D'ailleurs quand elles s'aviſent d'être reconnoiſſantes, elles ne le ſont point à demi

demi, ſur-tout lorſque le bienfaiteur eſt de leur goût. Combien en a-t-on vû d'aſſez courageuſes pour préferer la perte de leur vie à celle de leur gloire, pouſſer la gratitude juſqu'à payer de leur honneur la conſervation de leurs jours? Un cœur vraiment généreux ſe croiroit coupable d'ingratitude, s'il ne donnoit pas, lorſqu'il le peut, des marques de reconnoiſſance d'un prix ſupérieur à celui du bienfait qu'il a reçu. Ainſi je ne ſerois point autrement étonné qu'une femme eût eu la complaiſance d'accorder à un Dauphin ce que la frayeur ne lui eût pas permis de refuſer à un Singe.

Qu'on juge après cela, de quels effets, de quelles productions cette bonté d'ame eût pu devenir la ſource. Non-ſeulement l'homme marin pourroit bien n'avoir point d'autre origine; mais elle pourroit encore à merveille être celle des ſyrênes, des tritons & des néreides; de Thetis même & de Neptune, en les ſupoſant tous réels. La fable n'a preſque point de monſtres qui m'étonnent. Je conviens qu'il n'eſt pas aiſé de concevoir que les organes de la génération dans un Dauphin puiſſent former

une

une union féconde avec ceux d'une femme; mais si le Dàuphin est privé de cet avantage, est-il bien sûr qu'il en soit de même de tous ses concitoyens? N'y a-t-il pas aussi des chevaux marins? Pourquoi aucun des nombreux & divers habitans de l'élément favori de Venus n'en auroit-il obtenu une faveur qu'elle a prodiguée à l'âne, au singe & à la plûpart des animaux terrestres? Qu'elle a étendue jusques sur les peuples de l'air? Car je ne doute point que parmi les grands oiseaux, il n'y en ait des capables de rendre mere une jeune fille. La fable de Léda n'auroit-elle point quelque fondement? J'ai regret qu'on n'ait pas fait venir d'une pareille union les aîles de l'amour. Au lieu de Jupiter, les Poëtes auroient bien mieux fait de lui donner pour pere un beau cygne. Parmi les métamorphoses auxquelles les mortelles ont forcé les Dieux d'avoir recours pour s'ouvrir le chemin de leur cœur, c'est là celle que je leur pardonnerai le plus volontiers. Je suis bien moins scandalisé du goût de la fille de Tindare que de celui de la mere de Chiron.

Le beau sexe me reprochera sans doute de prendre plaisir à lui attribuer la naissance

ce de tous ces monſtres & m'en demandera peut-être la raiſon. Il s'en faut beaucoup qu'elle ne ſoit auſſi offenſante qu'il a pu ſe l'imaginer. Je ne fonderai point mes conjectures ſur ſa douceur, ſa timidité, ſa foibleſſe, ou ſa curioſité. Je ne leur donne point d'autre fondement que ſes attraits. Ne ſont-ils pas aſſez puiſſans pour opérer tous ces prodiges? pour forces les Dieux à ſe métamorphoſer en bêtes, & pour faire rechercher aux bêtes un ſort envié des Dieux? la terre & l'eau, l'air & l'Olimpe n'ont point de cœurs exempts du doux tribut qu'impoſent les charmes d'une jeune beauté. Le reſte de l'univers n'en offre point à l'homme d'auſſi ſéduiſans. Il me ſemble qu'il ne doit pas avoir beaucoup de peine à ſe deffendre de ceux d'une Guenon & des autres fémelles des animaux. Cependant qu'il ne ſe flatte point de ne pas avoir ſa part à la production des Monſtres. Non que je ne puſſe bien l'en exempter, ſi je voulois. Mais je ſuis trop ami de vérité pour ne pas le rendre pere des Satyres & des Faunes, qui vraiſemblablement ſont fils d'une Chévre. Car j'ai trop bonne opinion du goût du

beau

beau ſexe pour les faire venir d'une femme & d'un bouc; il faut être équitable. Nos Hiſtoires modernes, qui contiennent autre choſe que des fables, ne nous apprennent que trop à quoi nous devons nous en tenir là-deſſus. Je pardonne à des Singes de devenir amoureux d'une femme; mais je ne puis pardonner à des hommes d'être les rivaux d'un bouc. (f)

Si

(f) En 1561. & 1567. le Pape envoya en France des troupes Italiennes qui traînoient à leur ſuite quantité de chévres partée comme de nouvelles mariées. Leur nombre étoit égal à celui des Officiers à compter depuis le général incluſivement juſqu'au dernier Anſpeſſade, chacun avoit ſa chacune, les ſoldats n'ayant pas le moyen d'en avoir à eux, ſe ſervoient de celles qu'ils rencontroient ſur leur paſſage; & lorſqu'ils n'en trouvoient pas aſſes, ils prenoient pour ſupplément les petits garçons qui les gardoient. Les payſannes françoiſes en furent ſi ſcandaliſées qu'après la retraite de ces Italiens; elles aſſommerent dans tous les lieux où ils avoient paſſé & jetterent à la voyerie leurs pauvres chevres ſans faire grace à aucune. Je pourrois pour garants de ces faits citer le Fevre, Varillas, d'Aubigné, Théodore de Beze les Mémoires d'Artagnan & autres; mais je me con-

Si l'on ne donne plus aujourd'hui dans ces travers, ou si l'on n'en voit plus d'effets, il ne faut pas l'attribuer aux bonnes mœurs, à la vertu du siécle. Nos contemporains, malgré toutes leurs lumieres, ne sont pas moins vicieux que nos ignorans ancêtres. Nous ne sommes rédevables de la réforme de ces detestables abus q'à la Religion Chrétienne. Doit-on trouver si étrange que des peuples capables d'adorer des Dieux qui se changeoient en bêtes pour séduire leurs femmes & leurs filles, se soient à l'exemple de leurs divinités; dégradés au point de concevoir pour des brutes & d'assouvir sur elles d'infames désirs?

Qu'on ne dise point que ce n'est pas la religion chrétienne qui a aboli ces abominations, sous prétexte que le centre même de son empire en est encore infecté; qu'on n'en a tout au plus supprimé que les effets, & que leur suppression n'est due qu'à la juste sévérité des Loix. Ces sages Loix

contente de renvoyer mes Lecteurs à l'article de Bathyllus du Dictionnaire de Bayle où j'ay trouvé ces anecdotes & leurs autorités.

Loix, à qui les devons nous, si ce n'est à la pureté de notre religion?

On ne peut inventer des suplices assés affrayans pour punir ces sortes de crimes, pour lesquels tout l'Univers a maintenant une horreur si bien fondée. Les suites en sont extremement contraires aux intérêts de la société; cependant il faut convenir que ce ne sont pas encore celles qui y sont le plus opposées. Il est d'anciens abus, il s'en introduit peut être des nouveaux, pour lesquels on est bien éloigné davoir autant d'horreur, & qui sont pourtant encor beaucoup plus préjudiciables au bien public. Je ne crois pas qu'on me soupçonne d'être superstitieux, mais je me pique d'être bon Citoyen & me crois du sens commun; & puisque l'occasion se présente, je ne serai pas fâché d'en profiter, pour dévoiler l'énormité peut-être ignorée de certains crimes, qu'il ne faudroit que bien connoître pour les abhorrer. Pour cette entreprise il me semble que je n'ai besoin que des lumieres de la raison.

Je fais huit classes des principales fautes qu'on peut commettre en matiere d'impureté. Dans la premiere je mets le commerce d'une veuve avec un homme veuf, d'une fille & d'un garçon qui ont fait leur preuves ou qui tous deux en sont à leurs coups d'essai. Quand l'un des deux endoctrine l'autre, le cas du disciple demeure dans la premiere classe & celui du maître monte dans la seconde. La troisiéme est occupée par ces couples d'amans dont l'un est marié. S'ils le sont tous les deux, & que ce ne soit pas l'un avec l'autre, je les place dans la quatriéme. La cinquiéme est pour les Pasiphaés, les Phylires, pour les peres des faunes, des satyres. La sixiéme est pleine de ceux qui se procurent des plaisirs solitaires. Si on les partage avec un complice de son sexe ce partage augmente le crime d'un bon dégré. Je lui en donne pourtant un de moins qu'à celui de deux époux qui en suivant leurs désirs prennent des mesures pour en empêcher les effets. Leur crime est à mon avis le plus grand, le plus odieux de tous.

Sans doute ils offensent inégalement l'ê-

tre ſuprème; mais *je* laiſſe aux caſuiſtes à déterminer ces inégalites. Le point de vuê ſous lequel je les regarde principalement eſt le préjudice qu'ils apportent au bien de la ſociété : & c'eſt ſur ce piéd que je les ai arrangés dans l'ordre qu'on vient de voir, mais il eſt à obſerver que dans chaque claſſe on peut encore diſtinguer des rangs divers.

Les coupables de la premiere ne font proprement tort qu'à eux. Celui qu'il ſont cenſées faire à leurs parens eſt compenſé par l'avantage qui en rejaillit ſur le Public; dont le plus grand bien eſt d'avoir des Citoyens.

On devine aiſement les motifs qui m'ont fait peupler la deuxiéme claſſe.

Les habitans de la troiſiéme ne ſont pas à mes yeux tout à fait auſſi coupables l'un que l'autre: celui qui eſt marié me le paroit le plus. Si c'eſt l'amante qui eſt mariée, elle riſque de fairé tort aux enfans de ſon mari: ſi c'eſt l'amant, il fait un tort réel à ſa femme. J'en ai connu une

qui ſur cet article avoit des principes fort ſinguliers, Elle étoit bien aiſe davoir un amant, mais elle ne combloit jamais ſes déſirs: que lorſqu'elle ſe croyoit ſur que ſon mari l'avoit miſe hors d'état d'en craindre les ſuites. Le galant avoit beau ſe plaindre, il falloit qu'il prit patience. Voici comment elle raiſonnoit: dès qu'une fois je ſuis légitimement enceinte & que mon mari n'a pas le moindre ſoupçon de mes galanteries; je ne fais tort qu'à moi même, & ce ne ſont les affaires de perſonne, c'eſt diſpoſer de mon bien.

Dans le quatriéme cas la faute eſt double de celle du troiſiéme ſans avoir égard aux interêts du mari lézé, on prive une femme d'un bien qui lui apartient & on riſque d'introduire des héritiers illégitimes parmi les enfans de l'autre.

Le pere d'un Satyre, la mere d'un Minotaure déroge aux Loix de la nature, & au lieu du Roi des animaux ne produit qu'un monſtre. C'eſt faire à la ſociété un tort conſidérable.

Mais n'en reçoit elle pas encore un plus grand

grand de ceux qui ne produisent rien du tout, & qui cependant ne veulent pas perdre le plaisir attaché à la production de leur semblable? Je pense que oui: & c'est ce qui m'a fait regler le cinquiéme & le sixiéme rang. Cette raison n'a pourtant pas été l'unique. Une autre qui seule me sembleroit décisive, c'est que le plaisir qu'on peut prendre sans aucun secours étranger, étant beaucoup plus facile, est sans comparaison bien plus préjudiciable à la propagation du genre humain, de combien de sujets ne prive t'il pas la société en retenant dans le célibat quantité de personnes que sans ce malheureux expédient, leur tempérament forceroit de recourir au mariage? Cette raison me paroît si forte qu'elle m'a fait long-temps balancer si je ne transposerois pas la sixiéme & la septiéme classe à la place l'une de l'autre. Qu'importe à la nature qu'elle façon on la prive de ses biens si-tôt qu'on l'en prive? La principale différence que je trouve entre ces deux classes, c'est que la sixiéme; ainsi que la cinquiéme; n'exige qu'un coupable, & que la septiéme en exige nécessairement deux, qui même pour l'ordinaire le sont doublement, à

l'actif & au passif. Cependant le bien public étant toujours préférable au bien particulier, la nécessité de faire partager son crime à un autre ne m'auroit pas déterminé, si je n'avois songé à la facilité de trouver des complices.

Mais une chose sur la quelle je n'ai jamais hésité, c'est à regarder comme le comble des horreurs les précautions que prennent deux époux pour ne point, ou ne plus avoir d'enfans, sans renoncer pour cela au plaisir qu'ils trouvoient à en faire. C'est frauder les droits de la nature. C'est manquer lachement aux engagemens authentiques qu'on a pris avec le Public: si ce Public étoit équitable, s'il entendoit toujours bien ses véritables interêts, il devroit avoir bien plus mauvaise opinion des femmes qui ne font pas d'enfans, que des filles qui ont le malheur d'en faire. Par ses préjuges il authorise; pour ainsi dire, ces dernieres à prendre des mesures pour n'en point avoir; & les prémiéres sont obligées par état à faire tous leurs efforts pour lui en donner. Je voudrois que, comme chés les anciens, les femmes stériles fussent

l'objet

l'objet de notre mépris, qu'il fût permis de les répudier, & que nous réglassions les marques de notre estime sur le nombre de leurs énfans. Leur vanité, leur orgueil les feroient peut-être consentir à laisser aller les choses comme il plairoit à la nature. Je dis peut-être car il y en a qui ne chérissent que leurs attraits. Et il n'est rien à quoi elles ne fussent capables de consentir, plutôt que de risquer à les perdre. Ce sont ces jolies femmes là qu'on devroit regarder comme de vrais monstres l'opprobre de la société ; & non pas une fille infortunée, qui vraisemblement eut été une épouse fidelle, une mere tendre & une excellente citoyenne, si son cœur incapable de tromper & d'en croire les autres capables, eût eû le bonheur de rencontrer à la place d'un malhonnete homme, un amant digne de son attachement.

Ce que c'est que le préjugé! il fait traiter de bagatelle les plaisirs solitaires, ou ceux de deux époux qui en empêchent les effets : au contrairé il fait sur-tout par les femmes, regarder comme des horreurs qui les font frémir, les plaisirs qu'un homme

voué au célibat peut prendre avec son semblable, ou une brute ; cependant n'est-il pas clair aux yeux d'un Juge impartial qu'il n'y a pas de comparaison entre les crimes de la plupart de ces femmes & ceux qui les font frémir ? L'homme voué au célibat ne fait tort qu'à lui : de ce côté il ne doit plus rien à la societé, & les époux ont contracté avec elle des dettes qu'ils doivent sans cesse travailler à acquiter ; s'ils ne veulent renoncer à l'usage des principales douceurs du mariage. Il est vrai que l'epoux souffre quelque diminution dans les siennes ; mais l'epouse, sans rien perdre du côté du plaisir, gagne l'exemption des inconvéniens & des périls qui accompagnent oui suivent les grossesses & les accouchemens. C'est pourquoi il ne faut pas sur cette matiere s'en rapporter aux femmes quand leur interêt ne les aveugle pas, il n'en décide pas moins leur façon de penser : & y a-t-il après cela de quoi s'étonner de leurs jugemens ? croit-on que leur aversion pour les chévres & leurs gálans soit un effet de l'amour du besoin Public ? Au reste je ne pense pas qu'il soit besoin d'avertir qu'en cherchant à leur inspirer de l'horreur pour leurs déréglemens,

glemens, je ne prétends point diminuer celle qu'on a justement pour les faiseurs de monstres.



CHAPITRE XI.

Sur le moyen de faire des filles.

SExe plus volage que les Zéphirs & plus charmant encore que volage, qui m'avez tant de fois trompé des espérances que vous aviez pris plaisir à me donner, je n'ai jamais sçû vous rendre la pareille. Je n'ai point oublié que vous n'avez pas eu dans le titre de cet ouvrage la part qui vous y étoit dué & que dans ma Préface je vous ai promis de vous en dédomager. Par tout ce que jusqu'à présent j'ai dit sur votre compte, un autre se croiroit vraisemblablement dégagé de sa parole; mais je crains tant de manquer à la mienne sur tout envers vours, que j'ai voulu vous faire les honneurs de ce Chapitre en l'intitulant *le moyen de faire des filles*, titre sans doute moins attendu de mes Lecteurs, que celui qui leur eût annoncé le secret de faire des garçons. Cependant que ceux qui s'atten-

doient à ce dernier titre me pardonnent le petit tour que je leur joue en votre faveur Ils trouveront les deux secrets nécessairement liés l'un avec l'autre.

Il n'y a point d'animal qui ne soit le fruit du mêlange la semence de son pere avec celle de sa mere. C'est l'espece de ces semences qui détermine celle du fetus. Un Cheval & une Jument produisent un Poulain, un âne & une ânesse font un ânon, & une Jument couverte par un âne donne un mulet : la semence dans les fémelles est filtrée par les ovaires & dans les mâles par les testicules : ce sont donc les testicules & les ovaires qui décident l'espece des animaux dont ils sont l'origine. D'ailleurs ces organes sont naturellement doubles & dans le mâle & dans la fémelle : ne détermineroient-ils point le sexe aussi bien que l'espece ?

Voilà une question que je me suis faite : mon premier mouvement m'a fait pancher pour l'affirmative ; & mon panchant à été secondé par les observations suivantes.

L'ar-

L'artere ſpermatique droite ſort de l'aorte environ un demi doigt au-deſſus de celle du côté gauche.

La veine ſpermatique droite entre dans la veine cave, & la gauche entre dans l'émulgente.

Il n'y a, je crois, point d'homme qui ignore q'uil a un teſticule un peu plus gros & plus élevé que ſon compagnon.

Chaque teſticule a ſon canal, appellé déférent, par où la ſemence ſe rend dans les veſicules ſéminaires

Les veſicules ſéminaires ſont plus groſſes d'un côté que de l'autre.

Celles du côté droit ſont ſéparées de celles du côté gauche.

Les deux conduits qui en ſortent, demeurent dans toute leur longueur ſéparés l'un de l'autre.

Ces deux conduits ont chacun leur orifi-

ce bien distingué par lequel la semence est sans aucun mélange portée jusques dans l'uretré.

Ces variétes constantes à l'égard d'organes d'ailleurs parfaitement semblables ont augmenté le soupçon dans lequel j'étois qu'un des testicules ne servoit à faire que des mâles, l'autre que des femelles, & qu'il en étoit ainsi des ovaires.

Dans cette hypothèse il est évident qu'il seroit fort aisé d'avoir à son gré des garçons ou des filles. Il n'y auroit qu'à se faire enlever le testicule ou l'ovaire destiné pour le sexe dont on ne voudroit bien.

Je conviens qu'il pourroit se trouver des personnes qui auroient quelque peine à faire personnellement usage de cet expedient: mail il n'y en a point qui ne s'en servit volontier à l'égard des chiens, des chevaux & des autres animaux; & c'est déja un grand avantage. Cette opération ne seroit que la moitié de celle qu'on fait tous les jours à la plûpart d'entr'eux. Je la crois douloureuse; mais l'experience prouve qu'el-

qu'elle eſt rarement mortelle. Loin d'en mourir, la plûpart des ſujets ſur leſquels on l'a fait, à peine en ſont malades. Je m'imagine que la douleur qu'elle occaſionne eſt à peu près ſemblable à celle que cauſe une dent qu'on fait arracher. On l'enleve avec l'organe qui en étoit le ſiége.

Au ſurplus on pourroit, en faveur de ceux qui ne voudroient pas s'y expoſer, trouver d'autres expediens moins ſûrs à la verité; mais auſſi plus doux. J'en ay un dans l'idée qui dépendroit uniquement de l'adreſſe des femmes.

Pour le bien concevoir il faut obſerver qu'un homme ne peut pas à ſon choix faire couler ſa ſemence des veſicules ſèminaires qui ſont à la droite, plûtôt que de celles qui ſont à la gauche. La femme au contraire peut la diriger vers celui de ſes ovaires qui lui plait. Elle n'a qu'à ſe pancher toujours de ſon côté lorſqu'elle travaille à devenir mere. La liqueur ſéminale ſera par ſa propre peſanteur déterminée à s'inſinuer dans la trompe qui aboutie à l'ovaire qu'elle a en vûe. Tant qu'il ne ſera

pas arrosé par la semence des vesicules séminaires auxquelles il correspond, la femme restera sterile : elle ne deviendra féconde que lorsque cet ovaire sera arrosé par la semence des vésicules séminaires qui lui sont analogues.

Il est vrai qu'on me demandera maintenant, de quel côté une femme doit elle se pancher pour avoir des filles? Quel est l'ovaire, quel est le testicule destiné pour les produire? C'est ce que je sçais pas encore trop bien moi même.

L'Histoire nous apprend que Charles second Roi d'Angleterre abandonna les daines & les biches d'un de ses parcs à la curiosité de HARVEY, qui en rendit vœufs tous les dains & les cerfs, à force de chercher dans les entrailles de leurs fémelles à pénétrer le mistére de la génération : il seroit à souhaiter qu'il se trouvât un Sultan assez généreux pour céder à un habile Anatomiste les beautés de quelqu'un de ses Sérails sur lesquelles on essaiât diverses attitudes, jusqu'à ce qu'on en decouvrit une propre à faire des filles. L'opposée seroit

sans

ſans doute celle dont il ſaudroit ſe ſervir pour avoir des garçons. Comme les Muſelmans n'ont pas pour les Sciences autant de goût que les Peuples de la grande Bretagne, je doute qu'il régne jamais de Prince Mahométan capable d'imiter le Monarque Anglois; mais en révanche, une choſe dont je ne doute point, c'eſt que ſi par hazard quelqu'un en formoit le deſſein, il ne manqueroit ſûrement pas d'Anatomiſte pour remplir l'emploi de HARVEY. C'eſt une place que je voudrois au *Galant* auteur de *Venus Phyſique*. Je ſuis perſuadé que ſon zéle pour l'avançement des Sciences lui feroit volontiers conſacrer le reſte de ſes jours à l'exercice de ces ſavantes & délicates éxpériences.

J'en ai moi même déja tenté quelques unes avec ma ſeconde femme; car j'en ay eû deux: & avec la premiere je ne ſongeois tout au plus à avoir des enfans qu'en général; mais toutes les fois que je travaillois à remplir les vœux, de la derniere qui déſiroit des garçons, j'avois ſoin de la faire pancher du côté gauche, & ſoit par hazard, ou par adreſſe, je n'en ai eu que

trois

trois enfans, qui tout trois sont du *sexe* qu'elle souhaitoit. Cependant je ne compte que de bonne sorte sur ces expériences. La mort, l'inéxorable mort ne m'a pas permis de les multiplier assés pour atracher à leur succès un certain dégré de probabilité.

C'est dommage que la réligion ne nous permets pas d'en faire sur plusieurs femmes dans le même temps : la découverte de la vérité en iroit bien plus vîte ; mais pour l'accélérer d'une façon plus efficace encore, ne pourroit-on pas se servir d'un expedient qui me vient en pensée & qui n'est, je crois, défendu chez aucun Peuple ? ce seroit de couper pendant quelque tems un testicule & un ovaire aux criminels & aux criminelles condamnés à mort par la Justice ; de marier ensemble ces demi Eunuques ; de leur enjoindre de travailler à dévenir peres & meres, sous peine de subir l'éxécution de la sentence prononcée contre leur vie, & de tenir pour plus grande sureté la femme inaccessible à tout autre homme que son mary ; jusqu'à ce qu'on fût bien sûr de sa grossesse. On ne répéteroit

roît pas long-tems cette épreuve ſans s'aſſurer de ce qu'on doit penſer de mon hypothéſe.

Enfin ceux qui ſe ſentiront de la répugnance pour ce moyen, n'ont qu'à lui faire changer de ſujet & l'appliquer aux animaux. Par ce qui ſe paſſera chez eux, on pourra juger de ce qui doit arriver chez nous. C'eſt la même choſe, au moins quant aux fonctions animales: & nous ſaurons encore bien plus promptement & plus facilement à quoi nous en tenir.

On ne manquera pas de m'objecter qu'il y a des hommes qui ſont nés avec un ſeul teſticule & qui pourtant ont eu des filles & des garçons. Ceux qui me feront cette objection ne ſeront peut-être pas ſi ſurs de ſa réalité que moi; car j'ai connu dans ce cas un homme aſſez mon ami pour m'en faire confidence. Mais j'ai deux réponſes, au lieu d'une, à cette difficulté.

La premiere eſt le bon mot de Rablais (g) à un

(g) Quelques-uns diſent de Benſerade.

à un homme de la Cour soupçonné d'impuissance. Une belle nuit sa femme s'avisa d'accoucher. Dès le point du jour le nouveau pere sortit tout joyeux pour aller divulguer cette heureuse nouvelle. La premiere personne qu'il rencontrat fut le Curé de Meudon, dont il avoit plus d'une fois essuyé les railleries. Ce bon mari lui ayant fiérement compté sa chance ; eh Monsieur, lui repliqua le digne Pasteur, qui jamais a douté de votre épouse ?

Effectivement il y a bien peu de femmes, s'il y en a, qui, même avant que de l'être, ne sachent combien un homme doit montrer de testicule : & quand un époux a le malheur de n'en avoir qu'un, quelque sage que soit l'épouse, il y a tout lieu de craindre qu'elle ne se croye à moitié trompée au moins & qu'elle ne cherche à s'en dédommager.

Cependant ces maris-là valent bien les autres, si l'on doit en croire mon ami ; & ne fut-ce que pour son honneur & pour celui de son épouse, je croirai du moins que ses semblables peuvent réelle-

ment

ment avoir des enfans des deux ſexes; mais auſſi je ſuis perſuadé qu'ils ont véritablement deux teſticules; quoiquil n'y en ait qu'un de viſible & d palpable: & c'eſt la ſeconde réponſe que j'ai promiſe à l'objection.

Si l'on m'en fait quelqu'autre, j'en renvoye la ſolution à l'evenement des experiences que je propoſe. Je crois qu'il eſt inutile d'exhorter à les faire, ceux qui ſont à portée de ſe donner cette ſatisfaction. L'utilité publique, l'honneur & le profit même que peut raiſonnablement eſperer celui à qui elles réuſſiroient, ſont des motifs aſſez puiſſans pour déterminer à les enteprendre: & le ſeul déſir de connoître la vérité ſuffit pour engager les curieux d'un certain genre à les tenter.

CHA-



CHAPITRE XII.

Sur la cause du plaisir.

C'est le Roi des plaisirs & le plus doux, plaisir des Rois mêmes, que celui qu'on goûte dans les bras d'un objet aimable, dont on est, ou dont on se croit aimé. Il est si supérieur à tous les autres, qu'un des peuples de la terre le plus nombreux le régarde comme un extrait de la béatitude (h). il mérite donc bien qu'on prenne la peine de chercher à connoître son origine, la plûpart des hommes se contentent de le sentir, peu inquiéts de sçavoir d'où il vient, pourvû qu'il vienne; mais les Philosophes s'en font un nouveau, plus flateur que le premier, de la découverte de sa source; lorsque ces beaux Génies se mêlent d'être voluptueux, une volupté commune ne leur suffit pas: ils la font, pour ainsi dire, germer & multiplier entre leurs mains.

Quelle

(h) Les Turcs.

Quelle différence entre le sort d'un Philosophe, & celui d'un amant ordinaire, ou d'un libertin! ce dernier ne goûte, ne connoît en amour que le plaisir des sens; le second y joint ceux du cœur, & le troisieme y ajoute encore ceux de l'esprit? l'un ne songe qu'à son plaisir; l'autre paroit moins occupé du sien que de celui de ce qu'il aime; & leur rival aussi sensuel, aussi délicat & plus éclairé, unit à la douceur de reçevoir & de rendre du plaisir, la satisfaction de savoir au moins en général comment & pourquoi il le sent & le fait ressentir. La volupté du libertin est aussi vive que l'éclair & plus passagere encore. L'amant y en joint une plus douce & plus durable. Elle ressemble à ces liqueurs, qui laissent après elles une odeur suave, qu'on respire, qu'on aime à respirer long-tems encote après qu'on les a bûes; mais la volupté la plus satisfaisante, la plus glorieuse est réservée au vrai Sage. L'heureux morcel! il les réunit toutes trois. Son bonheur est comme la somme, ou plutôt le produit des deux autres multipliés par celui qui lui est personnel. Car il ne faut pas s'imaginer que sa félicité se fasse par addition,

addition, en ſorte qu'elle ſoit ſeulement double de celle de l'amant & triple ou quadruple de celle du libertin. Elle ſe fait par multiplication. Si j'avois les priviléges de l'Auteur de *Venus Phyſique*, & que le ſentiment pût ſe calculer, ou que l'eſpéce de calcul dont il s'agit m'autoriſât à parler le langage de la géométrie, dévenu intelligible à la plûpart de nos femmes d'eſprit; je dirois que les plaiſirs du libertin, de l'amant & du Philoſophe ſont entre eux comme un nombre, ſon quarré & ſon cube; c'eſt à dire que ſi le plaiſir du premier étoit 4, celui du ſecond ſeroît 16, & celui du troiſiéme 64; & je me rapporterois volontiers de la juſteſſe de ce calcul aux amans qui ont quelque fois été heureux & libertins. Je ſuis perſuadé qu'ils conviendroient que j'ay raiſon à l'égard de la premiere partie, qui eſt à leur portée: & je n'aurois pas tort quant à la ſeconde; ils peuvent m'en croire ſur ma parole. La volupté qui leur eſt propre eſt pour le moins autant au deſſous de celle qui eſt particuliere au Philoſophe, qu'au deſſus de celle qui leur eſt commune avec le libertin. Tout le monde eſt à portée de prendre

du

du plaisir : il n'est même pas fort rare d'en rendre ; mais il l'est extrêmement de joindre à ces deux avantages celui de savoir comment, & pourquoi l'on en sent & l'on en rend. Trois fois heureux celui qui peut confondre toutes ces sortes de plaisirs ; ceux de la troisieme espèce sont désormais les seuls auxquels j'aspire, puissai-je les partager avec mes Lecteurs !

Je crois avoir démontré ci-dessus que l'effusiion de la sémence n'est point chez nous mêmes la cause du plaisir que nous trouvons à la répandre, puisque nous sommes capables de goûter l'un avant que d'être en âge de produire l'autre. J'épargnérai à mon Lecteur l'énumération des erreurs dans lesquelles on est tombé sur ce sujet, aux risques qu'en pourra courir à ses yeux mon érudition. Je passe tout de suite à ce que je pense sur cette matiére. Peut-être est-ce encore une erreur, qui ne vaut pas la peine de faire essuyer le réçit de celles qui l'ont précédée.

Je penſe que donc chez nous autres hommes le plaiſir dont il s'agit conſiſte dans les mouvemens d'une eſpéce de ſoûpape toute nerveuſe qui bouche l'orifice des véſicules ſéminaires par où ſort la ſémence ou bien ſeulement dans les mouvémens de ſa charniére tiſſüe de fibres nerveuſes toutes pures.

Dans cette hypotheſe il ne me paroit pas fort difficile de rendre raiſon du plaiſir dont nous cherchons la cauſe & de toutes ſes circonſtances.

Au deſſous de ce plaiſir ſuprème, il en eſt un au deſſus de tous les autres. C'eſt celui qui le précede immédiatement, il lui céde à la vérité; mais il ne céde qu'à lui, & ſans lui il n'en eſt point qui ne lui cédât. Ils doivent tous les deux s'expliquer de la même façon. Toute la différence qui ſe trouve entre eux, c'eſt que l'un conſiſte dans l'ouverture des ſoûpapes des véſicules ſéminaires; & l'autre dans celle des valvules des proſtates. Ce dernier, preſque auſſi doux que celui qu'il annonce, eſt ſans comparaiſon plus

dura-

durable. Pourquoi ne pouvons nous pas aſſez modérer nos déſir pour nous en tenis plus longtems à lui? nous le quittons imprudemment pour courir après un autre, qui nous échappe ſitôt que nous l'avons attrappé. Nous perdons tout pour vouloir tout avoir. L'homme ne ſe trouve jamais bien, tant qu'il ſent qu'il peut être mieux.

Mais éſt-ce à nous que nous devons nous en prendre? non, c'eſt à la nature elle même. L'effuſion de le ſémence eſt ſon bût, & elle y tend avec impatience. Si elle n'eût pas mis une certaine gradation dans le plaiſir qui nous y conduit, ſouvent pour le prolonger, nous nous ſerions arrêtés en chemin, & nous aurions trompé ſes eſpérances; mais elle a bien ſçu y pourvoir, en nous faiſant, juſqu'à ce qu'elle ſoit arrivée à ſa fin, preſſentir une volupté toujours ſupérieure à celle que nous ſentons. Au reſte nous devons lui être fort obligés de ce qu'elle nous attire par dégrés au comble de la félicité. Si elle étoit ſubite, ſans compter ce que nous perdrions du côté de ſa durée déja trop courte, pourrions nous en ſupporter l'impreſſion; les hommes ſenſuels tout préparés qu'ils y ſont, ſuccombent quelque-fois ſous l'excès de ſa douceur.

Elle accable les jeûnes gens qui la sentent pour la premiere fois que deviendrions nous donc, si nous la goûtions subitement ce seroit pour le coup que nous serions exposés à mourir de plaisir.

Pour parer cet inconvénient, la nature produit cette sensation par une espéce de cascades au moyen des petits nerfs dont elle a semé la difference spécifique de l'homme. De son extrémité, qui en est toute lardée, ils vont, après avoir parcouru sa longueur, aboutir aux prostates d'où de nouveaux filets nerveux, plus fins, plus purs & plus courts que les précedens, partent pour aller se terminer aux vésicules seminaires : un homme veut il travailler à en faire un autre. Les houpes nerveuses dont est criblée l'extrémité si sensible de sa difference spécifique, sont agréablement agitées, les nerfs se tendent peu à peu, ébranlent, soulévent, ouvrent les valvules des prostates & donnent un avant-goût du bonheur, en laissant sortir ce fluide onctueux & transparent qui est l'avant-coureur de la sémence.

Les valvules des prostates en s'ouvrant tirent, & roidissent les nouveaux nerfs qui vont aboutir aux vésicules séminaires dont

enfin

enfin les soûpapes s'ouvrant aussi laissent sortir la sémence, & produisent ce sentiment delicieux qui retentit dans tous les membres par le moien des liaisons qu'ont les soûpapes des vésicules séminaires avec les rameaux des nerfs répandus par toutes les parties du corps.

C'est dans le seul mouvement de ces soûpapes que consiste le plaisir. Sa trop courte durée n'en est elle pas une bonne preuve? s'il étoit comme on se l'imagine, l'effet de l'effusion de la semence, il devroit tout au moins durer autant qu'elle, & ils s'en faut malheureusement beaucoup. Quand la premiere goutte de la sémence paroit, la sensation est déja passée: il n'en reste plus qu'une espece de souvenir, qui dure à peine jusqu'à l'effusion de la derniere goutte. On voit par la combien sont aveugles en leurs désirs les émulateurs de ce digne Epicurien qui souhaittoit un col de grue pour goûter plus longtems, pour savourer à long traits les plaisirs de la table. Non, celui dont il s'agit, n'est du qu'aux mouvemens, de la valvule des vésicules séminaires, encore n'est-ce que quand elle vient à s'ouvrir; ce qu'elle fait assés rapidement. Des qu'elle est ouverte, la sémen-

ce ſort, & c'eſt cé qui fait qu'on a contume d'attribuer le plaiſir à l'effuſion de cette liqueur qui le ſuit de ſi près, tandis qu'elle couſe & que la ſoûpapé demeure ouverte, les vifs tranſports dont l'homme étoit agité ſont tout à coup ſuſpendus, il devient immobile soit parce qu'il ſent qu'il ne peut-être mieux, que ſes vœux ſont enfin comblés ; ſoit parce que les plus tendres careſſes qui lui étoit ſi agréables l'inſtant d'auparavant, lui ſont dévenues douloureuſes & inſuportables, comment expliquer cette impreſſion nouvelle, ce paſſage ſi ſubit du plaiſir à la douleur, ſi ce n'eſt an diſant que la valvule ſe trouve alors dans l'état violent du deſſus d'une tabatiere, dont on forceroit la charniere, en voulant trop l'ouvir ? quand on la laiſſe en repos, elle retombe doucement, referme l'orifice des véſicules ſéminaires & retrace par ſa chute lente & voluptueuſe une foible image du ſentiment évanoui.

Il eſt des femmes heureuſement conſtituées, mais il en eſt trop peu qui ont reçu de la nature la précieux don d'arrèter quelques inſtans, de reſuſciter, pour ainſi dire, ou du moins de rappeller le plaiſir envolé : car ce n'eſt pas lui proprement qu'elles réproduiſent.

ce

te n'en eft que l'ombre, c'eft une copie imparfaite du plus parfait original, c'eft un echo qui répéte confufément les dernieres fyllabes d'une chanfon chantée par la plus belle voix du monde & cet écho, où croit-on qu'il eft? dans la différence fpécifique de quelques femmes, qui ont le talent d'en mouvoir, d'en ferrer à leur fantaifie les bords presque auffi facilement que les lévres de la bouche même. Ces douces étreintes continuent, renouvellent les ébranlemens des fibres nerveufes répandues dans toute la longueur de la différence fpecifique des hommes, & leurs agitations, leurs agréables fécouffes fe communiquent à l'organe immédiat du plaifir, à la valvule des véficules féminaires.

Voilà fans doute en quoi confifte principalement le charme fécret de ces perfonnes dont les faveurs rédoublent l'amour de l'heureux amant qui les reçoit. Elles n'ont point à craindre d'infidélités: ou fi quelque fois elles y font expofées, le déferteur revient bientôt à leurs genoux on demander pardon. Elles font toujours aimées, parce qu'elles font toujours aimables, avec cet avantage incomparable elles peuvent fe paffer de beaucoup d'autres attraits; & tous les autres peuvent

à peine dédommager de l'absence de celui là. C'est surtout lui qui fait quelque fois préférer à une épouse charmante, une maitresse qui le paroît bien moins & qui au fonds l'est bien d'avantage, faut-il que la nature, en ait gratifié si peu de différences spécifiques! cette espèce de sphincter si rare chez elles & commun dans un dégré plus parfait à tous leurs Antipodes, ne fait il point entrevoir la principale cause du goût pervers dont on accuse les Ultramontains.

L'éxemple des Eunuques & des enfans, dont les uns ne sont plus, & les autres ne sont pas encore en état de répandre de la sémence, est très favorable à mes conjectures sur le plaisir qui en accompagne, ou plûtôt en précéde ordinairement la sortie, comme la nature est toujours prudente, elle ne manque pas â former les vésicules séminaires avant la liqueur qu'elles doivent contenir: ainsi les jeunes gens peuvent en faire joüer la soûpape à sec, & s'amuser à l'essayer quelque tems avant qu'ils soient en état d'en rien faire sortir.

Par la même raison ces prétendus infortunés chez qui des mains trop inhumaines ont tari la source de l'humanité, les Eunuques

ques, quoique inhabiles à la génération, ne le sont pas au plaisir: plus d'une sultane en pourroit dire des nouvelles, & en ce cas ils ne sont pas à beaucoup près tant à plaindre que le pense l'auteur de *Vénus Physique*. S'il les eût bien connus, peut-être lui eussent ils fait plus d'envie que de pitié. On peut avec l'agréable se sonsoler de la privation de l'utile. Et quel utile encore! C'est plûtôt un superflû, un obstacle même pour plaire à nos belles, ou pour en recevoir des preuves qu'on leur a plû. Anciens objets de leurs chastes mépris, modernes Abaillards, qu'elles vous en dédommageroient, que de vertus dont la vôtre seroit l'écueil, si elle n'étoit pas ignorée! que vous seriez heureux, si on vous croyoit capables de l'être! le malheur est que vous vous en souciez peu. Ce n'est pas tant le pouvoir de l'être qui vous manque, que le desir de le dévenir. Les serails abondent en preuves de cette vérité (h); mais pour s'en convaincre, il n'est pas nécessaire d'aller les chercher si loin.

(h) Lisez Babyle à l'Article de Combabus. Entre autres curiosités favorables à mon opinion, vous y trouverez à propo: de ce dont sont capables les Eunuques, un énergique & savant passage de Saint Basile.

Le lecteur curieux peut en trouver une dans le premier chat ou chien coupé qui lui tombera sous la main. Je dois cette découverte à un ami qui dans une lettre qu'il m'a écrite sur la matiere que je traite, me marque.

« Dans ma tendre jeunesse j'aimois passio-
» nément la chasse & n'avois point de chien
» pour y aller, mon frere en avoit un au-
» quel je faisois toutes sortes de caresses
» pour l'engager à me suivre, un jour que
» je badinois avec lui & que je lui portois
» indifféremment les mains par tout, je m'ap-
» perçus qu'il étoit extrêmement sensible à
» un certain endroit qu'il n'est pas besoin
» que je nomme, comme je ne cherchois,
» qu'à l'obliger, je le caressai tant qu'il vou-
» lut à cet endroit, le pauvre animal, pour
» m'en temoigner sa reconnoissance, ne me
» quitta point de la journée. Cette expé-
» riencé m'ayant mis au fait des moyens de
» lui plaire, toutes les fois que nous allions
» à la chasse, je ne manquois pas de lui faire
» ma cour, & lui à son tour ne manquoit
» pas de chasser sous le bout de mon fusil.
» Mon freré avoit beau l'appeller & le bat-
» tre : le moment d'après il revenoit à moi,
» & tout Eunuque qu'il étoit, le souvenir

« du

„ du plaisir que j'avois soin de lui renouvel-
„ ler de tems en tems, lui faisoit
„ oublier les coups qu'il venoit de recevoir,
„ à l'aide de ce joli secret, lorsque nous
„ allions sept ou huit à la chasse, je me suis
„ donné plus d'une fois le divertissement de
„ trainer après moi tous les chiens, dont les
„ maîtres ne pouvoient comprendre l'atta-
„ chement subit & singulier pour quelqu'un
„ que plusieurs de ces animaux voyoient
„ pour la premiere fois.

Je ne sais si mes lecteurs seront contens de ce que j'ai dit sur le plaisir des hommes ; mais je crains qu'ils ne le soient encore bien moins de ce que j'ai à dire sur celui des femmes, dans la recherche du prémier j'étois guidé par ma propre experience & par celle de mes amis: Ces ressources me manquent toutes deux à l'égard du second. Pour être à portée de rendre compte de ce qui se passe chez les femmes, il feudroit être de leur nombre, & graces au ciel je n'en suis point. J'en remercie le ciel, car ce sexe m'est trop cher pour desirer d'en être. Je voudrois seulement qu'il fût un peu plus sincére sur l'Article que je traite. Quand on l'interroge sur cette matiere, la plûpart de ses pudiques in-

dividus se piquent d'une réserve ridicule: elles rougiroient de parler un moment de ce qu'elles n'ont point de honte de faire tous les jours: les autres vous disent qu'elles ne savent point ce qu'on leur demande. Elles affectent une ignorance doublement mortifiante pour celui qui les questionne, & semblent lui reprocher de ne les avoir pas mises en état de le mieux instruire. Quelques unes au contraire se vantent d'une sensibilité qu'elles manifestent & qu'elles expliquent d'une façon à n'y faire avoir aucune foi. "J'en ai
„ questionné de bien des espéces, me man-
„ de l'ami dont j'ai parlé ci-dessus, & je n'ai
„ été content d'aucune. Je croyois ordinai-
„ rement le contraire de ce qu'elles me di-
„ soient, & j'ai découvert plus d'une fois
„ que je ne m'étois pas trompé. Sérieuse-
„ ment quand on en a entendu plusieurs sur
„ ce chapitre, on ne sait plus à quoi s'en te-
„ nir. Le plus court & le plus sur est de les
„ interroger avec l'index ou son voisin, &
„ c'est de leurs mouvemens plûtot que de
„ leur bouche qu'on doit attendre la vérité.

Suivant ce principe le grand nombre, contre son ordinaire, a, je crois, raison cette

fois-

fois-cy : l'opinion commune est par hazard vraye. C'est celle qui chez les femmes regarde comme l'organe immédiat du plus doux des plaisirs cet abrégé de la différence spécifique de l'homme, que quelque fois il égale, dit on, & surpasse même en volume. Dans cette hypothése je crois que la volupté se produit chez la femme à peu près comme chez l'homme, c'est à-dire par les mouvemens de cet organe, ou de quelques-unes de ses parties : tachons de concevoir, & d'expliquer de quelle façon la chose arrive.

Pour y parvenir qu'on me permette de rapporter deux ou trois passages de DIONIS en ses propres termes.

« Les deux muscles, dit-il p. 307, qu'on „ appelle éjaculateurs sortent du Sphincter „ de l'anus, & s'avançant latéralement le „ long des lévres, s'insinuent à côté du „ clitoris . . , Ils servent à ressèrer & à retrecir l'orifice du vagin, parce qu'en se gonflant, ils obligent les lévres de se serrer „ l'une contre l'autre, de maniere qu'elles „ en compriment mieux la verge dans le „ tems des approches. C'est aussi par leur „ moyen que quelques femmes font mouvoir „ ces lévres selon leur volonté.

Dans une note p. 310. on ajoute « M.
» HEISTER a observé à l'entrée du vagin
» un plan de fibres musculeuses qui y for-
» ment une espéce de Sphincter, & sont
» adhérentes au Clitoris, qui resserrent
» cet orifice au tems du coït, & embras-
» sent agréablement le membre viril ; ce
» qui fait que cet orifice est toujours plus
» serré que le reste du vagin.

Cela posé, je crois que le plaisir de la femme vient des frictions de la différence spécifique de l'homme contre les parois de la sienne & principalement contre l'entrée. *Ces muscles qui en se gonflant la rétrécissent, ces fibres musculeuses qui l'abordent, & vont s'attacher au Clitoris*, lui communiquent les secousses agréables qu'on leur donne les roidissent ; tendent ses ressorts & font enfin joüer celui qui est l'organe immédiat de la plus délicieuse de toutes les sensations.

Peut on assez admirer la méchanique industrieuse que la nature employe pour arriver à ses fins ? celle qu'elle se propose en cette occasion, est d'engager le mâle à conduire sa

semence

femence jusques dans la matrice: si elle lui donne du plaisir, elle lui en promet toujours davantage jusqu'à ce qu'il ait rempli ses vües, ce n'est que pour le mieux faire servir à les remplir; elle n'ignore pas qu'on ne fait rien pour rien. De peur que l'homme & la femme, dont les vües ne sont pas toujours précisement les mêmes que celles de la nature, ne s'amusassent à joüir de ses moyens sans songer à sa fin, & ne cherchassent pas à rendre l'union de leurs différences spécifiques aussi intime, aussi profonde qu'elle peut l'être, elle a eu la sage précaution de proportionner le plaisir à la profondeur de l'introduction, & de rendre l'un d'autant plus grand que l'autre est plus perfaite. Je suis fort trompé si ce n'est pas à cette intention que les différences spécifiques sont redévables de leur forme voluptueuse.

Ceux qui ne jugent des choses que par l'écorce, s'imaginent que la différence spécifique de l'homme ne finit en forme de pointe mousse, que pour s'introduire plus aisément dans celle de la femme: mais si c'eût été là le principal dessein de la nature, pourquoy auroit elle formé l'entrée de la différence spécifique de la femme plus

étroite que le reste de ce canal? N'eut elle pas dû plûtôt la rendre par tout d'un égal Diamétre? ou si elle eût, suivant l'intention qu'on lui prête, voulu rendre inégale la capacité de ce conduit, n'eût elle pas du faire tout le contraire de ce qu'elle a fait, non seulement pour faciliter l'union des deux différences, mais encore pour faire exactement répondre la forme de l'une à celle de l'autre? Cependant quoique celle de la femme doive son nom à son rapport avec une gaine, ils s'en faut beaucoup qu'elle ne soit à l'égard de celle de l'homme, ce qu'est l'étui à l'égard du couteau, ou le fourreau à l'égard de l'épée. Non pas que ces différences spécifiques n'ayent entre elles à peu près la même forme, mais leur union se fait dans une situation renversée, comme si on introduisoit une épée par la pointe du fourreau: & la nature avoit ses raisons pour leur donner cette attitude: C'étoit pour engager l'homme & la femme à s'unir le plus profondement qu'il seroit possible. La difference spécifique de l'homme augmente en volume a mésure qu'elle s'enfonce dans celle de la femme, en est plus étroitement serrée & la flatte plus

forte-

fortement, plus agréablement; ce qui redouble le plaisir de part & d'autre. Il est vrai qu'ils en trouveroient encore davantage, si la différence de la femme embrassoit dans toute sa longueur aussi étroitement qu'à son entrée celle de l'homme; mais la nature toujours mènagere même en plaisir, ne nous en donne qu'autant qu'il lui en faut pour nous amener à son but, & sitôt qu'elle nous y a attirés, elle nous laisse là; semblable à ces gens qui cessent de nous flatter, des qu'ils n'ont plus bésoin de nous. Au reste ce que j'en dis n'est pas pour me plaindre d'elle en cette occurence: je suis assez content du prix dont elle paye nos travaux sur la génération. Que n'en ait-elle attaché d'aussi doux à tous nous besoins.

Maintenant il est aisé de concevoir les divers dégrés de plaisir dont cette opération est accompagnée chez les différens sujets. Il peut être varié à l'infini par le plus ou le moins de sensibilité dont sont doués les organes. J'ai connu un homme de 20 & quelque années chez qui l'effusion de la semence ne faisoit pas plus d'impression que la sortie de l'urine. Ce pauvre jeune homme en étoit désolé, C'est apparemment ainsi que sont

consti-

constituées le peu de personnes qui vivent chastement dans le célibat. Une autre qualité d'ou dépend encore beaucoup la perfection du plaisir, c'est le rapport trop peu consulté des différences spécifiques qu'on destine presque toujours au hazard à s'unir. La vol pté monte au plus haut dégré lorsque entre deux personnes d'ailleurs sensibles, ce raport est éxact; mais hélas! il l'est encore bien moins souvent que celui des humeurs, & des caractéres. (i) lorsqu'il ne l'est pas, & c'est malheureusement le cas ordinaire, le plaisir y perd considérablement: il n'est presque pas reconnoissable, heureux ceux qui en connoissent la difference! je ne sais pas trop sur qui la rejetter. Les hommes disent que c'est sur les femmes, & les femmes pretendent que ce doit être sur les hommes. Ces der-

(i) L'homme crée par le fils de Japet
N'eut qu'un seul corps mâle ensemble & femelle
Mais Jupiter de ce tout si parfait
Fit deux moitiés & rompit le modele.
Voilà d'où vient qu'à sa moitié jumelle
Chacun de nous brûle d'être rejoint.
Le cœur nous dit, ha! La voilà, c'est elle;
Mais à l'epreuve, hélas! ce ne l'est point.

derniers accusent communément la différence spécifique de leurs moitiés de pécher par excès ; les femmes à leur tour reprochent à la différence spécifique de leurs maris de pécher par défaut, & souvent elles ont raison ; mais les maris n'ont pas non plus toujours tort : ou plûtôt ils ont tous tort de s'accuser d'autre chose, que de n'etre pas faits les uns pour les autres. Pourquoi faut-il former au hazard un nœud comme celui là ? quelquefois de quatre mécontens que fait l'himen, l'amour eût fait quatre heureux, si on lui eût permis de les arranger différemment. Car la nature ne fait pas une différence spécifique dans un sexe, sans lui en destiner dans l'autre une qui lui convienne. Il ne s'agit que de la rencontrer : je conviens que la rencontre est quelque-fois difficile ; il y a dans les deux sexes des persônnes qui passent leur vie à la chercher. Cela est sans doute facheux : mais n'est il pas bien piquant pour deux époux d'avoir à se faire des réproches tout contraires à ceux que se font communement leurs semblables ? c'est un cas fort embarassant. Heureusement il n'est pas moins rare. D'ailleurs le tems console de tout. Une femme pardonne aisement à son mary

de

de pécher par excès; & un mary n'a pas long tems sujet de reprocher à sa femme de pécher par défaut; au lieu que celles qui en ont un opposé, sont incorrigibles; ce sexe n'en a point dont il se corrige plus promptement que de celui cy: aussi les hommes en ont-ils fait une perfection, dont ils sont fort curieux. Nous reprochons aux femmes de ne pas penser tout à fait de même sur notre compte; mais en conscience ce reproche est-il juste? ne pensent elles pas au fond précisément comme nous? & le principe qui nous porte à souhaiter qu'elles péchent par défaut plûtôt que par excès, différe-t-il de celui qui leur fait désirer que nous péchions par excès plûtôt que par défaut? nous leur faisons souvent bien des injustices en général; ; mais elles nous les rendent bien en particulier,

Si l'on pouvoit compter sur la sincérité de celles qui se piquent d'insensibilité, on pourroit encore dans mon hypothése expliquer ce phénoméne, il est vrai que cette explication ne seroit pas trop a leur avantage, non plus qu'à celui de leurs maris, & si elles la savoient, elles ne se piqueroient peut-être pas

pas tant d'indifférence ; effectivement en la ſuppoſant réelle, elle ne peut venir que d'une extrême diſproportion entre les différences ſpécifiques des deux époux ; & l'on ſent aſſez, ſans que je le diſe, que ce ne doit pas être celle du mari qui pêche par excès.

Cet inconvénient porté à un certain point, & le ſouvenir des organes auxquels nous avons vû cy-deſſus que ſont attachés les deux muſcles éjaculateurs, ne pourroient-ils pas faire comprendre un fait que rapportent quelques uns & qui m'a toujours paru inconcevable ? C'eſt qu'il y a des femmes moins ſenſibles aux juſtes hommages que le Roi des Dieux rendoit à l'aimiable LEDA, qu'à ceux qu'uſurpoit ſur ſon ſexe, le beau GANIMEDE. Si mes ſoupçons ſont fondés, la complaiſance qu'avoit pour Jupiter ce dangéreux uſurpateur, n'étoit pas tout-à fait gratuite.

De tout ce que nous avons dit il, eſt aiſé de conclure qu'elles ſont dans l'un & l'autre ſexe les différences ſpécifiques les plus favorables. Il eſt évident que ce ſont celles qui tiennent à peu près le milieu ; de façon pourtant que chez l'un des ſexes, elles panchent un peu vers le défaut, & chez l'autre vers l'excès. Et s'il falloit choiſir entre les deux

extremes, je conſeillerois aux hommes les plus avantageux de ne pas aſſés compter ſur leus avantages pour négliger cette régle. A l'égard des femmes, elles n'ont beſoin là deſſus des Conſeils de perſonne : elles ſavent é merveille, que parmi les innombrables eſpèces de différences ſpécifiques de l'homme, on en diſtingue trois principales, de longues & menues qui ne ſont guéres propres qu'à la génération; d'autres groſſes & bréves, qui font beaucoup de plaiſir; & enfin de longues & de groſſes; ce ſont les bonnes: auſſi les femmes le ſavent elles bien. Il n'y en a point qui ne cherche à accomplir le précepte d'Horace, qui ordonne de joindre l'agréable à l'utile.

Je ne puis finir ce chapitre ſans tenter l'explication d'un fait atteſté tous les jours par quantité de maris. Ils aſſurent que leurs femmes ſont plus amoureuſes dans le commencement de leur groſſeſſe, que dans tout autre tems, n'en peut on pas trouver la raiſon dans un paſſage de DIONIS, où je crois que ce bon Anatomiſte n'a eû garde de ſoupçonner qu'elle fût. „ Les ligames ronds, „ dit-il page 298, ſe gliſſant ſur l'os pubis, ſe diviſent comme une patte d'oie en „ pluſieurs petites branches, dont les unes s'in-

„ ſerent

„ ſerent auprès du Clitoris quelques unes
„ aux grandes lévres de la vulve, & les au-
„ tres aux cuiſſes. Il n'y a point d'Anato-
miſtes qui n'attribuent à ces connéxions des
ligamens ronds les inquiétudes, les laſſitudes,
les douleurs mêmes que, ſur la fin de leur
groſſeſſe, les femmes ſentent dans les cuiſſes,
principalement quand elles ſe mettent à ge-
noux; mais perſonne, au moins que je ſa-
che, ne s'eſt encore aviſé d'attribuer à ces
mêmes connéxions des ligamens ronds le
nouveau penchant que les femmes ont pour
l'amour dans les premiers mois de leur groſ-
ſeſſe. Cependant il me ſemble qu'il n'y a
point de moyen plus naturel de les expliquer.
Lorſque le fétus vient à croître & la matrice
à s'enfler, les ligamens ronds doivent ſe ten-
dre, ſe roidir, tirer un peu à eux les orga-
nes du plaiſir aux quels les extrémités ſont
attachées; & par de petites ſecouſſes agréa-
bles & nouvelles faire naître des déſirs amou-
reux. Quand la groſſeſſe eſt avancée à un
certain point, ces deſirs ceſſent peut-être
par ce que les ébranlemens qui les cauſoient
ne ſont plus nouveaux, on s'accoutume en-
fin à tout: peut-être auſſi par ce que d'autres
effets de la groſſes plus conſidérables; quoi-
que

que dans un genre moins graciens, empêchent de faire attention à ces impressions legères. Mais, dira-t-on, pourquoi ne deviennent elles pas douloureuses en ces parties, aussi bien qu'aux cuisses? Eh! qui a dit qu'elles ne le sont pas? pour moi je crois très fort qu'elles le sont; & qu'il n'y a que la pudeur qui empêche celles qui les souffrent d'en faire inutilement des plaintes. D'ailleurs les rameaux des ligamens ronds qui s'attachent aux environs des organes du plaisir, sont bien moins exposés à être tiraillés, que ceux qui descendent jusqu'aux cuisses.

Je n'ai pas sans doute épuisé tout ce qu'on peut dire sur le plaisir soit des hommes, soit des femmes: mais je crois qu'avec un peu de réflexion un lecteur intelligent n'aura pas beaucoup de peine à en trouver les raisons dans les principes que j'ai posés: au surplus quand cela ne seroit pas, qu'on ce souvienne qu'il est des choses faites pour être senties, & non pour être expliquées. Cette vérité n'a peut être jamais été citée plus à propos.



FIN.

167

170

